

# L'APÔTRE

PUBLICATION MENSUELLE

DE

L'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE

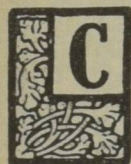
Rédaction et Administration : 103, rue Ste-Anne, Québec

VOLUME VII

QUÉBEC, MARS 1926

N° 7

## *Mgr Paul-Eugène Roy*



EST dans la tombe qu'un homme se mesure.

Car la tombe réduit les hommes à leurs proportions réelles. Elle rapetisse celui-ci, autour duquel s'était fait beaucoup de bruit dans le monde ; mais elle devient pour celui-là un véritable piédestal.

Et la tombe laisse entrevoir la grandeur encore insoupçonnée de Paul-Eugène Roy, petit villageois de Berthier-en-bas, devenu chef de l'église métropolitaine de Québec, et destiné à monter plus haut si la mort ne l'avait arrêté dans son élan.

Beaucoup ont été éblouis par l'éclat de ses talents ; il en est peu qui n'aient été dominés par l'impression de puissance qui se dégagait de toute sa personne. Combien ont deviné ce qui se cachait de bonté, de droiture, de délicatesse, de générosité sous cette écorce d'apparence plutôt rude.

Pour ma part, lorsque j'eus l'avantage d'être son élève en rhétorique, je fus saisi comme les autres par la maîtrise de son enseignement, essentiellement pétri d'unité, de méthode et de clarté. Mais l'homme, je ne le découvris que plus tard, alors que j'étais devenu médecin, et lui curé de Jacques-Cartier.

Nous nous rencontrâmes un jour dans une mansarde, si pauvre qu'il fallait y grimper, et si basse que la tête du prêtre en touchait le plafond. Il y avait là, sur un grabat, une pauvre femme pour laquelle je ne pouvais rien. Le curé s'en approcha, et je l'entendis lui dire de cette voix qui, aux heures d'éloquence remplissait les plus vastes édifices, mais devenue alors d'une prenante douceur, des choses si simples et si

belles à la fois, que tout en était illuminé. A vingt-cinq ans de distance je revois encore les yeux ravis de la pauvre à qui étaient révélés avec ce charme, le pourquoi de la vie et les promesses de l'au-delà.

Monseigneur Roy, le gigantesque évêque dont l'aspect intimidait, et dont la voix faisait trembler, était un tendre et un doux. Il cachait aussi sous sa rude écorce une âme d'une délicatesse et d'une générosité sans limites.

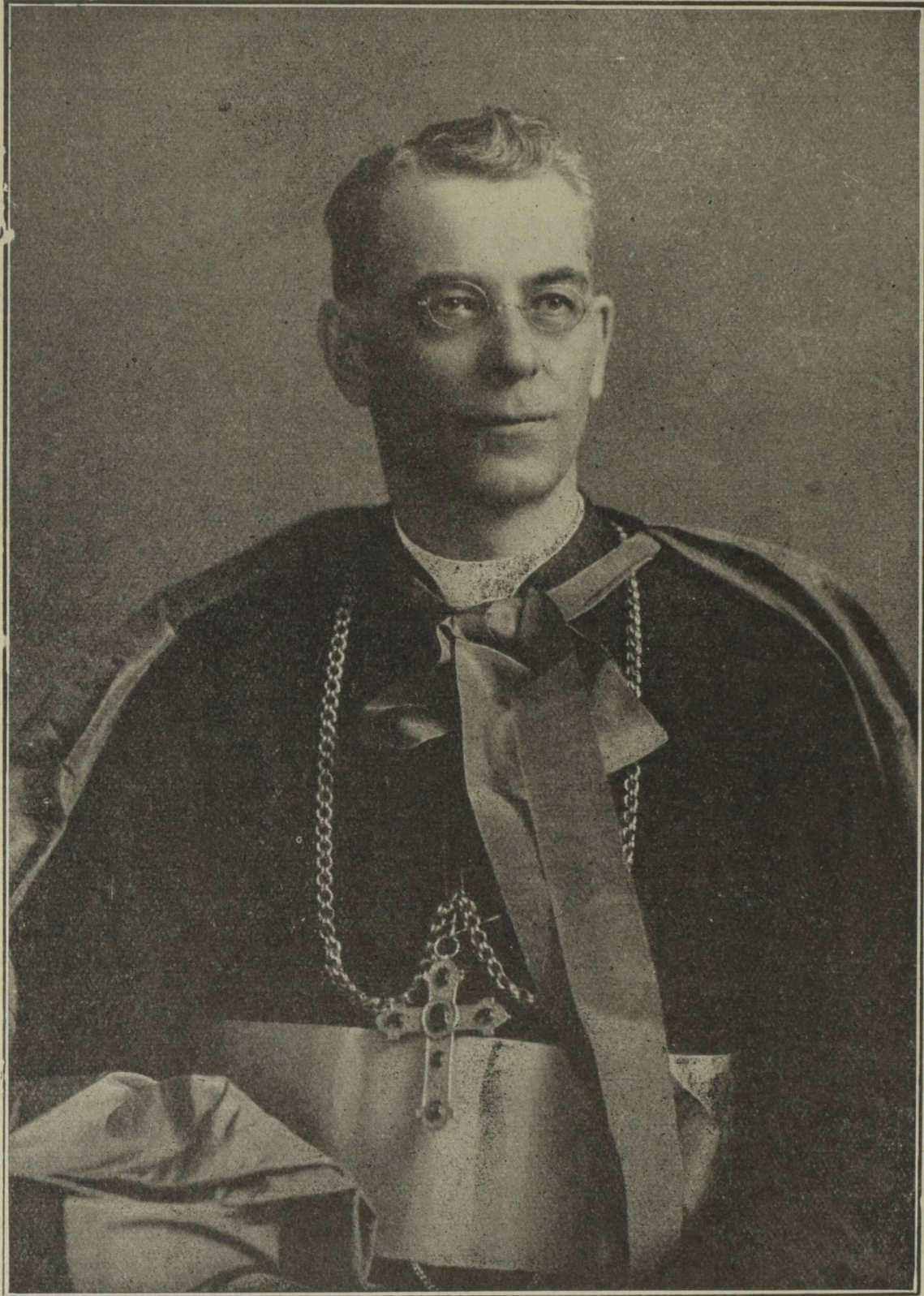
\*

\* \*

Quand le temps sera venu pour l'histoire de tout dire, l'étonnement se mêlera de vénération lorsqu'on apprendra comment le brillant professeur de rhétorique, devenu soudain obscur chasseur d'âmes dans une ville de la Nouvelle-Angleterre, où il fonda rapidement une florissante paroisse, abandonna son œuvre pour se faire mendiant dans la province de Québec, où Mgr Bégin lui avait demandé de sauver de la ruine l'Hôpital du Sacré-Cœur ; comment cette nouvelle œuvre menée à bien au prix des plus silencieux mais des plus durs sacrifices, il accepta de fonder à Québec la paroisse de Notre-Dame de Jacques-Cartier.

Il pouvait légitimement espérer y finir sa carrière, comme il avait commencé d'y couler les plus heureuses années de sa vie ; car en possession d'une santé qui lui permettait de se livrer à un apostolat débordant, il était devenu rapidement l'idole de ses paroissiens.

Mais l'archevêque de Québec avait besoin d'un prêtre qui se sacrifiât pour une œuvre nouvelle et particulièrement difficile. Les objurgations brûlantes que M. l'abbé Lortie ne cessait de prodiguer avaient porté leurs fruits. S. G.



S. G. MGR PAUL-EUGÈNE ROY

Mgr Bégin, qui avait passé l'âge des initiatives hardies, mais dont la clairvoyance savait en saisir la nécessité et les appuyer de tout le poids de son prestige et de son autorité, jugea le moment venu de doter son diocèse d'une œuvre d'action sociale catholique. L'abbé Roy ne savait rien refuser au devoir. Il voyait très clairement les difficultés de l'entreprise dont on lui demandait de se charger, et surtout celles du journal catholique : *S'il vit, dit-il en prononçant son fiat, ce sera tant mieux pour la gloire de Dieu. S'il tombe, je tomberai avec lui.* . . . Et il s'arracha à sa paroisse de Jacques-Cartier.

La séparation fut cruelle. Les paroissiens, atterrés, avaient organisé une démonstration à l'occasion du départ de celui auquel ils s'étaient si profondément attachés. L'église débordait. Le moment venu de s'adresser à la foule que l'émotion rendait halentante, ce maître de la parole ne put que sangloter.

\*

\* \*

Et il alla s'enfouir à nouveau dans sa petite chambre solitaire de l'Hôpital du Sacré-Cœur, pour recommencer à travers le diocèse, entre les heures laborieuses qu'il employait à l'organisation de la nouvelle œuvre où tout était à créer, ses pérégrinations de missionnaire.

Il entreprenait là la montée d'un calvaire. Mais sa générosité faisait que, tout en besognant avec son activité coutumière, il adoucissait à ses compagnons les pentes, pendant que sa constante sérénité et son inaltérable bonne humeur les parsemaient de quelques fleurs.

C'est encore pour marcher au devoir qu'il accepta d'ajouter à sa tâche déjà écrasante celle d'évêque auxiliaire, puis bientôt coadjuteur de Québec. Le vénérable primat de l'église canadienne ne pouvait trouver un fils plus empressé à entrer dans ses desseins, à collaborer à ses œuvres, à exécuter avec fermeté et constance ses décisions. Il lui fut un auxiliaire d'une exquisite délicatesse.

L'épiscopat allait donner leur plein épanouissement à ses riches qualités. Tous savent que le diocèse, et même la province de Québec résonnèrent du bruit de ses entreprises, qui presque toutes furent des victoires. Bien peu soupçonnent dans quel esprit de devoir, de renoncement et d'humilité il les accomplit, et avec quelle

constance il marcha à l'étoile, ou plutôt à la croix.

\*

\* \*

On devine ce que dût être, pour cette nature exubérante et avide de se dépenser, l'épreuve de la maladie qui le vouait brusquement à l'impuissance physique. Ne pouvant plus rien autre, il s'appliqua à continuer de mériter : *Marchons ensemble vers le Ciel par la voie royale de la Croix*, écrivait-il, il y a quelques mois, à un de ses prêtres atteint comme lui d'une grave et douloureuse maladie.

Une des dernières fois que j'eus l'occasion de le voir, il s'excusait presque d'avoir accepté un médicament propre à atténuer ses atroces douleurs ; tant son énergie était alors concentrée à mériter pour ses ouailles, pour ses œuvres et pour lui-même.

Son agonie, une agonie terrible, dura trois années, durant lesquelles sa vie s'écoula goutte à goutte, sans que fut jamais troublée la sérénité de son âme. Chaque jour, avec ce qu'il lui restait de force, il accomplissait tout ce qu'il pouvait accomplir. Avant que sa main ne devienne complètement impuissante, il commença d'écrire ce testament spirituel que la fidèle garde dût achever sous sa dictée.

Et il se révéla une dernière fois dans cette signature, — écrite lettre par lettre, avec, entre chacune, le repos nécessaire avant de reprendre la plume, — et qui reste bien l'image de sa vie : nette, claire, chaque effort portant tout entier, et jusqu'au bout.

C'est un bonheur d'avoir vécu dans l'ombre de ce fier chrétien et de ce grand évêque, qui commandait l'admiration, mais aussi la vénération.

Pour ma part je lui avais voué et depuis longtemps une affection profonde.

Jules DORION.

(*L'Action catholique*).

—————

DISTINGUONS !

Lili se présente chez le confiseur.

— Je voudrais avoir des bonbons contre la toux.

— Est-ce pour vous, mon enfant ?

— Les bonbons, oui ; mais la toux, c'est grand'maman qui l'a.

## La lettre au Pape

Yves a huit ans. Gentil à croquer, avec des yeux malins et des cheveux bouclés, il est la joie de sa famille. D'ailleurs Yves est l'aîné et ses deux petites sœurs sont en extase devant lui.

Depuis quelques semaines, Yves est devenu, ô merveille, tout à fait sage, Il y a de quoi : on lui a promis que le dimanche de Pâques il ferait sa première communion. Yves compte les jours avec impatience, prie de tout son cœur le bon Jésus qu'il va recevoir, la Sainte Vierge, Saint Joseph et le grand Saint Yves, son patron.

Vers le dimanche des Rameaux, le visage d'Yves s'est assombri. La Maman s'inquiète :

—Yves, qu'as-tu ?

—Rien, maman.

...Pourtant les mamans savent lire dans les yeux...

Le lundi saint, la maman est sortie, le père est à ses affaires. Yves est seul à la maison.

—Voilà, se dit-il le moment d'agir.

Il va au secrétaire, il ouvre une boîte qu'il connaît bien, en extrait une feuille de papier à lettre, et s'asseyant, il se met en devoir de s'appliquer pour écrire une lettre.

TRÈS SAINT PÈRE,

Je suis le petit Yves qui vous aime bien. Je vais faire ma première communion, le jour de Pâques. Je suis heureux comme tout.

Seulement, j'ai un grand chagrin. J'ai entendu l'autre soir papa dire à maman qu'il ne viendrait pas communier avec moi dimanche, parce qu'il ne fait pas ses Pâques.

Moi, qui aurais été si content, si j'avais eu papa avec maman ! C'est pour cela que je vous écris, Très Saint Père. Je voudrais que vous écriviez à papa pour lui dire qu'il doit communier avec son Yves. Je suis sûr qu'il ne vous refuserait rien, à vous.

En attendant votre réponse, je vous embrasse de tout mon cœur.

Votre petit,  
YVES.

Yves relut, et il trouva que c'était bien. Puis, prenant une enveloppe, il calligraphia : *A mon Très Saint Père Pie XI, à Rome.*

—Je ne connais pas l'adresse, dit-il, mais le Pape doit être connu à la poste.

Ayant replié le papier et cacheté l'enveloppe, il la plaça dans sa poche, ferma le secrétaire et courut jouer avec ses petites sœurs.

Quand la maman rentra, Yves la tira à l'écart :

—Maman, voudriez-vous me faire une commission ?

—Volontiers, mon chéri.

—Jeter cette lettre à la poste.

—Donne, mon petit, ce sera fait.

Le soir, après le coucher des enfants, Monsieur et Madame tinrent un grave colloque dans la salle à manger.

—Yves a écrit une lettre.

—A qui ?

—Au Pape.

—Quelle idée !

—Ce doit être pour lui annoncer sa première communion.

—Le Pape s'occupe bien de cela ! Où est la lettre ?

—Je l'ai dans mon petit sac.

—Cachetée ?

—Oui.

Le père réfléchit :

—On ne peut envoyer cela sans regarder, fit-il.

—Sois sûr, dit la mère, qu'elle doit être naïve et simple...

—Quand même, quand même; donne-la moi.

Madame tendit l'enveloppe à Monsieur, qui la trancha de son canif et, dépliant, se mit à lire... Elle suivait des yeux. Il pâlisait.

—Qu'y a-t-il, demanda-t-elle ?

—Rien. Yves est un naïf...

—Tu enverras la lettre ?

—Jamais de la vie.

—Pauvre petit !

Monsieur avait déjà replié le papier; il le sera dans son portefeuille.

—Bonsoir, dit-il, je vais me coucher.

Et il se retira.

Combien de fois ce pauvre père à l'âme troublée relut-il la lettre de son fils au Pape, pendant les quelques jours qui le séparaient de Pâques... Dieu seul le sait. Mais cette lettre était comme une pointe acérée qui lui entraît dans la conscience. Il la savait par cœur: à chaque instant des mots lui revenait en à la pensée: "Très Saint Père, je voudrais que vous écriviez à papa pour lui dire qu'il faudrait qu'il communie..."

Ah ! ce mot "il faudrait", ne le quittait pas de la journée, il lui bourdonnait aux oreilles, l'obsédait...

—Il faudrait ! se disait-il, évidemment il faudrait ! Si la religion est bonne pour Yves, pour sa mère, elle l'est pour moi... Je me damne, je perds ma peine et mon temps sur la terre... Oui, il faudrait !

Il était devenu soucieux, quand il se trouvait avec Yves surtout ; les yeux du mignon avaient un éclat de pureté et de franchise qui lui faisait mal et qui lançait des reproches inconscients. Il se disait :

—Etre séparé ici-bas d'êtres tant aimés, et en être séparé peut-être là-haut. Folie ! Qu'est-ce que c'est que de faire ses Pâques, se con-

fesser ? Est-ce si dur ? Quand j'étais jeune, c'était une joie... Si j'essayais...

Et les jours filaient, et aucune décision ne survenait... Le Samedi-Saint avait lui... déjà l'Alléluia avait résonné...

—Tant pis, se disait-il; ce ne sera pas pour cette année-ci.

Au soir du Samedi-Saint, Yves était anxieux. Il interrogea sa maman :

—Avez-vous mis ma lettre ?

—Demande à ton papa, répondit la mère.

Il interrogea son père :

—Papa, la réponse à ma lettre est-elle arrivée ?

Le père resta un long moment silencieux; ses yeux se mouillèrent de larmes, son cœur était brisé. Il prit son fils sur ses genoux, et l'embrassant :

—Tu l'auras demain, mon chéri.

—Bien vrai ?

—Je t'assure.

Il prit sa canne et son chapeau, et sans mot dire il sortit...

Le lendemain, Yves et ses parents étaient à la messe de 7 heures.

Au moment de la communion, le père se leva le premier et sortit de la rangée de chaises, en faisant signe à l'enfant de le suivre... La maman marchait derrière.

Ils se dirigèrent vers la Sainte Table.

Yves n'en croyait pas ses yeux... Ce fut pour lui un moment de joie indicible.

Quand ils sortirent de l'église, sur le péristyle, l'enfant se jeta au cou de son père et l'embrassa avec effusion, pendant que le père lui murmurait tout bas :

—Eh bien, l'as-tu, la réponse du Saint Père ?

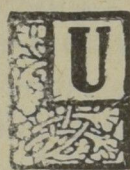
Abbé CHARLES GRIMAUD.

—Je viens d'acheter du linge damassé.

—Vous avez donc de l'argent d'amassé ?

—Dame ! assez !

## Veillons



UN confrère de langue anglaise, citant l'autre jour l'opinion d'un journal de langue française de chez nous, demandant aux Canadiens français de se préparer à faire face au courant d'américanisation qui va bientôt grandir, ajoutait ces paroles éloquentes :

“ Quoiqu'il arrive à ce sujet dans les autres parties du Canada, on peut raisonnablement croire comme assuré, à moins d'annexion, que l'américanisation n'aura jamais beaucoup d'emprise dans la province de Québec ”.

C'est répéter en d'autres termes ce que disait, il y a quelques années, un Anglais éminent, que la province de Québec serait le dernier rempart de la civilisation en Amérique.

C'est encore répéter autrement cette parole célèbre que le dernier coup de canon pour la protection du drapeau anglais au Canada sera tiré par un Canadien français.

C'est dire franchement que l'élément de langue française est un capital national de première valeur, capital que tous les Canadiens qui veulent garder le Canada aux Canadiens doivent s'efforcer de conserver.

C'est donner une leçon d'importance à ces compatriotes qui croient faire œuvre patriotique en travaillant à ruiner l'influence française dans notre pays, à éteindre le verbe français sur les lèvres des petits Canadiens français de nos groupes isolés.

C'est condamner, en un mot, la persécution que l'on organise et maintient dans les autres provinces contre les noyaux les plus stables de persévérance canadienne.

\*

\* \*

### CULTIVATEURS

*La Laiterie Frontenac Ltée paie le plus haut prix pour la crème. Ses patrons ne sont pas tenus de payer à la ville pour l'inspection de leurs vaches et l'épreuve de la tuberculine.*

**LAITERIE FRONTENAC Ltée**

142, rue de l'Église, Québec. Tél. 2-4238

AUTREFOIS A 235, RUE ST-OLIVIER.

De fait, tous les courants destinés à ronger les traditions canadiennes viennent d'ordinaire se briser sur le vieux rocher de Québec. C'est ainsi qu'est mort le fameux projet de grève générale de 1919 ; c'est ainsi que le grand mouvement de suffragettisme est venu reprendre la route du sens commun dans notre province ; c'est ainsi que tous les efforts tendant à nous faire oublier que nous sommes Canadiens pour croire plutôt que nous faisons uniquement et

d'abord partie de ce grand tout qu'on appelle avec un grand "E" l'Empire, viennent se refroidir chez nous ; c'est pourquoi la grande équipée de la guerre qui nous vaut des dettes écrasantes et une situation économique ayant sa répercussion dans tous les domaines nationaux, ont rencontré leurs plus sérieux correctifs chez notre groupe qui n'a qu'une patrie, le Canada, et qui veut ce Canada grand et prospère.

Toutefois nous ne pouvons commettre l'erreur de nous endormir dans notre sécurité, car la position la plus forte même, si elle n'est défendue, peut facilement tomber aux mains de l'adversaire.

Nous avons notre religion, notre langue et nos traditions, trio puissant qui forme la plus solide barrière qui soit contre l'envahissement de l'américanisme. Les trois se tiennent et nous devons veiller à ce que l'une d'elles ne tombe pas, sans quoi nous nous exposons à voir immédiatement faiblir les deux autres.

Notre foi catholique nous empêche de prendre au sérieux une foule de courants américains. Voilà pourquoi, par exemple, nous sommes encore très attachés à l'indissolubilité du mariage, pendant que le divorce devient une des industries nationales des États-Unis ; voilà pourquoi nous préférons encore élever de nombreux enfants que de rejeter nos affections sur des toutous de race.

Notre langue nous fait écouter d'une oreille distraite tous ces discours d'outre-frontière ; nos traditions nous font lever d'étonnement les épaules sur bien des choses qui se passent chez nos voisins. Une littérature qui fait pamer d'aise l'Américain ne nous intéresse pas, et nous allons ainsi notre chemin en demeurant ce que nous avons été, en voulant demeurer demain ce que nous sommes aujourd'hui.

\*  
\* \*

L'ennemi est cependant à nos portes, il circule même en liberté au milieu de nous. Cet ennemi se présente sous diverses formes, mais les plus visibles sont bien le journal, la revue, le théâtre et le cinéma.

C'est par tonnes que les Américains nous expédient leurs journaux et périodiques de toutes sortes. Leur littérature, on la trouve étalée dans tous les kiosques, dans tous les

magasins de journaux. Leur théâtre est établi chez nous en permanence, et le cinéma américain nous entretient quotidiennement de ce qui se passe là-bas, et pas toujours de ce qui se passe de meilleur.

L'ennemi est pénétré encore plus loin. Les mains remplies d'or il est venu acquérir nos ressources naturelles et ouvrir de nombreuses et grandes usines. Ce faisant il a attiré autour de lui des milliers de familles canadiennes françaises que, consciemment ou non, il s'efforce de détruire en imposant à leur chef le travail du dimanche.

En face d'un danger grandissant, la réaction doit être constante et plus forte. Attaqués de toutes parts, notre action doit être ordonnée.

Rien n'y pourra peut-être mieux contribuer qu'en réservant nos adhésions et nos activités débordantes pour les sociétés nationales, imprégnées de l'esprit de chez nous.

La forteresse de nos relations sociales est celle que nous devons défendre avec plus de vigueur et de constance.

Thomas POULIN.

**UN PRODUIT  
CANADIEN**



**FABRIQUE PAR  
LA CIE. E. W. GILLETT LTEE.  
MONTREAL TORONTO  
QUEBEC**

## Mme d'Arrièges

— Pardon, Monsieur... arriverons-nous bientôt à Dieppe ?...

Pour la troisième fois depuis que l'on avait quitté les côtes anglaises, la grande et mince vieille dame, enveloppée dans sa douillette prune, s'approchait du capitaine et lui répétait cette question.

Il se retourna, bourru et répondit :

— Je t'ai déjà dit, citoyenne, que cela dépend du vent et de la mer. Trois ! quand nous serons à douze, nous ferons une croix, puisque Napoléon les remet à la mode !...

Son interlocutrice ne se démonta pas pour cela. Elle fit une petite inclination de tête et retourna s'asseoir au pied du mât, où une autre passagère, plus jeune, s'était installée aussi.

Cette dernière semblait fort intriguée par l'aspect et les manières de la vieille dame, et l'observait à la dérobée sans avoir eu jusqu'à présent l'occasion de lui adresser la parole. Jugeant le moment propice, elle dit avec un gracieux sourire :

— Il vous tarde bien d'être rendue, Madame ?

Deux grands yeux noirs, fiers et pensifs, se tournèrent vers elle. Une telle flamme se dégageait d'eux, que la questionneuse en fut tout interdite.

— Oui, il me tarde, répondit une voix concentrée où frémissait l'impatience. Il me tarde d'être auprès de mon fils !...

Une larme ayant atténué l'éclat des yeux redoutables, la jeune femme en reprit un peu d'audace et continua la conversation.

— Y a-t-il longtemps que vous ne l'avez vu ?...

— Huit ans, répondit l'autre avec un profond soupir. Nous avons émigré en 1792 et vivions à Londres. Mais dès que Louis a atteint l'âge d'homme, il est rentré en France, pour entreprendre de faire rayer son nom de la liste des émigrés. Il l'a facilement obtenu et s'est occupé de moi, ce qui était plus compliqué... car, d'après les actes d'état civil, j'étais morte...

— Oh ! quelle singulière histoire !... fit la jeune femme, intéressée. Conte-la moi, Madame ?...

Elle se reprit vivement, et rougit de son étourderie.

— Pardon ! je suis peut-être indiscrete ?... Je me nomme Mabel de Wernones; j'ai épousé, voici deux ans, un Français, dont j'avais fait la connaissance pendant l'émigration : le comte de Salces; nous habitons Rouen. Je rentre d'Edimbourg, où je viens de passer un mois chez mes parents.

— Moi, répondit simplement la vieille dame, je suis la marquise d'Arrièges.

Mme de Salces fit un salut respectueux, après quoi son interlocutrice reprit :

— Mon histoire est triste et sanglante. Je veux bien vous la dire: elle sera vite racontée. Lorsque la Révolution éclata, mon mari résolut de servir l'armée vendéenne. Je décidai de le suivre : d'autres femmes me donnaient cet exemple. Nous confiâmes notre petit Louis à des amis sûrs qui habitaient La Rochelle, et rejoignîmes les Blancs.

La marquise s'arrêta, rêveuse, voyant peut-être surgir dans sa mémoire des visions de gloire.

— J'ai connu, reprit-elle plus bas, cette vie d'aventure et d'enivrant héroïsme; je pourrais vous narrer cent épisodes tragiques ou joyeux. Ce serait trop long: je préfère en arriver au jour où, chargé d'un pli pour le capitaine d'un brick anglais qui nous apportait des armes, le marquis d'Arrièges, que j'accompagnais, fut tué à la lisière d'un bois par une belle perdue.

Doucement, la main de Mabel chercha et serra celle de la marquise. Elle la trouva glacée, cette main décharnée, et elle frémit involontairement. Cependant, pas une larme n'avait coulé des grands yeux flamboyants de la vieille dame qui poursuivit aussitôt son récit :

— Bien que mon cœur se brisât de douleur, j'en modérai les transports, car un devoir suprême m'incombait. Mon déguisement de paysan me permettait de mener à bonne fin l'entreprise confiée à mon époux. Je m'emparai des papiers, et après une dernière prière, je m'éloignai sans détourner la tête.

Sur les joues de la jeune comtesse de Salces deux larmes de pitié coulaient.

— Il était dans les décrets de la Providence, poursuivit la sombre voyageuse, que l'entreprise échouât. Vers la fin du jour, je tombai aux mains d'un parti de Bleus. Fouillée, on trouva le pli adressé à un Anglais. J'étais ainsi convaincue d'intelligences avec l'ennemi et l'on me condamna à mort. Du moment qu'il s'agissait de mourir, je ne voulais plus être anonyme; je revendiquai mon nom et mon titre, et toute l'armée sut que la marquise d'Arrièges serait fusillée cette nuit. On m'enferma dans l'église qui servait de prison. Deux paysans s'y trouvaient déjà, chouans aux farouches visages, voués, comme moi sans doute, à la mort. Je m'agenouilai près de l'autel, et le crépuscule tomba peu à peu. Par trois fois la porte s'ouvrit; par trois fois on jeta parmi nous de nouveaux captifs ramassés par des perquisitions dans les villages environnants. Il y eut des ecclésiastiques, des adolescents, des vieillards parmi les nouvelles victimes, et une femme... une seule femme.

— O mon Dieu !... soupira Mabel.

— C'était une pauvre créature qui ne voulait pas mourir et qu'une sorte de folie poussait à raconter tout haut son histoire, incessamment, avec des soupirs et des larmes, prenant à témoin de son désespoir toutes les désolations muettes qui l'entouraient. Accroupie en face de moi, elle

parlait sans arrêt, fiévreusement. La clarté de la lanterne qu'on nous avait laissée et qui était déposée sur l'angle de l'autel l'éclairait violemment, et j'ai toujours présente à la mémoire cette figure douce et belle que l'égaré ne déformait pourtant pas. C'était une femme du commun, une lingère, veuve, jetée ici par la dénonciation anonyme et fautive de quelque jaloux. Elle voulait vivre pour ses enfants, son petit garçon, sa petite fille; et elle pleurait et suppliait avec des mots touchants qui m'arrachaient le cœur. Hélas ! moi aussi, n'avais-je pas mon fils, mon Louis, que ma mort laisserait orphelin ?...

La marquise s'interrompit et dégagea ses doigts que Mme de Salces serrait avec compassion.

— Non, dit-elle avec douceur, non, mon enfant: ne serrez pas ainsi mes mains. Il y a l'ombre d'un remords cruel dans ma vie douloureuse, qui aurait été sans cela si digne, si haute, si pure: seul, le prêtre en confession en avait eu jusqu'ici la confiance. Vous l'aurez aussi, vous si jeune, vous compatissante et douce; cela me fera du bien d'épancher mon mal dans une oreille humaine. Ne serrez pas mes mains, vous dis-je; il y a le sang de la petite lingère de Pouancé.

Mabel recula avec terreur, et Mme d'Arrièges reprit très bas, d'une voix pressée et frémissante, toute hachée de tragiques sanglots :

— Vers minuit, la surexcitation de la malheureuse s'apaisa, et elle sombra dans une morne stupeur. Tous nos compagnons dormaient lourdement, écrasés de fatigue, quand, soudain, la porte de l'église s'ouvrit, et une voix brutale appela: "La citoyenne Arrièges, ci-devant marquise." Que se passa-t-il en moi ? Je ne l'ai jamais su. La pensée de mon fils, l'horreur de la mort brisèrent le ressort des énergies et des fiertés. Je restai immobile à ma place, tremblante et claquant des dents. Alors un homme s'avança, regarda, vit une femme, une seule femme: la lingère; et il l'entraîna, inconsciente et muette vers le seuil. La porte se referma. Aussitôt, d'un effort suprême, je retrouvai mon courage et chassai toutes les lâches défaillances de ma volonté. Contre ce battant clos, je m'élançai comme une bête en furie. Mes appels, mes cris, mes hurlements réveillèrent mes compagnons de captivité, mais n'attirèrent pas l'attention des bourreaux. La salve du peloton d'exécution suivie de la détonation isolée du coup de grâce me rejetèrent sur le sol, à la fois brûlante et glacée: J'avais revendiqué trop tard l'honneur de mourir ! Je m'évanouis. Au matin, une offensive des Blancs dégagea le village et nous délivra. Je réussis à gagner La Rochelle, où je retrouvai mon fils; les amis qui l'avaient gardé, effrayés de mon accablement, réussirent à nous faire gagner l'Angleterre.

Mme d'Arrièges se leva, secouant autour d'elle les plis de son manteau.

— Voilà quel remords je traîne, jeune femme, dit-elle avec une angoisse profonde. Dieu m'a d'ailleurs punie de ma lâcheté. J'ai connu la misère la plus atroce, j'ai été humiliée jusqu'à mendier!... Enfin, un riche banquier s'intéressa à mon enfant, le fit travailler, l'aida à acquérir une instruction brillante. Voilà déjà huit ans que Louis est rentré en France: il est depuis trois années avocat à Paris.

— Ah ! Madame, s'écria Mabel, Dieu a daigné tenir compte de votre repentir, vous le voyez bien ? Votre fils est parvenu à une situation enviable, vous allez le rejoindre... vous connaîtrez encore des jours de bonheur !...

Mais le visage de Mme d'Arrièges s'assombrit encore.

— Hélas ! répondit-elle, le bonheur n'est pas fait pour moi : deux ans s'étaient à peine écoulés depuis notre séparation, lorsqu'une lettre de Louis m'annonça son mariage. Et ce malheureux enfant, héritier d'un grand nom, s'est uni à une plébéienne !... Mes messages de reproches n'y ont rien fait, il est passé outre, me vantant la beauté, la grâce et les vertus de cette fille du peuple dont il a fait une marquise !...

— Oh ! s'ils s'aiment, intercédâ Mme de Salces, ne soyez pas inflexible !...

Emue à la pensée de cet amour, Mabel plaida avec feu la cause du jeune ménage; mais Mme d'Arrièges ne répondait pas; sombre, les sourcils foncés elle n'avait pas l'air d'entendre.

Soudain, du haut du mât, la vigie cria :

— Terre !...

Mme de Salces se leva, jugeant la cause perdue.

— Daignerez-vous me donner de vos nouvelles, Madame ?... dit-elle; j'habite au château de Salces, près Rouen. Il me sera agréable de savoir comment s'est terminé votre voyage.

Les yeux hautains de la marquise, ces beaux yeux si douloureux et si désespérés, eurent un éclair de douceur au milieu de leurs tristes brumes.

— Oui, répondit-elle en serrant autour d'elle les plis de sa douillette prune. Oui... je ne vous oublierai pas...

\* \* \*

A Paris, dans un bureau confortablement meublé selon le goût du temps, deux jeunes hommes étaient assis. Une lampe au vaste abat-jour rose éclairait leur veillée. L'aîné, fier et beau, de mine aristocratique, pouvait avoir vingt-cinq ans. C'était Me d'Arrièges, que deux causes difficiles, brillamment défendues, avaient mis en évidence quelques mois auparavant. Le second sortait à peine de l'adolescence, et tout le charme de sa physionomie résidait dans sa grande jeunesse et sa délicieuse expression de franchise et d'intelligence. En ce moment, tout haletant



et tout anxieux, il guettait sur le visage de l'avocat l'impression produite par une lecture que faisait celui-ci :

— Pensez-vous que c'est assez bien ? demandait-il de temps à autre.

Me d'Arrièges ne répondait que par un grave sourire.

Enfin, repliant les feuillets manuscrits et les rendant au jeune homme, il dit d'un ton satisfait :

— C'est non seulement *assez* bien, mais encore *très* bien, mon cher Antoine. Si tu continues, je te prédis un réel succès à ton examen, et plus tard une brillante carrière.

— Ah ! ce sera bien à toi qu'il le devra !... prononça derrière lui une voix harmonieuse.

Une grande et belle jeune femme, qu'une très simple robe de maison de teinte sombre amincissait encore, venait de soulever une portière et entra dans le cabinet de travail. D'un pas léger, elle vint se blottir contre l'épaule de Louis d'Arrièges.

— Mon cher mari, murmura-t-elle avec une expression de profonde tendresse, grâce à toi les pauvres orphelins ont trouvé une orientation heureuse pour leur vie !...

— Allons, n'exagérons pas, répondit-il doucement ; lorsque je suis arrivé en France, seul, sans appui, qu'étais-je ?... un banni. Vous m'avez accueilli sans m'interroger, ma Thérèse. Pendant ma grave maladie, que serais-je devenu sans Antoine et sans toi ?... Quel dévouement, quelle bonté !... Quels soins constants, aussi attentifs que ceux d'une mère !...

A ce dernier mot, le beau visage de Thérèse s'altéra. Son regard chercha un portrait sur le mur, portrait naïvement peint et d'autant plus véridique, et qui retraçait les traits harmonieux d'une jeune femme coiffée d'un bonnet à volants.

— Une mère ? soupira-t-elle, hélas !... la tienne nous pardonnera-t-elle jamais notre union ?... Pardonnera-t-elle mon humble origine ?

— Oui, elle t'aimera ! répondit Louis avec feu ; elle est bonne et généreuse. Le côté sombre de son caractère tient aux cruelles épreuves qu'elle a traversées, mais son cœur est excellent !...

— Je n'en doute pas, si tu lui ressembles... murmura Thérèse.

Il y eut un court silence ; puis l'avocat se mit à indiquer à son jeune beau-frère un passage à rectifier dans le travail qui venait de lui être soumis. Il donna une explication lumineuse et concise qu'Antoine écoutait attentivement.

— Merci ! s'écria enfin celui-ci ; j'ai compris et vais arranger cela tout de suite. Je cours dans ma chambre, et ne me coucherai pas avant d'avoir terminé.

— Quel zèle ! fit Thérèse en riant.

— Ton mari me donne l'exemple. Bonsoir, mon frère ; bonsoir, ma sœur... Où sont mes

nièces ?... ajouta-t-il, cherchant autour de lui.

— Dans mon boudoir. Antoinette étudie ses leçons ; Agnès joue avec sa poupée. Viens les embrasser, puis je les mettrai au lit.

— Un dernier dossier à parcourir, et je te rejoins, Thérèse, dit Louis d'Arrièges.

Le frère et la sœur sortirent, suivis du regard par l'avocat, regard plein de tendresse émue, où toute son âme noble et douce se révélait.

Dès qu'ils eurent disparu et que le bruit de leurs voix se fut éteint, le jeune homme se rassit devant son bureau et se plongea dans l'étude. Sa main blanche enfoncée dans ses cheveux noirs soutenait sa tête pensive, et rien ne l'eût distrait de son labeur si, tout à coup, le léger grincement de la porte d'entrée ne fût venu le mettre en éveil.

Qui donc s'introduisait sans avoir sonné ?...

Mais la parole se figea sur sa lèvre : pâle et sévère, enveloppée de sa douillette prune et tenant un léger bagage à la main, la vieille marquise d'Arrièges s'avavançait après avoir soigneusement refermé la porte derrière elle.

— Ma mère !... balbutia l'avocat.

— Bonsoir, mon fils, répondit-elle simplement.

Il n'osa courir embrasser le visage austère de la marquise, et lui prit des mains son sac, avançant un fauteuil, où elle se laissa tomber.

— Pourquoi ne pas m'avoir prévenu de votre arrivée ? murmura-t-il, cherchant à dominer son trouble.

— Ce n'était point nécessaire, fit-elle paisiblement. Mais j'admire comme vous êtes bien installés ici !... poursuivit-elle avec un soupçon d'ironie, promenant un regard hautain autour d'elle.

— L'appartement est grand, dit Louis, que ce calme glaçait ; il nous le faut ainsi. J'ai deux enfants, vous le savez ; de plus, mon jeune beau-frère vit avec nous. Mais... souffrez que j'appelle ma femme...

— Attendez !... fit-elle sèchement ; je ne tiens pas à la voir encore...

Soudain, elle s'arrêta net, la parole coupée, les yeux hagards...

— Oh !... balbutia-t-elle. Oh !... mon Dieu...

Blessé de l'attitude maternelle, attribuant ce balbutiement subit à l'irritation qu'elle manifestait, Louis se taisait, soucieux de respecter celle qui déchirait son cœur d'un si douloureux conflit.

Il était donc loin de s'attendre à la phase qu'elle lui jeta, suppliante plutôt qu'impérieuse :

— Quel est ce portrait ?...

— C'est la mère de ma femme, répondit-il, calme et le front redressé,

Un abattement souverain paralysait Mme d'Arrièges ; il lui semblait sentir passer tout à coup sur son orgueil le formidable vent des colères divines...

— Oui, reprenait Louis d'une voix qui s'affermait peu à peu, c'est une humble créature, une lingère vendéenne, dont le mari, peintre d'églises, a laissé cette image pleine de vérité. Elle a droit à votre estime, ma mère, car elle fut victime de ceux que vous avez jadis combattus ; elle disparut fusillée, noyée, guillotinée — on n'en sait rien ! — pendant la tourmente qui m'a pris mon père...

La tête fière de Mme d'Arrièges se courbait lentement sous le regard du portrait, et dans les plis de sa douillette prune ses mains glacées se frottaient l'une contre l'autre, du geste instinctif qui efface, lave ou délie...

\* \* \*

*“ Agnès de Samaille d'Uzaincourt, marquise douairière d'Arrièges, à Mabel de Wernones, comtesse de Salces. En son château de Salces, près Rouen.*

“ Il m'est agréable, Madame, de vous faire tenir de mes nouvelles. J'espère que votre voyage s'étant achevé le mieux du monde, vous avez trouvé auprès de votre époux le tendre accueil que mérite votre charmante nature. Assurez-le bien, je vous prie, de la haute estime en laquelle je vous tiens tous deux.

“ Puisque vous avez voulu vous intéresser aux malheurs d'une compagne de voyage, vous n'apprendrez pas je crois avec indifférence la conclusion de mes aventures. Arrivée chez mon fils, le premier objet qui frappa mes regards fut le portrait d'une personne dont l'image n'a point déserté ma mémoire : aucun détail de l'horrible nuit peut-il être oublié, et les traits de la lingère de Pouancé s'effaceront-ils jamais de mon souvenir ?...

“ Je m'émeus, je m'informe... et qu'entends-je ? Je vois là la mère de l'épouse de mon fils !... Oui ! cette jeune belle-fille contre qui je m'apprêtais à armer les foudres de l'autorité maternelle, c'est moi, c'est ma misérable lâcheté qui l'ont faite orpheline !... Aucun doute n'est possible : mon fils parle, explique, raconte. Chaque mot apporte une preuve de plus. Ce visage calme qui me regarde au fond du cadre doré, je l'ai vu tout baigné de larmes. Cette lèvre entr'ouverte comme pour me parler, je l'ai entendue me jeter l'expression de la plus véhémence douleur :

“ Qui donc ce soir, disait-elle, bordera dans son lit ma petite Thérèse ?... Et toi, mon Antoine, qui nourrira ta petite bouche affamée ?...”

“ Alors, comme pour augmenter le trouble où me jetaient cette vue et ces souvenirs, une voix pareille à la voix de la morte a résonné dans la pièce voisine :

— “ Les enfants vont faire leur prière, disait-elle ; elles seront bien sages, elles demanderont à Dieu de bénir grand'mère, l'oncle Antoine et

papa. Puis, maman les bordera dans leur petit lit... ”

“ Aussitôt les gazouillements de l'oraison enfantine se sont élevés... ”

“ Ah ! que vous dirai-je ?... J'ai senti que Dieu me pardonnait ; qu'il avait à dessein confié aux mains loyales de mon fils le bonheur de ces orphelins, et qu'il me les donnait à chérir. Le portrait là-bas semblait m'intimer un ordre ! Je me suis levée, laissant couler enfin les larmes qu'une sensibilité trop longtemps refoulée arrachait à ma fierté, et courant vers cette chambre où l'on priait pour moi, je criai : “ Ma fille, ma fille !... ”

“ Il suffit. Je vous laisse deviner la douce expansion qui a suivi, l'étonnement de mon fils, l'allégresse d'une bru dont le plus haut éloge que je puisse faire est de dire qu'elle vous ressemble par les dons de l'esprit et du cœur. Son frère, le jeune Antoine, qui vit auprès du ménage, possède d'admirables qualités et donne les plus belles espérances.

Je ne vous parlerai point de mes petites-filles. De tout ce que je vous en dirais vous feriez la part d'une exagération bien naturelle en l'occurrence. Je préfère donc vous dire qu'à votre prochain voyage à Paris, il faut que vous consentiez à être nos hôtes.

“ A bientôt, ma jeune amie. Je puis, n'est-ce pas, donner ce titre à celle qui seule, ici-bas, connaît une faute que la bonté divine me permet de réparer !... Je compte sur votre indulgence pour excuser la longueur d'une lettre, qui si j'en écoutais ma sympathie ne s'arrêterait pas là, et je vous prie de me tenir en aussi vive amitié que vous l'êtes vous-même auprès de votre affectionnée

SAMAÏLLE D'ARRIÈGES.

MYRIAM CATALANY.

(Le Noël).

*Nos lecteurs nous rendraient un appréciable service en mentionnant “ L'Apôtre ” lorsqu'ils s'adressent à nos annonceurs.*

## Les petits bonnets

**I**L était une fois une pauvre veuve qui avait cinq enfants et ne possédait au monde qu'une chétive cabane au bord de la route et un jardin où elle cultivait quelques légumes. Elle ne mendiait cependant pas et gagnait le pain de ses enfants par son travail. Personne au monde ne tricotait si vite et si bien qu'elle, et les petits bonnets qu'elle faisait étaient si jolis, qu'elle les vendait jusqu'à deux escalins pièce. Sa fille aînée Trinette les allait vendre par la ville tous les samedis, et les bourgeoises de Tournai connaissaient sa voix et se mettaient volontiers à la fenêtre quand elles entendaient crier dans la rue : Achetez de jolis bonnets, Mesdames, achetez de jolis bonnets tricotés ! Mais la pauvre Catherine avait beau tricoter jour et nuit, elle ne pouvait fabriquer assez de bonnets pour s'enrichir, et bien petitement arrivait à joindre les deux bouts. Trinette avait les doigts estropiés et ne pouvait aider sa mère qu'aux gros ouvrages, et les autres enfants étaient des garçons qui ne savaient encore faire que du tapage et user les jaquettes et les chausses. Donc, un vendredi, vers le soir, Catherine, assise au seuil de sa chaumière, profitait des derniers rayons du soleil couchant pour tricoter un petit bonnet. Trinette, à l'intérieur, surveillait en même temps que la marmite qui mijotait sur un petit feu de tourbe ses quatre frères qui se battaient pour rire en attendant l'heure du souper. Les écuelles de terre brune et les cuillers de bois étaient déjà placées sur la table, et Trinette allait couper le pain et tremper la soupe, lorsqu'une pauvre voyageuse, qui passait sur la route, s'arrêta devant Catherine et lui demanda la charité.

— Hélas, ma mie, dit Catherine, je n'ai pas un rouge liard. Tout ce que je puis vous donner, c'est une écuelle de soupe.

— C'est tout justement ce dont j'ai le plus besoin, dit la mendicante. Depuis ce matin, je n'ai mangé qu'un peu de pain sec.

Catherine la fit entrer, lui offrit un escabeau et dit à Trinette d'apporter une septième écuelle. Trinette rougit et avoua qu'elle l'avait cassée le matin même.

— Alors, dit Catherine, tu mangeras avec moi dans la mienne : donne ta place à l'hôte que Dieu nous envoie.

La mendicante, avant de s'asseoir, dit le *Benedicite* avec la mère et les enfants, puis Catherine se mit à distribuer la soupe, en se disant à part elle que chacun des convives en aurait bien peu.

Mais, à sa grande surprise, quand tous furent servis, la soupière était encore presque pleine. C'était bien heureux : la soupe aux

herbes était ce soir-là si bonne, que les enfants en redemandèrent.

La soupe expédiée on fit la prière, et la mendicante se levait pour partir, quand Catherine, voyant que le temps était à l'orage, offrit à cette pauvre femme un asile pour la nuit. L'offre fut acceptée avec reconnaissance, et, en attendant que l'heure fût venue de se retirer, l'étrangère aida Trinette à ranger la table et Catherine à coucher les petits enfants. Elle fit tout cela d'un air si doux que Catherine la regardait avec admiration. Quand les enfants furent endormis, Catherine dit à la mendicante en lui montrant son lit :

— Mettez-vous là, Madame, et dormez bien.

— A Dieu ne plaise ! dit la pauvre femme : un peu de paille est tout ce qu'il me faut, et ne consentirai point à vous priver de votre lit.

— Je ne me coucherai pas cette nuit, dit Catherine : il faut que je finisse les vingt-quatre petits bonnets que ma fille doit aller vendre demain à Tournai ; elle nous rapportera, je l'espère, de quoi vivre la semaine.

Catherine insista si bien que la voyageuse consentit à s'étendre sur le lit, sans vouloir ôter ses vêtements. Elle ne quitta que ses chaussures et sa mante. Bientôt elle s'endormit, et Catherine l'ayant couverte avec soin mit des tourbes au feu et prit son tricot.

L'orage grondait au dehors, et à chaque éclair, Catherine se signait. Bientôt la pluie tomba lourde et pressée sur le toit de chaume, et les roulements lointains du tonnerre cessèrent tout à fait.

Catherine tricotait et priait. De temps en temps, elle luttait contre le sommeil, elle se levait et faisait le tour de la chambre. Elle regardait ses enfants endormis, vermeils comme des roses entre leurs draps de grosse toile bise, et l'étrangère immobile et les mains jointes comme une statue couchée sur un tombeau.

Vers deux heures du matin, le dernier des vingt-quatre petits bonnets était fini, et Catherine prit la mante de la voyageuse et se mit à en reprendre les nombreuses déchirures. Il y en avait tant que le soleil allait se lever quand elle eut fini.

Le chant des coqs d'alentour et la lumière dorée entraient joyeusement dans la maison réveillèrent les dormeurs.

La mendicante remercia Catherine de son hospitalité, embrassa les enfants encore couchés et pria Dieu quelques instants.

— Il faut que je parte, dit-elle ; je veux aller à la messe à Tournai. Dieu bénira cette maison et ceux qui l'habitent. Qu'avez-vous fait cette nuit, Catherine ?

— J'ai fini mes bonnets, et j'ai un peu raccommodé votre manteau. Hélas ! je n'avais rien d'autre chose à vous donner.

— Je n'ai rien non plus, Catherine, mais c'est Dieu qui m'acquittera envers vous. Continuez à faire vos petits bonnets. Ils rendront sages tous les enfants qui les mettront. Souviens-toi de cela, Trinette, et donne-moi tes mains.

Trinette sortit de dessous ses couvertures ses pauvres petites mains difformes et rabougries, pensant que la voyageuse allait y mettre un présent.

Mais elle ne fit que les toucher, et, d'un pas rapide et léger, franchit le seuil de la porte et disparut. Trinette jeta un cri. Ses mains craquaient, ses doigts se déplaçaient.

En un clin d'œil, elle eut une belle petite paire de mains longuettes, habiles et souples à merveille.

— Miracle, s'écria Catherine.

Et elle courut pour remercier la voyageuse. Mais il n'y avait personne sur le chemin ni dans la plaine, et, à l'horizon, le soleil s'élevait déjà au-dessus des beaux clochers de la cathédrale de Tournai.

Deux heures après, Trinette, une petite corbeille suspendue à son cou, entra à Tournai et, sitôt le pont-levis passé, criait à tue-tête :

— Achetez-moi, Mesdames, achetez-moi de beaux petits bonnets qui rendent les enfants sages.

Les soldats du corps de garde se moquèrent d'elle, et, à mesure qu'elle avançait, les moqueries redoublaient.

— Petite sottise, lui dit une de ses meilleures pratiques, personne ne t'achètera rien si tu fais de pareilles menteries.

— Je ne mens pas, Madame, dit Trinette, essayez : mettez un de mes petits bonnets à un méchant enfant, et vous verrez !

— Les miens sont sages pour le quart d'heure, ils dorment tous les six, dit la bonne dame ; mais j'entends d'ici ceux du bourgmestre qui font des cris de feu. Vas-y voir, si tes bonnets calment ces bambins enragés, j'irai le dire à Rome.

On entendait, en effet, un vacarme infernal dans le vestibule de la belle maison du bourgmestre. Mme la Bourgmestre, sa belle-mère, sa tante, sa cuisinière, ses femmes de chambre et deux nourrices criaient comme des aigles, sous prétexte d'apaiser deux jumeaux de trois ans durs et forts comme des Turcs et qui se disputaient un polichinelle sans tête. La fureur des deux mioches était au comble ; ils en étaient violets, et, pour compléter le scandale, un vieil oncle, ouvrant la porte de la rue, appela Croquemitaine.

Trinette, se glissant dans la maison, courut aux enfants qui la connaissaient bien, et, lestement coiffa l'un, puis l'autre, de deux petits bonnets. A l'instant, ô surprise ! ils se calmèrent et lâchant le polichinelle, la bouche

en cœur et les yeux doux, se jetèrent dans les bras l'un de l'autre.

Trinette fut accablée de questions. Elle conta simplement l'histoire et Madame la Bourgmestre paya les deux bonnets six florins.

En une demi-heure, la nouvelle fit le tour du quartier ; en une heure, de la ville, et si Trinette avait eu douze douzaines de bonnets dans sa corbeille, elles les aurait tous vendus ; mais, au premier coup, en fille avisée, elle en avait réservé quatre pour ses frères, se disant qu'il serait bien agréable d'avoir la paix au logis. Elle croyait, dans sa simplicité, que le don miraculeux octroyé aux petits bonnets de cette semaine-là ne s'étendrait pas à ceux que sa mère tricoterait à l'avenir, mais, bien au contraire, les bonnets de Catherine, tant qu'elle en fit, conservèrent la même vertu. Elle en vendit dans les Flandres, dans le Brabant, en France même, et ses fils devenus grands en colportèrent au fin fond de l'Espagne d'un côté, de l'autre jusqu'en Pologne, si bien que, tout en les vendant un prix raisonnable, Catherine fit une jolie fortune.

Trinette voulut tricoter aussi des petits bonnets, mais ce furent des petits bonnets sans influence morale. Elle dut se contenter d'employer ses jolies mains à de vulgaires besognes, et lorsqu'elle eut vingt ans, elle permit à un très aimable époux de placer l'anneau de fiancé au quatrième doigt de sa petite main gauche. Bientôt après, elle joignit la droite à celle d'Albert Van Golbert, et la belle et joyeuse mariée eut pignon sur rue en la bonne ville de Tournai et prit sa mère chez elle. Catherine, jusqu'à l'âge de quatre-vingt-dix-neuf ans, fit des bonnets de sagesse ; mais enfin, les laborieuses aiguilles et les pelotons s'échappèrent de ses laborieuses mains, et Catherine alla se reposer au paradis.

Il y a bien longtemps de cela, si longtemps, si longtemps, qu'il ne reste plus au monde, que quelques débris des tricots de Catherine.

Les uns, placés sous les vitrines de nos musées, sont classés parmi la guipure de Venise ou les points d'Espagne par des archéologues qui ne savent pas tricoter ; les autres jaunissent dans les armoires poudreuses de quelques vieux châteaux. Mais où sont de nos jours les bonnets de sagesse ? Sont-ils bonnets de docteurs, bonnets de juges, bonnets de nuit ?

Pour moi, je crois qu'il n'y a plus au monde que des bonnets de folie et la preuve en est que, lorsqu'une personne se fâche et fait des extravagances, on dit : " Elle a la tête près du bonnet ".

Mme Julie LAVERGNE.

Abonnez-vous à " l'Action Catholique "

## La messe est-*y* déjà finie, Francoeur?

**J**OE Francoeur n'allait plus à la messe depuis longtemps.

Un beau jour, il s'était cru attaqué dans un sermon ; il n'avait jamais remis les pieds à l'église. Le vice l'avait endurci et huit ans de fanfaronnades l'obligeaient de soutenir sa renommée de scélérat.

Il glosait donc à l'auberge tous les dimanches, après la grand'messe. Pendant que les *habitants* détachaient la grise restée attelée à la *voiture fine*, Francoeur faisait jaser les *amusards*. Et quand M. le curé voulait réparer l'église dont Francoeur n'usait pas les agenouilloirs, quand il voulait agrandir le couvent où Francoeur n'avait pas mis sa fille en pension, c'est Francoeur qui n'avait pas peur de dire ce qu'il faut penser des curés.

Mais ses gens le gouaillaient.

“ Francoeur, veux-tu que je te dise ton idée ? T'aimes à passer pour *un gars autrement des autres*.”

\*

\* \*

Le matin de la Nativité de la très sainte Vierge, un beau dimanche de septembre, une centaine d'hommes, sur le perron de l'église, tiraient leur dernière *touche* en attendant le *dernier coup de la messe*. Francoeur sort de chez lui, barre sa porte, et part, son fusil sous le bras, son petit gars derrière lui.

Les bonnes gens branlaient la tête :

“ Tenez, regardez-moi ça : Francoeur qui s'en va à la chasse ! ”

Peut-être Francoeur ne voulait-il pas bousculer la procession des endimanchés ; peut-être voulait-il mépriser mieux les regards qui le méprisaient ; toujours est-il qu'il marchait au milieu du chemin, à longs pas, sans hâte, goguenard.

Et, au milieu de ce peuple en liesse, c'était lamentable de voir ce pauvre diable en habits de travail, un vieux chapeau sur le coin de la tête, et son gars en chemise, pieds nus, une gibecière à la main, trotinant derrière lui.

“ C'est-*y* que tu viens à la messe, Francoeur ? crie un loustic dans la foule : t'es sur ton trente-six.

— Trente-six toi-même : va donc voir combien le curé allume de chandelles pour ses bondieuseries.”

Deux vieilles pasasient qui n'avaient jamais entendu de près gaudriole de ce style, elle s'arrêtèrent, pétrifiées.

Francoeur éclata de rire.

Mais le docteur Sonnancourt sortait justement de chez lui, son *Paroissien* sous le bras.

Le docteur Sonnancourt était depuis longtemps maire de Saint-X.-sur-Richelieu. Chef d'état-major de M. le curé dans toutes les initiatives de la Saint-Vincent de Paul, sa charité rayonnait dans toute la région et lui avait conquis depuis longtemps l'estime universelle ; ses seuls cheveux blancs l'eussent désigné au respect.

Le propos de Francoeur ne l'avait pas surpris. Cet homme avait toujours résisté à ses bontés ; il avait, de parti pris, mis à néant les petites ruses ourdies pour le rapprocher de Dieu et du prêtre. Pour atténuer au moins les effets du scandale, le docteur ne manquait jamais de gifler les blasphèmes publics du bravache.

Alerte, mon gars ! Tu ne l'emporteras pas en purgatoire, celui-ci. Attends que je te fasse barboter dans ta sottise.

Il n'avait qu'à ne pas se presser pour rencontrer Francoeur en face de l'église, devant tout le monde.

“ Mon ami, dit le médecin de sa voix de margrave, vous vous obstinez donc à nous scandaliser tous, bonnes gens que nous sommes ? Pourquoi ne pas venir comme nous demander à Dieu son pain quotidien ?

— Mon pain quotidien, le dimanche, je le demande à mon fusil.

— Vous le demandez à votre fusil ? Étrange dieu que le vôtre, mon cher. Vous me rappelez les Zoulous qui se prosternent devant leurs flèches empoisonnées. Vous mettez-vous donc à genoux devant votre fusil pour lui faire votre prière ?

— Je ne me mets pas à genoux comme un orignal qui mange de l'herbe.

— En effet, dit le médecin très calme ; ce serait trop drôle. Et dangereux surtout. C'est *traître*, savez-vous, un fusil à deux coups. Vous lâchez le premier à l'adresse d'un lapin, et le deuxième part, ne sais comment : vlan ! il vous ouvre le ventre sans permission, juste au moment où sonne le *Sanctus* de la grand'messe.”

Le mauvais drôle commençait à être, au fond, joliment ennuyé. Mais il payait d'audace.

“ Depuis huit ans, dit-il, c'est le dimanche que je fais mes meilleures chasses.

— Le bon Dieu peut bien se fatiguer, à la longue, dit le médecin, très doux. Je m'expliquerais vos insolences d'impie si vous ne deviez pas mourir ou si Dieu vous devait l'honneur de vous lancer la foudre. Mais prenez garde : il n'a besoin que de vos maladresses de chasseur.

— On est bien dans le bois, Monsieur ; il fait frais. Roger, viens-t'en.”

Et Francoeur hâte le pas, en sifflant : *C'est la belle Française*. Le docteur Sonnancourt aperçoit alors le charmant mioche qui s'était immobilisé, honteux, derrière son père. Le docteur, stupéfait, frémit.

“ De quel droit ce malheureux ravage-t-il l'innocence de ce petit baptisé que Dieu aime et qui ne demande qu'à aimer Dieu ?

— Pour sûr, M. le docteur, il va leur arriver un mauvais coup.”

\*

\* \*

Le pauvre Roger suivait son père ; mais comme il aurait volontiers suivi le docteur à l'église. Ses petits camarades lui disaient souvent comme c'était beau, les cérémonies : M. le curé en habits sacerdotaux, les enfants en soutane rouge et surplis de dentelle, le docteur Sonnancourt emplissant l'église de sa belle et grosse voix de basse.

Le petit rêvait de porter un surplis blanc, lui aussi.

D'autant que, pour la première fois, il avait compris : son père avait tort. Ce pauvre père ! Il ne soutenait pas la comparaison avec le docteur : ni ses sarcasmes avec le ferme bon sens de l'ironiste, ni sa colère sourde avec la bienveillance de l'apôtre, ni sa tenue débraillée avec la dignité du grand chrétien.

Il avait compris et il souffrait ; car il aimait son père, dont il était passionnément aimé, surtout depuis la mort de sa maman. Confus de se voir méprisable, l'enfant marchait tête basse et avait hâte d'être en plein bois, à l'abri de tout regard ennemi.

A la sortie du village, tous deux se hâtent de quitter *le chemin du roi* et, prenant un sentier sur la gauche, ils gagnent la forêt.

Avant de disparaître, ils entendent les éclats de rire d'une joyeuse *voiturée* qui venait en vitesse. Francœur reconnaît les Chouinard ; le père François avait *les deux mains dans les guides*, rapport à la mère qui avait peur d'arriver la messe commencée. C'était un *histoireux*, le père Chouinard. Il cria de loin, ricaneur :

“ La messe est-y déjà finie, Francœur ? ”

Mais Francœur n'avait plus envie de rire depuis que le docteur lui avait aplati ses poses de fier-à-bras. Il ronchonne entre ses dents :

“ *Va-t'en-z-voir.* ”

Et il entre sous la feuillée avec son gars.

\*

\* \*

Le petit se sentait le cœur plus à l'aise dans la solitude amie. Il se laissait envelopper par la fraîcheur qui tombait des ormes et des érables entremêlés. Il trouvait charmants les oiseaux qui chantaient les louanges du bon Dieu sans lui reprocher de fuir l'église. Bientôt mis en joie, il aurait volontiers fait la chasse aux écureuils agiles sautant d'un arbre à l'autre, aux éblouissants loriots, rouge, noir et or. Il les montrait à son père :

“ Tire donc ! ”

Mais Francœur se réservait pour de plus beau gibier.

La dernière sonnerie des cloches leur fut apportée par la brise et replongea le petit dans la tristesse de ses mystérieux désirs. Il avait faim d'Eucharistie et, dans sa naïve ignorance, ne savait pas ce qui le tourmentait : il sentait seulement quelque chose de très doux qui lui caressait l'âme et lui donnait envie de pleurer.

Il demanda à brûle-pourpoint :

“ Pourquoi qu'on ne va pas à l'église, nous autres ? ”

Francœur sursauta :

“ Hein ? Toi aussi, moucheron ? ”

Son Roger, timidement, le jugeait, et le condamnait.

“ Qu'est-ce qu'on irait faire à l'église ? Tu n'es pas bien ici, avec moi ? Mais, écoute.”

Soudain, le bruit d'une fuite éperdue. Une masse énorme, lancée à toute vitesse, écrasait des branches sèches et frappait le sol à grands coups sourds. Ils aperçurent bientôt à travers la futaie un orignal qui dévalait à grande allure. Sans doute, le cri de colère du chasseur avait réveillé son ouïe d'une merveilleuse délicatesse ; il avait sursauté et sa première frayeur l'emportait. Mais ses petits yeux myopes le conduisaient mal : ils l'amenaient à portée de fusil. Francœur épaula, attend. Il ne comptait que sur des perdrix et des lièvres et il allait abattre un orignal, un orignal des dimanches, s'il vous plaît. Il en offrirait le filet au docteur Sonnancourt.

Deux secondes. A deux cents pas, dans une éclaircie, l'orignal passe comme un obus de 420. Pan ! Un éclair s'allonge et lui lance une balle au cœur. Il fuit toujours. Francœur se demande s'il l'a manqué. Mais bientôt le monstre blessé ralentit sa course, il chancelle, il s'arrête, il renâcle, il s'affaisse.

Roger pousse un cri de joie et s'élança.

“ Prends garde, dit le père ; il n'est pas mort.”

Mais Roger, tout joyeux, n'entend pas. Au bruit de son approche, l'orignal se relève, fait quelques pas vers l'enfant, la corne basse. Le petit recule en poussant des cris d'effroi.

“ Papa ! ”

Le chasseur épaula de nouveau : le danger subit de son Roger l'énerve ; il a l'œil sur l'animal et ne remarque pas que l'enfant est dans sa ligne de tir ; moins heureux que Guillaume Tell, il blesse son fils à la tête et l'abat. L'orignal furieux se précipite et l'achève à coups de cornes et de sabots avant que le père ait eu le temps de recharger son fusil ; il piétine le petit cadavre. Deux balles tirées de rage à bout portant l'abattent à son tour.

Le malheureux père trouve son fils dans une mare de sang, la poitrine enfoncée. Il essaya de le relever, mais son cœur se brisa :

“ Je l'ai tué ! C'est moi qui l'ai tué.”

Quand les Chouinard revinrent de la messe, ils virent de loin un homme aux allures étranges qui sortait de la forêt.

Francœur avait l'air de traîner péniblement un fardeau très lourd. Il s'arrêtait, regardait longuement derrière lui, refaisait quelques pas. Se voyant observé, il coupa aux arbres de menus branchages et en couvrit ce qu'il transportait ; puis il se cacha lui-même dans les hautes herbes.

Intrigué, le père Chouinard descendit de voiture sans bruit, lentement. Il comprit bien vite : d'une misérable brouette pendaient deux petites jambes rougies de sang et Francœur se tordait par terre, sanglotant comme une femme :

“ C'est moi qui l'ai tué ! Lui qui voulait aller à la messe ! ”

*(Bulletin paroissial de N.-D. du Chemin.)*

Comme on aime tout ce qui s'élève, tout ce qui monte : les arbres, les montagnes, les oiseaux ; et comme cela prouve que nous sommes faits pour monter, nous aussi !

MARIE JENNA.

## ACHETEZ VOS OUTILS

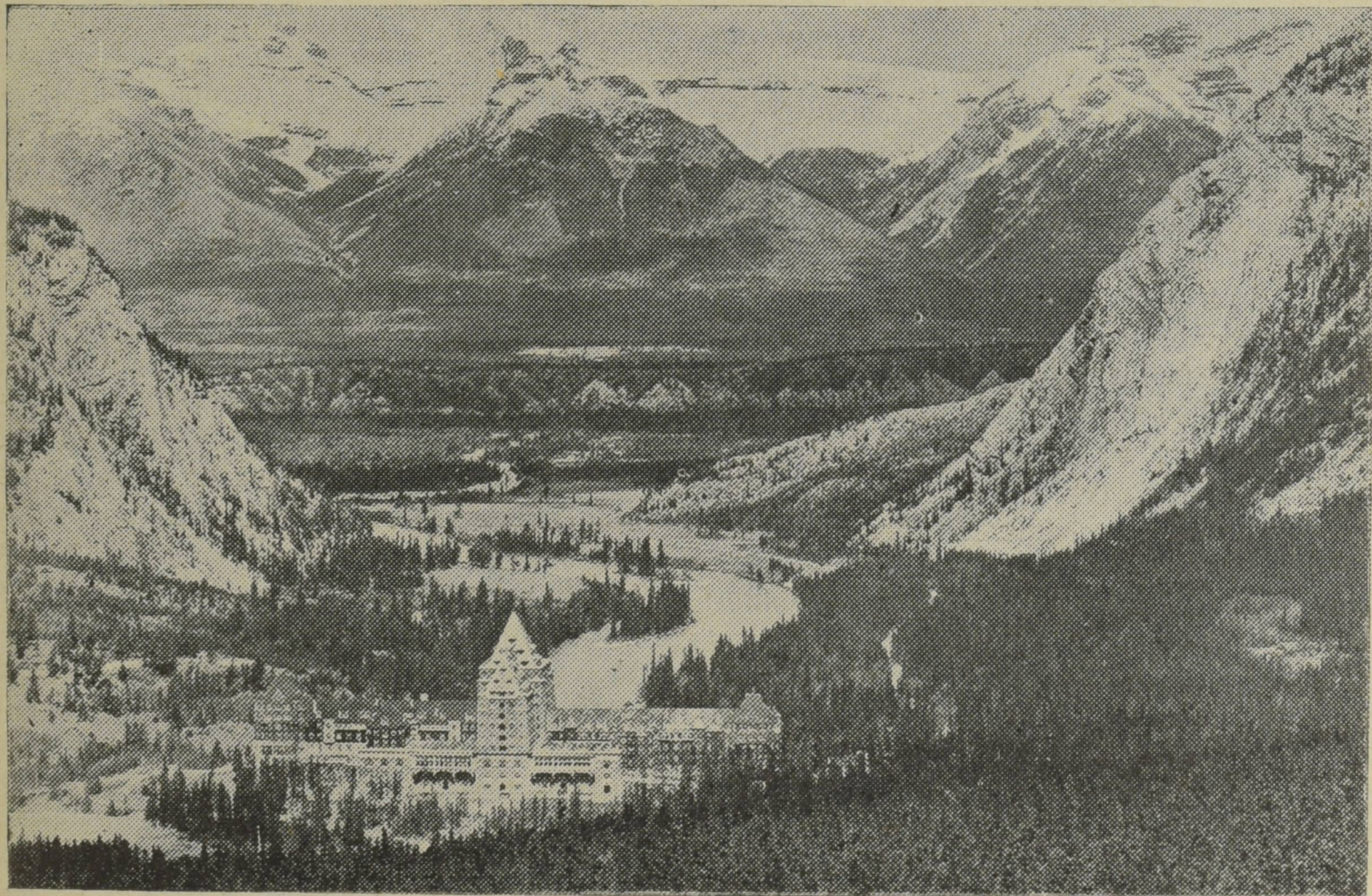
••••• **CHEZ-NOUS** •••••

POUR MENUISIERS,  
CHARPENTIERS,  
MAÇONS,  
MÉCANICIENS,  
CONSTRUCTEURS,  
PEINTRES,  
MÉNAGÈRES,

Nos prix sont les plus bas  
de la ville

## WM. DOYLE

15, rue St-Pierre  
QUEBEC



LA SUPERBE HÔTEL DU C. P. R. À BANFF, ALBERTA.

← CHRONIQUE LITTÉRAIRE →

# SAINT-MAGLOIRE

par M. l'abbé Wilfrid Roy

**L**E Saint-Magloire de M. l'abbé Roy porte le trait d'union. Il n'a donc rien de commun avec le roman de M. Dorgelès dont le Saint Magloire se distingue par de tout autres traits. Il s'agit, en effet, simplement, de Saint-Magloire au comté de Bellechasse.

M. l'abbé Roy profite des loisirs de son ministère pour prolonger dans l'avenir la leçon du passé. Il a consulté les anciens, fouillé et mis en ordre les archives de la paroisse. Il nous donne en deux cents pages le résultat de son labeur. Et le volume qu'il vient de publier empêchera que ses jeunes paroissiens ne perdent de vue la noblesse de leurs origines.

\*  
\* \*

Saint-Magloire est allongé sur le versant sud des Alleghanys. Ceci veut dire que les vaillants soldats de la terre qui sont allés combattre la forêt à cet endroit, n'y ont pas trouvé facilités d'accès.

Il fallait grimper la montagne, la franchir, traverser rivières et forêts. On devait transporter tous bagages à dos d'hommes pour un parcours de plus de douze milles. Les colons de ce temps étaient d'un grand courage moral et de sobriété spartiate.

Ils étaient croyant Dieu et forts de leur confiance dans la Providence.

En ce temps-là une jeune femme, mariée depuis quelques mois à peine, demeure seule pendant plus de deux mois, dans l'immense étendue de la forêt, pendant que son mari travaille dans les vieilles paroisses à gagner quelques argents qui lui permettront de se fournir des provisions d'hiver. Le pauvre homme lui croyait des voisins à quelques milles, mais ces colons étaient venus eux aussi travailler aux paroisses-mères.

— “ J'ai passé bien des nuits sans dormir, disait plus tard cette jeune femme, Marie Goupil. Je croyais toujours entendre approcher

quelque bête sauvage, surtout des ours. Et, dans le jour, souvent je m'enfermais dans mon camp, redoutant le passage de quelque sauvage en excursion de chasse.”

\*  
\* \*

Goûtez encore le récit suivant :

“ Un jour trois jeunes frères partirent chacun avec un petit sac de grain pour aller faire moudre. C'était dans l'automne. Le plus jeune avait une douzaine d'années. Il était sans chaussures ; tout de même il voulait faire le voyage comme ses frères aînés. Vigoureux et vaillant, il aimait à paraître assez *homme* pour porter son sac de grain. Il y avait trois lieues à parcourir pour se rendre à la première maison, bâtie récemment près du Pont-Rouge. Les trois jeunes frères se rendirent heureusement à cette habitation. Là, comme d'habitude, on trouva une voiture pour rendre le grain au moulin. Le lendemain matin, il faisait très froid ; la surface de la terre était gelée, et le frimas blanchissait les branches des arbres. Cependant, notre jeune garçon ne voulut pas retarder le voyage de ses deux frères. Il se met en route avec eux pour revenir au foyer, il parcourt ses trois lieues avec son petit sac de farine sur le dos et revient joyeux à sa famille.

— “ Je n'ai pas eu froid, disait-il, à son retour. Sur la montagne, il y avait un peu de neige, mais je me suis chauffé au soleil sur une roche, j'ai mis ma casquette sur mes pieds, et je me les *ai* rechauffés.”

Il y a tel autre chapitre encore d'un grand intérêt ; celui où il est question de M. Laurent Couture. Cet homme de bien, plus instruit que ses camarades, tenait les assemblées dominicales, faisait les recommandations et les annonces, donnait un résumé des journaux qu'il recevait, enrégistrait, dans un espèce de *livre de raison*, les événements paroissiaux.



Le Saint-Magloire des premiers temps formait une véritable famille patriarcale.

\*

\* \*

Je pense bien que M. l'abbé Roy mérite quelque solide reconnaissance pour avoir recueilli et classé les souvenirs des Anciens de sa famille paroissiale.

Je voudrais, certes, que M. l'abbé Roy ne mérite que des félicitations.

Mais en vérité, si *Saint-Magloire* se lit bien, on peut mieux construire une monographie.

Depuis Hérodote, l'histoire préfère l'ordre logique à l'ordre chronologique, et M. l'abbé s'en tient trop strictement, pour sa composition, au saut régulier de dates en dates.

Et M. Roy n'indique pas suffisamment ses sources.

Il y a pis. La langue n'est pas toujours correcte.

Seulement M. Roy y va avec la plus grande simplicité du monde, sans aucune prétention, dans la seule vue de faire œuvre utile.

Ceci ne l'excuse pas complètement, mais empêche qu'on lui en veuille cruellement.

D'autant que la lecture de *Saint-Magloire* par ses qualités et ses défauts, est à la fois instructive et amusante. Je vous invite très honnêtement à y goûter.

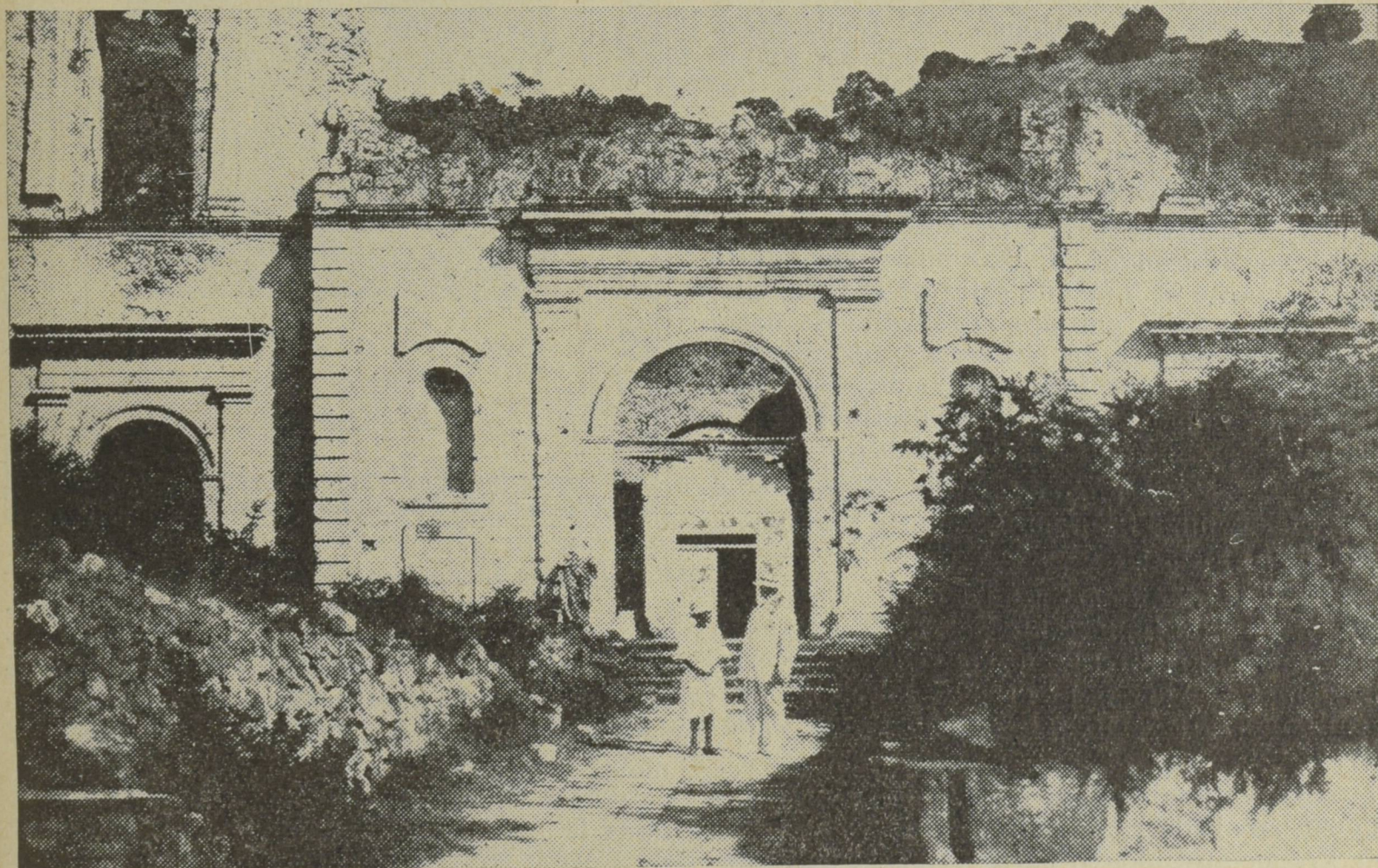
Ferdinand BÉLANGER.

**N'achetez pas sans connaître  
les avantages du**  
*Radio de Forest*

CATALOGUE adressé sur demande.

SPÉCIALITÉ: Pièces détachées pour récepteurs.

**C. ROBITAILLE, Enr.**  
320, rue St-Joseph,  
Québec



RUINES D'UNE ÉGLISE À SAINT-PIERRE DE LA MARTINIQUE.

# Ephémérides Canadiennes

FÉVRIER 1926

1.— Un cablogramme du consul britannique à la Pointe-à-Pitre, Guadeloupe, nous apprend la mort de M. Rémi Tremblay, homme de lettres canadien, à l'âge de 78 ans et neuf mois. M. Tremblay passait l'hiver aux Antilles françaises.

— A Montréal décède M. Charles Chaput, chef de la maison Chaput & Fils, à l'âge de 85 ans.

— La canalisation maritime du S.-Laurent supérieur, jusques aux Grands Lacs, vaudrait aux fermiers de l'Ouest un surplus annuel de profits évaluable à \$20,000,000, grâce à l'abaissement des taux du transport, affirme M. Kirkwood, agent maritime à Montréal.

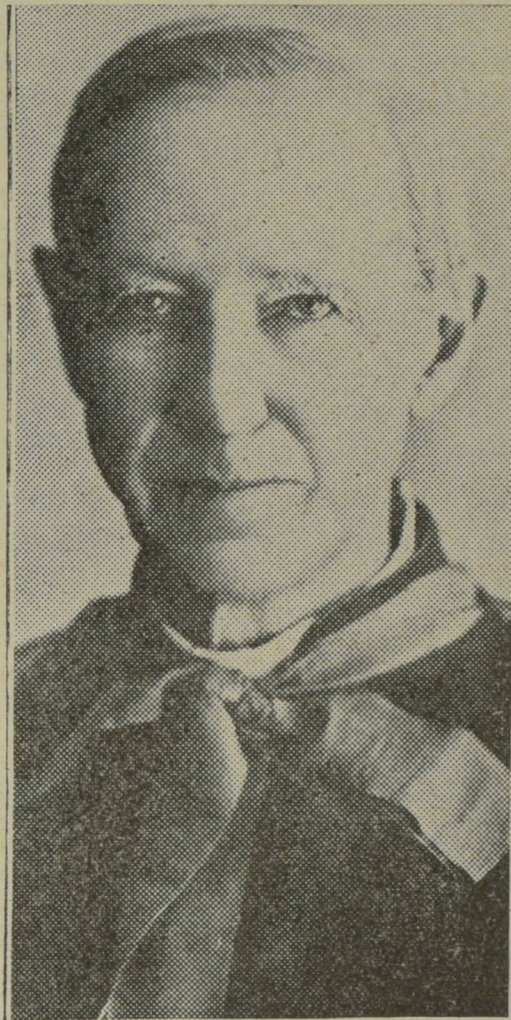
2.— A la suite du jugement que vient de rendre la Cour Suprême du Canada, décrétant que l'instruction des enfants juifs, à Montréal, ne saurait être assurée au détriment des droits acquis aux protestants ou aux catholiques, de par la Constitution nationale, M. Louis Fitch avocat, C. R., chef du mouvement des revendications israélites à ce sujet, déclare que l'unique ressource qui reste à ses coreligionnaires est d'établir et maintenir leurs propres écoles.

5.— Le vapeur Niagara, de la ligue trans-Pacifique Canada-Australie, débarque sur les quais de Vancouver, 15,000 boîtes de beurre de l'Australie et 5,000 de celui de la Nouvelle-Zélande, importé par des négociants de notre pays sous l'empire du nouveau traité canado-australien. La plus forte partie de cette consignation importante est à destination de Toronto.

6.— A Notre-Dame de Lévis, décède Mgr F.-X. Gosselin, P. D., curé de cette paroisse, à l'âge de 81 ans.

6.— Plus de 1500 raquetteurs venus de tous les points importants de l'est du Canada et de plusieurs centres de la Nouvelle-Angleterre, arrivent à Québec pour prendre part à la convention de l'Association des Raquetteurs Canadiens.

— Mgr Camille Roy, recteur de l'Université Laval, reçoit de M. le baron de Vitrolles, consul de France au Canada, par l'entremise obligeante de l'hon. Alex. Taschereau, premier ministre de la Province de Québec, la médaille d'or que



MGR F.-X. GOSSELIN, P. D.,  
curé de Lévis.

l'Académie française lui décernait il y a quelques mois, comme prix de langue française, digne couronnement de son œuvre littéraire.

10.— M. l'abbé Piétro Gravel, fondateur de Gravelbourg, en Saskatchewan, décède à l'Hôtel-Dieu de Montréal, à l'âge de 57 ans et 6 mois.

— Des dépôts de gypse ont été découverts dans le nord d'Ontario, à 150 milles au-delà de Cochrane, vers la Baie James, annonce le Premier ministre Ferguson, à l'ouverture de la session à Toronto. Des intérêts importants

réclament l'extension du chemin de fer Témiscamingue et Ontario-nord jusqu'à ces dépôts. On dit que ce gypse est de qualité supérieure.

— La population actuelle de la ville de Toronto, capitale de l'Ontario, est portée, par une récente statistique, à 549,429, ou avec la banlieue et les faubourgs, 670,945.

— La part de contribution du Canada pour les frais de la Ligue des Nations est évaluée à \$165,271, pour l'année 1926.

11.— Les aveugles de l'institution Nazareth, de Montréal, que dirigent les RR. Sœurs Grises, viennent donner un concert à Québec, dans la salle des Promotions de l'Université Laval. Ces artistes obtiennent le plus franc succès.

— Un incendie détruit le noviciat des Frères de Saint-François Régis, à Vauvert, Lac Saint-Jean. Les pertes sont de quelques milliers de piastres.

13.— A Montréal, un incendie détruit la grande librairie Granger Frères, rue Notre-Dame Ouest. Les pertes sont de près d'un demi million.

14.— Les Oblats de Saint-Sauveur de Québec commencent de grandes fêtes commémorant le centenaire de l'approbation de leur congrégation par le pape Léon XII. Ces fêtes dureront trois jours.

15.— A l'élection complémentaire qui a eu lieu aujourd'hui dans Prince-Albert, l'hon. Mackenzie-King, premier ministre du Canada, obtient une majorité de plus de 5,000 voix sur son adversaire, le capitaine Burgess.

— Aux élections municipales qui ont eu lieu aujourd'hui à Québec, M. le Dr Valmont Martin est élu maire de notre ville, contre l'ex-maire, M. Joseph Samson.

18.— A Québec s'ouvre la grande course annuelle d'attelages de chiens. M. G. Chevrette, représentant la Cie Paquet Limitée, de notre ville, remporte les honneurs de cette première journée en faisant le trajet de 40 milles en 3 heures 56.

20.— Une grande lumière vient de s'éteindre au diocèse de Québec, S. G. Mgr P.-E. Roy, notre archevêque vénéré, décède après une maladie de près de cinq ans, à l'âge de 66 ans et trois mois.

— F. Dupuis, représentant la maison Alex. MacKay de Québec, obtient la première place, pour l'ensemble des trois courses du derby international de chiens. Il parcourt les 123 milles en 12 heures 32. Il gagne une coupe et un prix de \$1,000.

— D'après le rapport de l'Auditeur général du Canada, M. Georges Gonthier, l'année financière terminée le 31 mars 1925, se solde par un déficit de \$13,710,552.



Feu le chanoine J.-M. LAFLAMME.

— A Saint-Hyacinthe, décède M. le chanoine Joseph-Magloire Laflamme, ancien curé de Farnham, à l'âge de 78 ans. C'était un ami dévoué de la presse catholique.

— Le Premier ministre du Canada, le T. H. M. Mackenzie King, annonce officiellement l'entrée dans son ministère de l'honorable M. Dunning, ci-devant Premier ministre de la Saskatchewan. M. Dunning reçoit le portefeuille des Chemins de fer et Canaux. Il se porte candidat à Régina, même, dont le député libéral, M. Darke, vient de démissionner en sa faveur.

— S. G. Mgr J.-Alf. Langlois, auxiliaire de S. G. Mgr Roy, est nommé vicaire-capitulaire au diocèse de Québec pendant la vacance du siège.

23.— M. le Professeur McLennan, de l'Université de Toronto, dans une causerie faite aux étudiants, affirme que le Canada s'expose à la banqueroute nationale à brève échéance, s'il ne s'applique point, d'urgence à réduire sa dette actuelle, se chiffrant à \$2,500,000,000.

25.— L'hon. M. Gardener, ci-devant ministre de la Voirie, dans la Saskatchewan, succède à l'hon. M. Dunning, au poste de premier-ministre de cette province.

— Les chiffres officiels, qui viennent d'être publiés, établissent que le surplus des recettes courantes sur les frais d'exploitation du Réseau National Canadien, pour le dernier exercice, atteint le total, assez réconfortant, de \$32,264,411.79.

26.— Ce matin, à la Basilique de Québec, ont lieu les funérailles solennelles du regretté Mgr Roy. C'est S. Ex. le Délégué Apostolique, Mgr di Mæria qui chante le service.

27.— La Société Saint-Jean-Baptiste de Saint Boniface, Man., vient d'être constituée en corporation, d'après la loi des associations charitables de cette province.

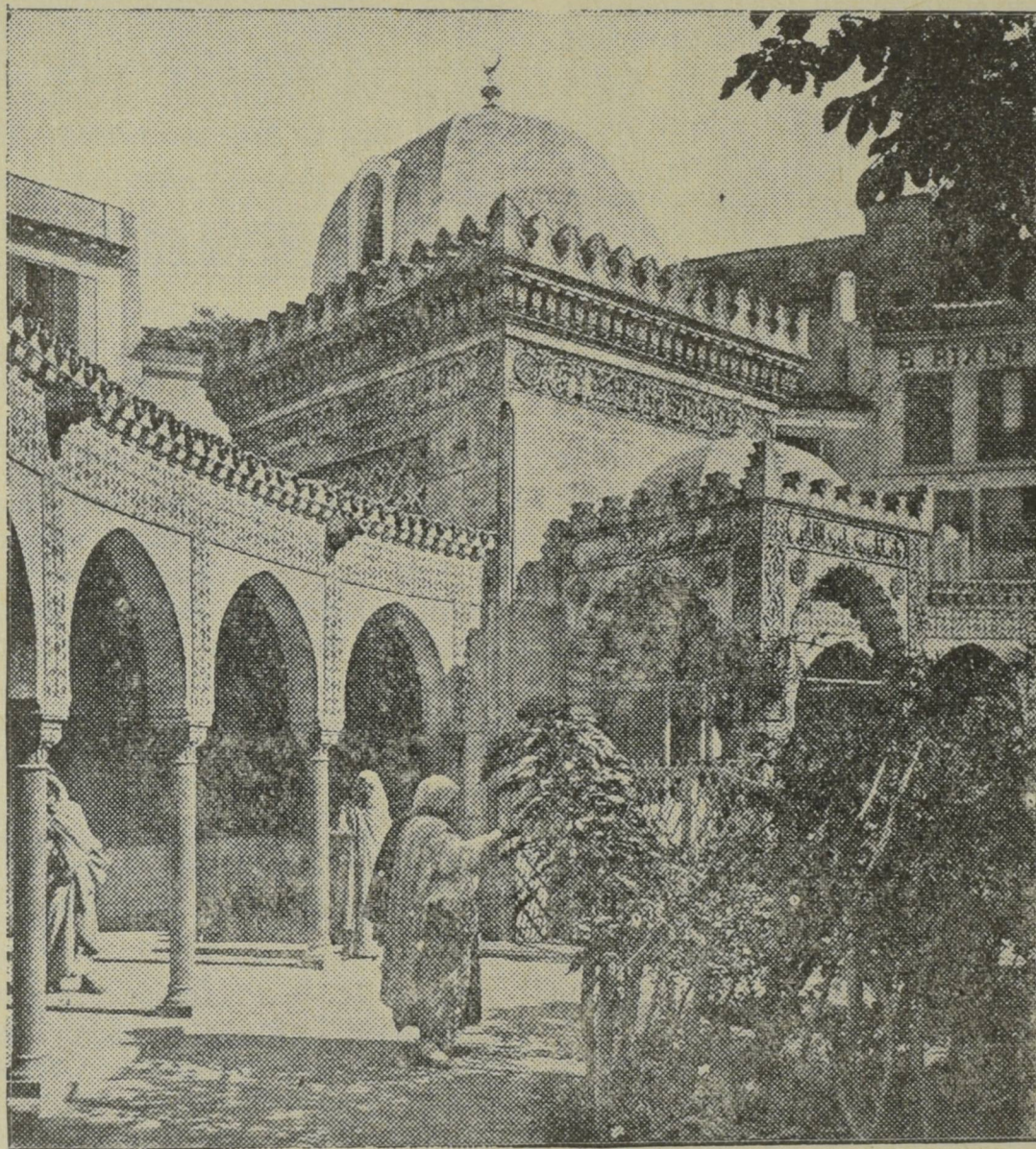
28.— M. l'abbé Augustin Fortin, ancien curé de Saint-Maxime de Scott, au diocèse de Québec, décède subitement à la gare de Laurierville. Le défunt était âgé de 66 ans et 10 mois.

Vous devriez essayer le

**CATADA**  
**THÉ VERT**  
**CATADA**

F3

Vous serez charmé de sa saveur.



LA GRANDE MOSQUÉE DE ORAN, MAROC

# Gauserie scientifique

## LA MACHINE HUMAINE

### LE RHUME DE CERVEAU



Le rhume de cerveau, le coryza, est peut-être le détraquement le plus fréquent de la nature humaine.

Il survient en toute saison, mais plutôt au printemps, dont nous approchons, et à l'automne.

Qui ne connaît pas ses symptômes : quelques picotements dans le nez, puis des éternuements, puis le rhume de cerveau lui-même, c'est-à-dire la sécrétion abondante qui oblige les malheureux enrhumés à se moucher aussi bruyamment que fréquemment.

Cette sécrétion est d'abord claire, presque liquide, mais irritante. Le pourtour des narines, puis la lèvre supérieure deviennent gonflés et rouges. Après quelques jours cette sécrétion s'épaissit, elle devient jaunâtre, puis verdâtre.

Un des grands ennuis du coryza est qu'il gêne considérablement la respiration par le nez, quand il ne l'enraye pas complètement. On devine le malaise qui s'en suit, car le nez est fait surtout pour respirer, comme nous l'avons vu précédemment.

L'enrhumé du cerveau se tire assez bien d'affaire tant que le jour dure ; il cause, va et vient et ne sent pas trop son obstruction nasale. Mais la nuit, c'est bien une autre affaire. Le malade s'endort tant bien que mal ; en tenant la bouche fermée comme d'habitude ; mais au bout d'un certain temps les sécrétions épaissies obstruent complètement le nez, le malade doit ouvrir la bouche pour respirer, et il ne tarde pas à s'éveiller à cause de la sécheresse de sa gorge. Chez les plus heureux, la nuit se passe en assouplissements successifs, suivis de réveils plus ou moins pénibles. Et cela dure plusieurs jours, jusqu'à ce qu'une amélioration assez sensible se produise.

En outre il est rare qu'un rhume de cerveau un peu marqué se passe sans fièvre. Il en est pour

qui c'est une véritable maladie qui oblige à prendre le lit. Et donc on est frissonneux, mal à l'aise, courbaturé, avec de petites douleurs arratiques ici et là dans les membres.

\* \* \*

Qu'est-ce que le rhume de cerveau ?

C'est un catarrhe tout simplement, un catarrhe de la muqueuse nasale. Non pas des "bosses grosses comme des fèves," ainsi que le disait un charlatan que j'entendis pérorer un jour sur le marché.

Un catarrhe, comme je l'ai déjà expliqué, est l'inflammation d'une muqueuse. Le catarrhe de la muqueuse de l'œil s'appelle conjonctivite. Celui de la gencive gingivite, celui de la muqueuse des bronches bronchite, etc., etc.

Mais comment le catarrhe de la muqueuse nasale obstrue-t-il le nez ?

En en épaississant tout simplement la muqueuse, car toute muqueuse enflammée se gonfle. Lorsque le gonflement est assez accentué, l'air ne passe plus.

Ce gonflement, a aussi d'autres inconvénients. Il provoque des douleurs, parfois assez violentes, par compression des filaments nerveux qui s'épanouissent dans la muqueuse. Et cette douleur est d'autant plus désagréable que l'inflammation s'étend à ces cavités qu'on appelle des sinus, qui s'ouvrent dans les joues, dans le front à la racine du nez, et dans la région des sourcils.

Enfin, au cours du coryza, on entend dire souvent : les yeux me pleurent !

J'ai déjà parlé, au chapitre des yeux, du canal lacrymal, voie de communication entre l'œil et le nez ; il sert, comme nous l'avons vu, de canal d'irrigation aux larmes ; mais la sécrétion, accumulée dans le nez, peut remonter le canal à

son tour, cela arrive surtout lorsque l'enrhumé se mouche. Il pleure alors des yeux. Et la sécrétion n'est pas toujours inoffensive, elle infecte parfois l'œil où elle s'introduit.

Mais la sécrétion elle-même, d'où ça vient-il ?

De la muqueuse nasale tout simplement. Toute muqueuse enflammée se défend à sa manière. Elle se gonfle et secrète, d'où augmentation de liquide. Les débacles intestinales n'ont pas d'autre origine.

Ce que je viens de dire s'applique au coryza aigu, au rhume de cerveau banal. Mais il y a un rhume de cerveau chronique ; c'est celui-là que, dans le peuple, on a baptisé de *catarrhe*.

J'en dirai quelques mots plus tard, de même que des complications.

LE VIEUX DOCTEUR.

## Les maladies de l'enfance

### ROUGEOLE

*Généralités. — Epidémiologie.*

La rougeole est une fièvre éruptive, caractérisée essentiellement par une éruption très spéciale accompagnée généralement de fièvre et d'un état catarrhal des voies respiratoires. C'est une maladie cyclique évoluant par périodes de durée connue. Peu d'enfants échappent à la rougeole.

Généralement bénigne en ville dans les milieux aisés, la rougeole exerce dans les milieux pauvres et à l'hôpital de terribles ravages ; elle est alors beaucoup plus grave que la scarlatine, la coqueluche ou même la diphtérie. De 1900 à 1910 elle a fait environ un million de victimes en Europe seulement, d'après MM. Debré et Joannon. Rien qu'en France, la rougeole a tué 30 000 enfants en moins de huit ans, de 1906 à 1913.

Il existe donc à côté de la rougeole ordinaire, maladie très bénigne, guérissant en une huitaine de jours sans complications, une rougeole extrêmement grave accompagnée de broncho-pneumonie souvent mortelle. Nous ne savons pas s'il s'agit du même microbe qui cause la maladie, puisque l'agent de la rougeole est encore inconnu, mais nous savons qu'elle est conditionnée par des causes bien déterminées : le jeune âge des enfants (ceux qui ont moins de deux ans), leur débilité, les mauvaises conditions d'hygiène et d'habitation ont une influence incontestable. Les locaux insalubres, mal aérés,

insuffisamment ensoleillés et trop étroits pour le nombre d'enfants qui y vivent sont des causes sociales plus que médicales qui expliquent cette gravité de la "rougeole des pauvres".

Pour prouver cette influence néfaste du taudis et du surpeuplement des habitations malsaines, on a établi des statistiques de mortalité par rougeole, d'après les différents quartiers de Paris. En l'espace de trente ans il n'a été observé aucun décès par rougeole rue de Médecis et avenue Henri-Martin, alors qu'on en enregistre 70 rue Basfroi et 15 rue des Cannettes.

On s'explique alors dans quel déplorable état de résistance peuvent se trouver des enfants au moment où on les amène à l'hôpital. Malgré les soins médicaux et le dévouement du personnel hospitalier, l'enfant retrouve à l'hôpital d'autres causes néfastes : agglomération d'enfants déjà malades, ou suspects de coqueluche, ou en imminence de broncho-pneumonie. Echange de microbes, contagion possible d'une autre maladie surajoutée, tels sont les dangers toujours à craindre, trop réalisables.

La rougeole est exceptionnelle dans les six premiers mois de la vie pour des raisons que nous avons déjà exposées : immunité du nourrisson, protégé par sa mère qui presque toujours a eu la rougeole et lui transmet des immunisines par son sang et par son lait. Après six mois, cette immunité disparaît et l'enfant peut contracter la rougeole ; elle est cependant beaucoup plus fréquente vers cinq à six ans, c'est-à-dire à l'âge scolaire, surtout au printemps.

Les conditions de la contagiosité de la maladie et de sa transmission rendent très difficile le moyen de s'en garder ; c'est précisément la raison pour laquelle presque tous les enfants contractent la rougeole.

De plus, c'est une maladie extrêmement contagieuse, et le malheur veut que la contagiosité soit le plus forte avant la période d'éruption, c'est-à-dire pendant cette première phase où le diagnostic ne peut être fait, faute de signes précis. Quand l'éruption apparaît, et que par ses caractères la maladie peut être reconnue, il est déjà trop tard, la contagion s'est effectuée si l'enfant a été en contact, comme il est probable, avec d'autres enfants, et très rapidement après l'éruption l'enfant cesse d'être contagieux.

Ce sont principalement la toux et les éternuements du début qui sont redoutables.

Les règlements scolaires limitent à seize jours le temps après lequel le convalescent peut être admis à la classe commune.

Le virus qui détermine la rougeole paraît fort peu résistant ; il ne vit pas longtemps hors de l'organisme, il ne se conserve ni dans les linges ni dans les locaux, et ne peut être apporté par une tierce personne. Pour qu'il y ait contamination, il faut le contact direct du

malade, ceci pour rassurer les mamans inquiètes qui se demandent après tout jusqu'à quel point le médecin ne pourrait pas être tenu pour responsable !! lui qui vient peut-être de voir plusieurs rougeoleux. La fragilité du germe de la rougeole rend généralement inutile la désinfection de la chambre du malade, quoique celle-ci soit encore rendue obligatoire par les arrêtés préfectoraux. S'il y a plusieurs enfants, il est préférable de s'y conformer, autant pour détruire le germe de la rougeole que les microbes d'infection secondaire.

Quand un cas de rougeole se déclare dans une agglomération d'enfants (collège, pouponnière, salle d'hôpital, etc.), le malade sera immédiatement isolé, et tous les autres enfants seront considérés comme suspects. On les surveillera attentivement (isolement, surveillance individuelle). S'il se produit de la fièvre, de la toux, des éternuements, du coryza, il est très à craindre que l'enfant soit touché.

Il faut alors redoubler d'attention, car c'est la période éminemment contagieuse.

Si au bout de dix-huit jours l'enfant n'a rien présenté de suspect, on peut le considérer comme indemne. L'incubation de la maladie est longue, une dizaine de jours. L'invasion dure quatre jours. L'éruption apparaît ordinairement le quatorzième jour.

Dr PIERVAL.

(La Maison)

# 2-7970 TAXIS NOIR et BLANC

Nous remercions très cordialement le clergé et tout le public en général pour le bon encouragement qui nous a été donné, et pour prouver que nous voulons rester à la tête du transport par Taxi, nous avons fait l'acquisition de nouveaux chars,

**TAXI GOTFREDSON**

Le plus confortable,

Le plus moderne,

Le plus économique,

Pour le Passager.



LA VILLE DE CHICAGO TELLE QU'ELLE ÉTAIT VERS 1820.

# RADIO

## L'évolution des circuits

\*\*\*  
**C**elui qui a suivi, depuis environ quatre ans, le côté technique du radio reste rêveur ou devient sceptique en songeant au nombre de circuits qui ont été livrés au public comme devant être des merveilles et qui cependant n'ont rien ou presque rien apporté de neuf aux vieux circuits classiques d'autrefois.

Sans doute il y a eu nombre d'améliorations de détails : le matériel est meilleur électriquement et mécaniquement, les contrôles ont diminué en nombre, la syntonisation est devenue plus facile ; et nous ne nions pas l'importance de tous ces détails au point de vue mercantile. Mais si nous nous plaçons au point de vue scientifique nous devons admettre que les progrès sont plutôt lents et que les appareils bien faits d'aujourd'hui ne donnent guère plus que les appareils bien faits d'autrefois.

Toutefois, il y a eu des efforts louables, des tentatives gigantesques, et quelques succès. Nous avons cru qu'il serait intéressant pour nos lecteurs de suivre l'évolution des principaux circuits depuis le commencement jusqu'à date. Nous étudierons ces circuits non pas tant au point de vue de leur construction, puisque la plupart sont maintenant démodés, qu'au point de vue de l'idée qui a présidé à leur création, du rendement qu'ils pouvaient donner, et de la cause de leur disparition.

\* \* \*

Pour ne commencer qu'après le déluge, nous omettrons la période préliminaire où les amateurs s'amusaient à écouter la télégraphie commerciale et marine et fabriquaient eux-mêmes leurs appareils avec des bobines qui mesuraient parfois 3 ou 4 pieds de hauteur. En ces temps le plaisir du radio consistait surtout dans l'expérimentation et dès que l'on constatait qu'un

appareil fonctionnait, on le recommençait pour en fabriquer un meilleur. Et les amateurs de ce temps-là nous affirmeront qu'ils avaient plus d'intérêt dans ce travail qu'aujourd'hui dans l'audition du meilleur programme dans le meilleur appareil récepteur.

Déjà dès la première année où on a transmis des concerts, plusieurs circuits se disputaient l'honneur du premier rang. Il y avait entre autres le circuit simple régénératif, le circuit Reinhart, le circuit "honeycomb", le circuit à double variomètre. On se rappelle que dans le temps nous avons préconisé le circuit simple comme étant le meilleur non pas à tous les points de vue mais dans l'ensemble des résultats qu'il pouvait apporter. Le circuit simple consiste, comme la plupart le savent, en un circuit d'antenne accordé qui module directement le courant de grille du détecteur. L'accord du circuit d'antenne se fait au moyen d'un condensateur variable en série avec l'antenne ou la terre. La réaction s'opère au moyen d'une bobine variable reliée au circuit de plaque et mobile dans le champ magnétique du circuit de grille. Cet appareil est d'une grande sensibilité, très facile à accorder, facile aussi à construire et à balancer. Malheureusement il est peu sélectif et réémet dans l'antenne très fortement. Ce circuit a été adopté sous une forme spéciale dans le modèle R. C. de la Compagnie Westinghouse.

\* \* \*

Le circuit Reinhart a eu pendant longtemps une vogue de popularité. Facile à construire, peu coûteux dans ses pièces, donnant une musique parfois très nette, il a été construit par un grand nombre d'amateurs. On sait que le Reinhart a un circuit d'antenne non accordé et une réaction spéciale basée sur le principe de l'ultra-audion. Parce que l'antenne n'est pas accordée il en résulte que les bruits parasites entrent beaucoup moins : de là la netteté dans le rendement. Seulement la plupart des Rein-



hart que nous avons vus étaient très difficiles à accorder et encore plus à calibrer. Songez qu'il y a trois commutateurs d'inductance sur le panneau, et que chaque fois que l'on change d'un point un seul de ces commutateurs les cadrans doivent être changés à leur tour. Ajoutez à cela l'allumage critique sur le détecteur, et les deux condensateurs très critiques d'ajustement. Mais nous avons toujours cru que ceci n'était qu'un défaut accidentel du Reinhart causé par une mauvaise spécification des inductances. Avec une autre bobine il semble qu'il aurait été possible de faire un Reinhart moins critique sur ses condensateurs. Quoiqu'il en soit, le Reinhart, comme bien d'autres circuits, a vu ses beaux jours, il est maintenant abandonné pour des circuits à haute-fréquence donnant des meilleurs résultats et ne réémettant pas dans l'antenne.

\* \* \*

Le circuit dit "honeycomb" a été un perfectionnement à ceux dont nous avons parlé précédemment. On l'appelait ainsi à raison de bobines spéciales enroulées en forme de nid d'abeilles dans le but de diminuer la capacité distribuée. Il consistait en un circuit d'antenne semi-accordé couplé inductivement au circuit secondaire. C'était un régénératif par induction ou "tickler".

Précisément parce que le couplage de l'antenne au secondaire n'était qu'inductif on était en droit d'attendre plus de sélectivité du honeycomb que des précédents. En pratique il n'y avait guère de différence. Il faut avouer qu'autrefois, le matériel n'était pas toujours "low-loss" à perte minimum et devenait souvent une source d'asélectivité par les résistances qu'il introduisait dans le circuit. Le plus grand avantage du "honeycomb" c'est celui de pouvoir s'adapter à toutes les longueurs d'ondes à partir de 100 mètres jusqu'à 25,000. Il est encore un appareil couramment employé pour la réception des longues ondes et de la télégraphie.

Mais on l'utilise peu maintenant pour les ondes radiotéléphoniques ; on le trouve peu sélectif et difficile à calibrer.

\* \* \*

Lorsque les postes ont augmenté en nombre, le besoin de sélectivité s'est fait sentir davan-

tage. On a vite reconnu que les appareils à circuit d'antenne accordé n'étaient pas suffisamment sélectifs. On a adopté le primaire périodique avec très peu de fil dans la bobine constituant le circuit d'antenne. Le circuit "Haynes" dont l'antenne est apériodique a environ 8 tours sur la bobine primaire. Le secondaire est constitué par une bobine beaucoup plus forte et shuntée par un condensateur de faible capacité minimum et maximum.

La réaction s'opère au moyen ordinaire du tickler. Cet appareil était un progrès sur les précédents ; et c'est encore sur ce principe que l'on construit les récepteurs régénératifs qui ne contiennent pas d'amplification à haute fréquence. C'est un appareil facile à construire donnant de la bonne musique, très peu coûteux et fonctionnant généralement bien avec une bonne antenne. C'est l'appareil à conseiller au novice.

\* \* \*

Le désir de faire de la distance, comme on le dit en termes d'amateurs, a vite conduit à l'amplification de haute-fréquence. On a tout d'abord fait cette amplification au moyen de transformateurs non accordés et pouvant laisser passer une certaine bande de longueurs d'ondes. Mais ces appareils étaient peu sélectifs et perdaient par le fait même l'avantage de leur sensibilité.

Lorsqu'on s'est aperçu que la haute-fréquence accordée était préférable à la haute-fréquence par transformateurs, toute difficulté n'était pas encore surmontée. Avant de raconter les différentes phases par lesquelles ont passé les expérimentateurs de haute-fréquence accordée, disons ce qui a été fait dans d'autres champs. C'est à cette époque qu'on a vu sortir le super-génératif qui est maintenant pratiquement abandonné, mais qui pourrait bien revenir, parce qu'il n'a pas encore été étudié à fond. C'est aussi dans le même temps que sont sortis divers circuits avec des noms fantastiques devant donner des résultats extraordinaires, mais tellement difficiles à équilibrer qu'ils ne les donnaient jamais. Quelque temps après on ressuscita le réflex, qui au fond était une vieille affaire du temps de la guerre. Le réflex à plusieurs étapes semble disparaître ; et ne reviendra probablement pas excepté si le prix des lampes hausse considérablement. Toutefois l'usage d'une étape

réflexe est encore considérée comme avantageuse, indépendamment de toute considération d'économie. Enfin vint le super-hétérodyne, qui devait résoudre tous les problèmes. L'opinion qui semble se généraliser au sujet de ce circuit au moins tel qu'il est aujourd'hui est celle-ci : si vous êtes en bonne localité, possédant une bonne antenne, vous ne gagnerez pratiquement rien avec le super-hétérodyne. Un appareil à 4 ou 5 lampes donnera à moins de frais des résultats à peu près semblables. Si au contraire votre localité est mauvaise et que vous ne pouvez pas tendre une antenne convenable, le super-hétérodyne vous donnera de meilleurs résultats qu'aucun autre appareil à cause de sa grande sensibilité.

\* \* \*

Le neutrodyne de Hazeltine a été le premier appareil de haute-fréquence accordée qui fut vraiment pratique. On sait que la capacité qui existe entre la grille et la plaque d'une lampe suffit pour laisser passer les courants de haute fréquence et par là même détourner ces courants des circuits où on veut les faire passer pour les amplifier. Hazeltine a trouvé un moyen de neutraliser cette capacité, d'où le nom donné à son appareil : le "neutrodyne".

Lorsque tous les postes étaient logés dans une bande étroite de longueurs d'onde variant de 300 à 400 mètres cet appareil était vraiment efficace. Mais maintenant que les postes s'échelonnent à partir de 200 mètres jusqu'à 550, ses points faibles sont plus apparents. On sent que la neutralisation qui est fixe devrait être variable en proportion avec la longueur d'onde, et que tel neutrodyne qui est neutralisé à 200 mètres est un pauvre récepteur à 500 mètres, tandis que tel autre qui serait neutralisé à 400 mètres oscillerait à 200. Voilà pourquoi on a cherché d'autres moyens qui permettent d'obtenir un appareil efficace sur toutes les longueurs d'ondes.

Actuellement les manufacturiers semblent vouloir substituer au neutrodyne un appareil à cinq lampes qu'on est convenu d'appeler un appareil à haute fréquence accordée. Cet appareil est en tout point semblable au neutrodyne avec cette unique différence qu'il n'y a pas de neutrodons ou encore de condensateurs neutralisants. Dans ces appareils on empêche

l'oscillation des lampes par divers moyens. Les uns mettent très peu de fil sur les primaires, les autres utilisent un potentiomètre, d'autres, des circuits d'absorption, d'autres enfin, une résistance dans le courant de plaque. Dans certains cas ces appareils à haute fréquence accordée se comparent avantageusement avec le neutrodyne. Mais ils ne sont pas meilleurs, du moins en principe, et conservent comme lui ce défaut d'être moins efficaces sur les longues ondes que sur les courtes.

\* \* \*

D'après ce que nous savons, il n'y a vraiment qu'un appareil qui semble n'avoir pas de défaut. Par un arrangement ingénieux de cet appareil l'inductance des primaires augmente proportionnellement avec la longueur d'onde. Les primaires sont constitués par de petits variomètres attachés à la tige même des condensateurs. De sorte que cette variation des primaires n'ajoute aucun nouveau contrôle.

Cet appareil, également efficace sur toutes les longueurs d'ondes, est certainement un progrès sur le neutrodyne ordinaire. L'idéal serait que l'augmentation de l'inductance des primaires soit tellement bien balancé que les lampes soient sur le point immédiatement au dessous de l'oscillation sur toutes les longueurs d'ondes. C'est le point difficile à réaliser en pratique lorsque l'inductance des primaires est augmentée par le même contrôle mécanique que celui des condensateurs. D'autre part on ne gagnerait rien à faire un contrôle spécial pour les primaires. Il en résulterait plutôt une grande difficulté dans la syntonisation : car chaque changement de l'inductance des primaires nécessiterait un changement proportionnel des condensateurs des secondaires.

Il reste toutefois un moyen, extrêmement simple, qui semble résoudre toutes ces difficultés, sans entraîner dans aucune complication : c'est d'ajouter de la régénération au neutrodyne. On ne saurait croire combien facile est cette addition et en même temps combien elle rend un neutrodyne ou encore un appareil à haute fréquence plus sensible et plus facile à syntoniser. Nous donnerons des détails dans un prochain article, intitulé : Un neutro-régénératif.

L.-M. BOLDUC, ptre.



# FEMINA

## Les petites vertus

### LA BONTÉ COMPATISSANTE

**L**A bonté n'est pas de ces plantes altières qui ne recherchent que les cîmes, elle n'est pas éclatante, nulle ambition ne hante son esprit, et cependant, combien elle attire et charme les cœurs même les plus insensibles !

La bonté ne provoque pas d'ordinaire l'admiration mais elle gagne l'amour, cachée dans l'ombre et le silence, elle fait le bien et sait faire son bonheur de la joie de ses proches. elle s'oublie, elle se donne et se dévoue, pour le bien de ceux qui ont recours à elle.

La bonté attire, elle touche aux plus délicates fibres de l'âme et s'empare du cœur ; rencontrée chez les autres, elle nous séduit, nous nous donnons à elle sitôt qu'elle paraît.

Sommes-nous tristes et découragés, une bonne parole, un sourire amical suffira souvent à nous " remonter le moral " ; l'angoisse vient-elle nous étreindre, un mot reconfortant rendra à notre âme sa confiance et sa sérénité.

Combien de fois n'avons-nous pas ressenti la douceur charmeuse de la Bonté compatissante ! . . .

Sous l'emprise conquérante d'un sourire aimable, d'une parole amie nous avons vu le rayon de soleil illuminer notre vie et donner à nos ambitions une nouvelle ardeur.

Les regards bienveillants nous ont fait sourire aux heures de mélancolie, le mot consolateur est venu nous apporter l'oubli de nos peines et de nouveau, nous nous sommes ressaisis.

L'homme, en face de la vie est un faible ou un fort suivant qu'il est morose ou joyeux ; notre force morale dépend donc de l'influence qu'exerce sur nous la bonté compatissante de ceux qui vivent près de nous, mais les bienfaits de cette vertu ne s'arrêtent pas en si bonne voie.

L'homme trouve son bonheur dans une vie active ; l'activité la meilleure, la bonté compatissante ne consiste pas à exercer son autorité sagement, à dispenser à d'autres moins bien doués les trésors de la science, mais à faire rayonner autour de lui la paix et la joie. Notre félicité doit se doubler du bonheur des autres. Quelle jouissance de penser que par nous, d'autres âmes sont devenues plus heureuses et meilleures !

Donc, soyons compatissantes, ayons une âme grande, un cœur qui pardonne facilement, vaquons sans crainte à l'exercice de la bonté car le bonheur qu'elle donne est toujours sans mélange ! . . .

JEANNE LEFRANC.

## BOITE AUX LETTRES

MARGUERITE.—Je vous donne avec plaisir les quelques notes demandées : L'Institut de France se compose de cinq classes : l'Académie française qui compte quarante membres, l'Académie des Sciences, soixante membres, l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, quarante membres, l'Académie des Sciences morales et politiques, quarante membres, l'Académie des Beaux-arts, quarante membres. Chaque candidat est élu par les académiciens de la classe dont il demande à faire partie.

Un "Philatéliste" est un collectionneur de timbres-postes.

Votre place sera toujours grande ici où vous vous savez bien accueillie.

JEANNINE.—Je suis heureuse de vous compter au nombre des nôtres toujours et avec vous je regrette le départ de Violette de l'Immaculée ; je fais des vœux sincères pour son retour parmi ses fidèles amies du *Femina*.

La devise de Salaberry : Force à superbe, merci à faible.

Avec plaisir je transcris pour vous et pour nos lectrices ces pensées qui certes méritent

d'être méditées un peu par le plus grand nombre d'entre nous :

“Un écrivain anglais a exprimé d'une façon très originale quelques vérités incontestables : il y a, dit-il, trois choses auxquelles doit ressembler une femme et auxquelles aussi elle ne doit pas ressembler. D'abord, elle doit ressembler au limaçon qui garde constamment sa maison, mais elle ne doit pas comme cet animal, mettre sur son dos tout ce qu'elle possède.

“En second lieu, elle doit ressembler à l'écho, qui ne parle que lorsqu'on l'interroge, mais elle ne doit pas comme l'écho chercher à avoir le dernier mot.

“Troisièmement : enfin elle doit être comme l'horloge de la ville, d'une exactitude, d'une régularité parfaite, mais elle ne doit pas comme l'horloge faire assez de bruit pour être entendue de toute la ville.”

ALICE.—Nous avons publié il y a quelques mois une liste des petites revues pour enfants. . . je vous donne avec plaisir quelques titres parmi lesquelles vous pourrez choisir. Toutes les publications ci-dessous mentionnées sont chrétiennes, éducatives, intéressantes et recommandées :

*L'Ami des enfants* (rue de La Fontaine, 40, Paris 16e).

*L'Echo du Noël, L'Etoile Noëlisme, Bernadette, Le Sanctuaire*, publiées par la maison de la Bonne Presse, 5 rue Bayard, Paris.

*La Semaine de Suzette* (H. Gauthier et Langueureau)

*Lisette* (Orsoni).

Pour les jeunes filles: *Le Noël* publié aussi par la Maison de la Bonne Presse.

Le prix de ces revues est très minime, le franc ne valant plus que quelques centins de notre monnaie.

## PETITE POSTE

MARCELLA.—Votre petit mot... de l'autre jour a été le bienvenu et je souhaite que vous soyez fidèle à votre promesse de venir jaser plus longuement bientôt... ce qui sera hautement apprécié de l'amie Jeanne, n'en doutez pas...

Comme vous, je regrette vivement le départ de notre petite Violette... et je vous suis bien reconnaissante de la bonne intention que vous m'exprimez; toutes les amies du *Femina* se feront un plaisir de penser à elle dans leurs prières.

Malgré les nombreuses occupations qui prennent toutes vos minutes... j'espère vous lire de nouveau avant trop longtemps.

L'article sera publié... C'est un encouragement à nous revenir.

Jeanne LE FRANC

### AUX PETITS ENFANTS

## Blanchette

Blanchette ?... Qu'est-ce ?... Je me fais un plaisir, enfants, mes petits amis, de satisfaire votre curiosité.

Blanchette était une chèvre que l'on voyait brouter continuellement, du matin au soir, dans le grand pré verdoyant, où, son maître, en homme prudent et très sage, avait jugé nécessaire de l'attacher, car ce bon maître craignait le loup et voulait absolument en préserver Blanchette.

En effet, quel coup pour la pauvre petite chèvre si le loup méchant et perfide allait la croquer, pour s'en faire un délicieux repas; et aussi, quelle peine pour le berger de perdre sa chevrette préférée !

Or, celle-ci, malgré sa douceur et son calme, rêvait de prendre ses ébats plus loin et même de franchir toute la grande plaine qui la séparait de la forêt.

Elle fit tant et si bien qu'elle brisa sa chaîne et enfin libre galopa à perdre haleine et arriva bientôt dans la sombre forêt où le loup avait pris demeure.

Hélas ! Pauvre petite Blanchette ! Quel sort triste et cruel l'attendait ! Aussitôt, qu'il la vit, le loup sauta sur elle et sans bruit, l'étrangla d'un coup de dent.

De la mésaventure de Blanchette, il faut tirer conclusion. Garçons ou fillettes, il n'est jamais bon et prudent de ne se fier qu'à sa tête et pour écarter les embûches, éviter les déceptions, écoutez attentivement les avis que vos parents et vos maîtres vous prodiguent sans cesse, et ce, pour votre plus grand profit moral et matériel.

Cousine ROBERTE,

### POUR MARIE

Chante, ô poète si fidèle,  
De l'amour les charmes divins,  
La Vie et l'espoir, ritournelle  
De tous nos rêves trop humains.

Redis la douceur du retour  
Aux exilés de la patrie ;  
Chante la joie, en un beau jour,  
A l'âme de bonheur ravie.

Chante, ô poète, sur la route  
Redis partout ton gai refrain ;  
Que le passant rêveur l'écoute,  
Qu'il le murmure en son chemin.

Chante, ô poète, de la Vie  
Le printemps, toutes ses douceurs :  
Moi, je redirai de Marie,  
L'humilité et les grandeurs !

Jeanne LE FRANC

# AU GOIN DU FEU

## Pour s'amuser

La Direction de l'Apôtre donnera deux prix de une piastre à ses abonnés qui enverront toutes les réponses exactes des jeux d'esprit de chaque mois. Les prix seront tirés au sort et nous publierons les noms des heureux gagnants. Les réponses devront être mises sur une feuille spéciale et adressées, dans les quinze jours qui suivent la publication de chaque livraison, à M. le Directeur de l'Apôtre, 103, rue Sainte-Anne, Québec, Canada.

### RÉPONSES AUX JEUX D'ESPRIT DU MOIS DE FÉVRIER

#### DEVINETTES

1° La lettre I est la voyelle ; le clocher est là qu'on sonne (la consonne).

2° C'est l'admiration (le demi ration)

#### CHARADES

Chat—rade—charade

Lé—preux—lépreux.

#### ÉNIGME

Fusil.

Ont trouvé des solutions partielles : Mlle Cécile Leclerc, Loretteville ; M. J.-H. Côté, Laterrière, Chicoutimi ; Mlle Cédulie Parent, Hospice Saint-Antoine, Québec ; Mlles Yvonne Bélanger, Eugénie Routhier et Germaine Gendreau, Couvent des Sœurs de la Charité, St-Charles de Bellechasse ; Mlle Céline Lachapelle, Couvent de Sillery ; Mlle Thérèse Brière, B. P. 163, Rimouski ; R. Frère Silvère, Asbestos.

Ont trouvé toutes les réponses exactes : Mme Honoré Lavoie, St-François-Xavier des Hauts, Rimouski ; Mme J.-Ernest Drolet, 81, rue St-Pierre, Québec ; Mlle Marie-Jeanne Leclerc, Loretteville ; Mlle Lucienne Reinhardt, 509, rue St-Jean, Québec ; Mlle Mariette Morissette, 42, Caron, Québec ; Mlle Rollande Drouin, 183, Boul. Langelier, Québec ; Mlle Jeannette Chartré, 349, St-Joseph, Québec ; Mlle Maria Clavet, 116, rue Charest, Québec ; Mlle Simonne Juneau, 482, rue St-Vallier, Québec ; Mlle Thérèse Bouchard, 14, rue Alfred, Québec ; Mlle Marie-Jeanne Bédard, 366, Richardson, Québec ; Mlle Jeanne-d'Arc Bonhomme, 333, rue St-Joseph, Québec ; Mlle M.-Thérèse Bois-

joli, 82, rue Caron, Québec ; Mlle Emilienne Côté, 41, rue Turgeon, Québec ; L'Hôpital Civique, près Québec, Mlle Antoinette Pâquet, 386, rue St-Joseph, Québec.

Les deux noms suivants ont été tirés de l'urne : L'Hôpital Civique et Mlle Simonne Juneau.

### JEUX D'ESPRIT No 82

#### ENIGME

Pied de cheval ou bien d'ânon ;  
Au pauvre je sers de chaussure ;  
Je suis un mauvais violon ;  
Je ralentis une voiture ;  
A l'enfant je sers de jouet,  
Et ne marche que sous le fouet.

#### CHARADE

Mon premier est le nom d'une ville normande ;  
Mon second un état bien triste, où l'on demande  
Un secours qu'autrefois on n'eut pas imploré ;  
Mon tout est un prénom, par un prince illustré.

#### LOGOGRIPE

Sur mes six pieds je fais envie.  
Sur cinq je suis un fleuve.  
Sans tête ni queue je suis un modeste animal.

#### ANAGRAMME

Cinq pieds : mystérieuse et pleine d'artifice ;  
Mêlez, et des enfants je ferai le caprice.

### La main du travailleur

*Main d'artisan, ô main calleuse qu'ennoblit  
Le dur labeur de la tâche quotidienne,  
Main sans cesse ébranlée au choc des établis,  
Familière du poids des fardeaux et des peines ;*

*Main meurtrie et blessée où quelquefois on lit,  
Blanche ligne à côté du sillon bleu des veines,  
D'entaille de l'outil dans le réseau des plis ;  
Main rude et ferme comme une écorce de chêne !*

*Main qui ne connaît pas la molle oisiveté  
Et qui, le froid hiver ou le brûlant été,  
Travaille sans répit pour vaincre la misère,*

*Hâtive d'assurer le pain du lendemain,  
Combien j'aime sentir ton étreinte sincère,  
Main noire d'artisan, ô vigilante main !*

AMÉDÉE PROUVOST,  
(Pages choisies et inédites)

## LES LIVRES

M. l'abbé V. Germain. *Le sens exquis*. 1400 maximes et réflexions. Québec. Imprimerie de l'Action Sociale Limitée). Joli petit volume in-32 de 264 pages. Prix: 25 sous broché; 75 sous relié en toile, tranche jaune. En vente au Secrétariat des Oeuvres, 105, rue Ste-Anne, Québec.

“Comme un philatéliste les timbres rares, dit l'auteur au commencement de son petit ouvrage, comme un numismate les vieux sous et les médailles de valeur, j'ai collectionné des idées justes.” C'est le fruit de ce patient labeur que M. l'abbé Germain livre aujourd'hui à la publicité. Ces idées justes, il les a prises dans les meilleurs auteurs classiques et il les a groupées sous différents titres généraux—près d'une centaine—ce qui rendra leur utilisation plus facile. L'auteur a de plus, numéroté chacune des maximes qu'il donne; ce qui peut être utile pour les références, à condition que cet ordre ne soit pas changé dans les éditions subséquentes.

Le *Sens exquis* sera utile à nos écoliers des classes de lettres en leur fournissant une ample moisson de pensées sur différents sujets, et peut faire du bien à tous. Il serait à souhaiter que nos éducateurs le propagent chez leurs élèves.

LE PAIN DE VIE. LA COMMUNION FRÉQUENTE ET QUOTIDIENNE. Par l'abbé Planat. Un volume in-8 couronne de XIV-302 pages. Broché 10 fr. — Avignon, Aubanel frères, éditeurs, imprimeurs de N. S. P. le Pape.

Voici parmi tant de livres qui traitent de l'Eucharistie un ouvrage qui se recommande tout particulièrement à l'attention du clergé et des fidèles. C'est en quelque sorte le testament sacerdotal d'un prêtre qui a blanchi au service de Dieu, de l'Eglise et des âmes et qui, avant de partir lui-même dans un avenir plus ou moins éloigné vers le séjour éternel, a voulu condenser dans ce volume les fruits de sa longue expérience et montrer dans l'Eucharistie le Pain de vie et le chemin assuré du ciel. Basées sur une doctrine solide, toutes les considérations qui y sont faites sont de celles qui portent; sans entrer dans des développements purement dogmatiques qui s'adressent plutôt à des théologiens, l'auteur, qui veut atteindre tout le monde, a élagué tout ce que la question peut offrir d'abstrait, et il vise surtout à mettre en relief les points de vue pratiques qui peuvent aider le lecteur à se faire de la Communion une idée exacte et conforme aux instructions de Jésus-Christ et aux enseignements de l'Eglise. En ce qui touche la fréquentation même du Sacrement, c'est naturellement le *motu proprio* de Pie X qui fait loi; il est ici exposé et développé avec une méthode à laquelle il serait difficile de demander plus d'exactitude et plus de clarté; grâce à cette clarté, bien des problèmes seront résolus, bien des doutes de conscience s'évanouiront.

VERS LE SACERDOCE. *Les premiers pas. Lettres d'un curé de campagne à un séminariste*. Par l'abbé G. Méra. Un volume in-8 couronne de VIII-64 pages. Broché 3 fr. 60 franco. Avignon, Aubanel frères, éditeurs, imprimeurs de Notre Saint-Père le Pape.

Ce petit volume présente, non pas un traité didactique du sacerdoce, mais un exposé des étapes par lesquelles doit passer l'âme du futur prêtre et l'étude des vertus pratiques qui doivent l'orner pour rendre sa carrière féconde pour la gloire de Dieu et fructueuse pour les âmes qu'il rencontrera sur son chemin. Cet exposé est donné sous forme de lettres d'un curé de campagne à un séminariste dont il a guidé les premiers pas et qu'il a suivi jusqu'au jour où son élève a gravi définitivement les degrés du sanctuaire pour y offrir son premier sacrifice. Il revêt ainsi un caractère d'abandon et d'intimité qu'on ne saurait

trouver dans un traité impersonnel; il permet certaines allusions, certains conseils plus directs qui atteignent plus facilement le lecteur parce que celui-ci peut aisément se représenter qu'ils lui sont adressés à lui-même. Bien des prêtres qui ont eu la sainte ambition de se préparer un successeur dans l'Eglise de Jésus-Christ, se reconnaîtront dans ce livre écrit avec les clartés lumineuses de la foi et les sentiments affectueux de la charité sacerdotale.

MON VOYAGE D'ITALIE. (Avril-Mai) 1925. Par l'abbé Bazot, prêtre du diocèse de Versailles. Un volume in-8 couronne, de VIII-96 pages. Broché, franco 6 francs.— Avignon, Aubanel frères, éditeurs, imprimeurs de Notre Saint-Père le Pape.

Au cours de ces trente deux chapitres d'un texte abondant et serré, le lecteur fera, sous la conduite d'un guide éclairé et charmant, un voyage captivant à travers cette terre classique de l'art et de la beauté, qui exerce sur toutes les âmes élevées une emprise toute particulière. De Modane à Naples, par Turin, Gènes et Rome; de Naples et Pompéi à la Savoie, par Assise, Florence, Fiesole, Bologne, Ferrare, Padoue, Venise et Milan, c'est d'un bout à l'autre une succession de merveilles telles qu'on n'en trouve que sur ce sol privilégié où l'histoire, l'art et nature semblent s'être entendus pour semer sous les regards du voyageur des motifs toujours nouveaux d'étonnement et d'admiration. A chacune de ces stations l'auteur, discrètement et dans un style aisé, sait admirablement faire ressortir ce qui doit retenir l'attention, sans montre d'érudition vaniteuse, en même temps qu'avec une rigoureuse exactitude; à le lire on se rappelle avec charme et l'on apprend avec plaisir. Mais ce qui le retient surtout c'est Rome et cela se conçoit; tant les souvenirs et les actualités se pressent dans ce centre qu'on a si bien appelé la Ville Éternelle. En prêtre pèlerin de l'Année Sainte, c'est surtout à la Rome catholique que l'auteur consacre ses descriptions; le Vatican, Saint-Pierre, les Catacombes, les Basiliques, les Églises célèbres, tour à tour défilent sous nos yeux avec leur histoire, leurs richesses artistiques, leurs cérémonies grandioses si éclatantes au cours de cette année jubilaire et accomplies devant des foules immenses accourues des cinq parties du monde.

### L'ACTION FRANÇAISE

L'Action française entre en sa dixième année, avec un numéro intéressant et bien fourni. On y lira un substantiel article de M. Edouard Montpetit, ouvrant l'enquête de 1926 sur la “Défense de notre capital humain”; un portrait joliment brossé du Père Louis Lalande, s. j.; un article d'actualité du P. Adélaïde Dugré sur le “Scoutisme”; puis trois études de critiques littéraires signées par Henri d'Arles, l'abbé F. Charbonnier et Louis Deligny — Hermas Bastien fait la revue des livres et des revues. Jacques Brassier nous raconte la Vie de l'Action française.

L'Action française est publiée à Montréal, 1735, rue St-Denis. Prix d'abonnement: \$2.00.

*La maîtresse.*— Qu'est-ce qu'un quadrupède?

*Une élève.*— Un animal à quatre pattes.

*La maîtresse.*— Citez-moi un exemple.

*Une toute petite.*— Je sais, Mademoiselle: deux poules!

*La maîtresse.*— Comment, deux poules?

*La toute petite.*— Mais oui, ça fait bien quatre pattes...

## FEUILLETON DE L'APÔTRE

## Une de perdue, deux de trouvées

PAR GEORGES DE BOUCHERVILLE

N° 7

Publié avec la permission des éditeurs, la Librairie Beauchemin, 30, rue Saint-Gabriel, Montréal.

## CHAPITRE VINGT-HUITIÈME

CABRERA

Sir Arthur Gosford, après avoir fait tous les préparatifs nécessaires, n'attendait plus que Lauriot et ses hommes, pour se mettre à la poursuite de Cabrera.

Sir Arthur, de temps en temps, regardait du côté de la rue Canal, puis reportait, impatienté, ses regards sur sa montre, dont l'aiguille marquait quatre heures. Deux voitures de louage attendaient devant la porte de l'hôtel St-Charles ; Trim était assis auprès du cocher, et Tom s'étendait complaisamment sur les coussins de l'une d'elles, ayant à côté de lui deux carabines, dont l'une, remarquable par sa longueur et l'épaisseur de son canon, était un présent que le capitaine avait fait à Trim.

— Enfin ! les voilà, s'écria sir Arthur, en prenant une caisse de pistolets et un superbe fusil à deux coups qu'il déposa dans le cabriolet à deux places, qu'il s'était réservé pour lui et Lauriot. En effet, c'était Lauriot qui arrivait, accompagné de huit hommes de choix, armés de carabines et de pistolets.

— Montez dans ma voiture, M. Lauriot ; placez vos hommes dans celle-là, et partez, dit sir Arthur.

— Allons, vous autres, montez vite ! nous sommes un peu en retard, nous n'avons pas de temps à perdre, cria Lauriot à ses hommes, tout en prenant son siège à côté de sir Arthur.

— En route maintenant et fouette cocher.

Le léger cabriolet de sir Arthur partit au grand trot de son cheval, tandis que la voiture attelée de quatre vigoureux chevaux qui suivait par derrière, ébranlait le pavé sous le poids de ses roues.

La distance qui sépare la Nouvelle-Orléans de Carolton fut bientôt franchie.

— Qu'allons-nous faire maintenant, M. Lauriot ? lui dit sir Arthur, aussitôt qu'ils eurent renvoyé les voitures.

— D'abord, nous allons acheter des provisions et quelques ustensiles, pendant que quelqu'un ira faire préparer une embarcation, et nous traverserons aussitôt que possible.

— C'est bien, M. Lauriot, vous êtes le chef de l'expédition, et nous suivrons tous vos ordres, répondit sir Arthur. Voici de l'argent pour acheter tout ce qu'il faudra. Je vais aller voir à l'embarcation.

Les emplettes furent bientôt faites, et vingt minutes après, ces douze hommes débarquèrent sur la rive opposée du Mississipi. Jusque-là, les difficultés n'avaient pas été grandes, mais ici elles commençaient. Ils ignoraient la route que pouvait avoir pris Cabrera, quoique tous fussent d'opinion qu'il était probable qu'il avait gagné les prairies. Il pouvait dans ce cas être passé par le bayou Latreille, qui prenait dans les cyprès, à deux lieues plus bas de l'endroit où ils étaient débarqués ; peut-être par le bayou Goglu ; où bien avait-il poussé plus haut, pour prendre le bayou Tigyon, près de la paroisse St-Bernard. Tous ces bayons sortaient des cyprès, qui se trouvaient en arrière de la deuxième ou troisième concession des terres sur le bord du Mississipi. Il était extrêmement difficile de pouvoir trouver la source de ces bayous à travers les bois et les cyprès, à moins de connaître parfaitement les sentiers qui y conduisaient. Lauriot connaissait assez bien le chemin qui menait au bayou Goglu, qui se trouvait presque en face de l'endroit où ils étaient débarqués, mais il ne connaissait pas les autres bayous. Ces trois bayous aboutissaient bien tous à la baie Baratavia, mais il était de toute nécessité qu'ils sussent au juste, si Cabrera s'était bien embarqué pour les prairies. Il n'était pas impossible qu'il eut monté jusqu'au bayou Lafourche.

Lauriot ayant communiqué ces réflexions à sir Arthur, appela ses gens pour avoir une consultation. La plupart étaient d'avis de se rendre de suite au bayou Goglu, qui n'était pas à plus d'une lieue de là.

— Et, toi, Trim, qu'en penses-tu ? lui demanda sir Arthur.

— Moué pensé, y été mieux de diviser nous en deux moqués, moqué pou bayou Latreille, moqué pou bayou Gloglu. Moué conné bayou Latreille ; moué savé y avé piroques là, et au bayou Goglu itou.

— C'est bon, je crois que tu as raison, Trim, lui dit Lauriot : tu vas aller au bayou Latreille, et si là tu découvres quelque chose, tu viendras nous chercher,

car je ne connais pas ces chemins entre les deux bayous. Si tu ne penses pas que Cabrera soit passé par là, tu viendras nous rejoindre avec les hommes qui vont t'accompagner.

Trim, Tom et quatre hommes parèrent pour le bayou Latreille. Ils portaient tous à leur ceinture une paire de pistolets, un *bowie knife*, et une carabine sur l'épaule. Sir Arthur, Lauriot et les autres prirent le sentier qui conduisait au bayou Golgu.

Le soleil était depuis quelque temps descendu sous l'horizon, et les ombres de la nuit commençaient à se répandre sur la campagne. Trim se mit à la tête de son parti, et le conduisit, en suivant la rive du Mississipi, jusqu'à près d'une lieue plus bas que l'endroit où ils avaient débarqué ; de là il prit à travers les champs et alla droit au grand bois. Quand ils arrivèrent au bois, la nuit était tout à fait tombée, et l'obscurité de la forêt était si profonde, qu'ils avaient de la peine à distinguer à deux pieds en avant. Trim s'arrêta un instant, jeta un coup d'œil rapide sur les différents arbres qui bordaient la rive de la forêt, et satisfait de son examen, il s'enfonça dans le bois. Il n'y avait ni sentier, ni aucune marque qui semblât pouvoir lui indiquer son chemin ; cependant, il marchait avec rapidité, droit en avant, sans dévier à droite ni à gauche. Tom le suivait de près, et les autres étaient obligés de courir, pour ne pas s'en éloigner. Ils gardaient tous un profond silence. Après une quarantaine de minutes de marche dans la forêt, Trim s'arrêta, prit une allumette chimique, et, la frottant contre la manche de son gilet, l'alluma. Il fit un feu de branches sèches qui, en quelques instants, jeta une assez vive lumière sur les arbres d'alentour.

— "Que veux-tu faire, Trim ? lui demanda Tom.

— Moué voulué trouvé fourche des sentiers, lui répondit Trim à demi-voix, en lui faisant en même temps signe de parler moins haut.

Trim, après avoir attentivement examiné le terrain, prit un tison et, éteignant les restes du feu avec son pied, fit signe aux hommes de le suivre. Il marchait en tenant près de terre le bout allumé de son tison. Chacun suivait en silence, sans trop savoir ce que Trim voulait faire. Ils ne tardèrent pas à arriver à un endroit où le sentier qu'ils avaient suivi depuis quelques instants, s'élargissait tout à coup et se trouvait coupé par un autre sentier à angle droit. Trim avançait lentement, examinant attentivement toutes les empreintes de souliers et de pieds nus, qui se trouvaient encore fraîches sur la terre humide. Après s'être assuré qu'aucune trace récente ne gagnait dans le sentier transversal, il fit signe à Tom de se baisser, pour examiner deux traces de bottes, dont l'une était beaucoup plus large que l'autre, venant du nouveau sentier.

— Je vois bien deux traces, mais ce sont celles de deux hommes, il n'y a pas le pied d'une fille là, dit Tom.

— Non, pas fille ; mais vois-ti cti pied-là ? y l'éte pu petit que l'autre, pourquoi l'y éte plus enfoncé ? D'y portait qué chose, peut-être mamselle Sara ?

— C'est possible, Trim, mais c'est pas sûr qu'allons-nous faire ?

— Nous va allé droite à la cabane du vieux Laté ; son la cabane y l'éte sur bord du bayou Latreille.

Ce vieux Laté était un pêcheur qui avait fixé sa demeure à l'entrée du bayou Latreille. Il avait toujours quatre à cinq pirogues à l'usage des chasseurs et des jeunes gens qui venaient passer quelques jours en partie de pêche, desquels il était généreusement payé pour l'hospitalité qu'il leur donnait ou pour les pirogues qu'il leur prêtait. Trim savait bien cela, et c'est ce qui lui causait quelques doutes, à l'égard des marques de bottes qu'il avait découvertes ; elles pouvaient être celles de quelques chasseurs ou pêcheurs, qui auraient récemment visité le vieux Laté.

— Nous n'avons pas besoin de tant nous embarasser de ces empreintes de pied, dit Tom ; nous n'avons qu'à nous informer du vieux Laté, il nous dira s'il a vu passer par ici un homme et une jeune fille.

— Vieux Laté, pas dire rien, reprit Trim ; lui conné comment gardé son langue, quand payé pou pas parlé !

— Eh bien, nous le payerons pour qu'il parle.

— Whist ! continua Trim en clignant un œil, vieux Laté fin renard. Lui pas disé si Cabrera l'éte passé ; non, moué conné trop ben vieux Laté, lui l'éte un contrebandier.

— Dans ce cas, en avant et marchons, nous prendrons d'autres moyens.

Bientôt Trim, qui avait pris le devant et marchait au pas accéléré, s'arrêta pour donner le temps à ceux qui le suivaient d'approcher.

— Voyez-vous ti c'te lumière à travers le bois ? c'est là éte cabane du vieux Laté.

— Voici ce que nous allons faire, dit Tom à voix basse : Trim et moi nous irons droit à la cabane, dans laquelle nous entrerons ; vous autres, vous vous placerez de manière à ne laisser personne sortir de la cabane ou en approcher, sans que vous puissiez examiner leurs mouvements.

— C'est bon ça, continua Trim, surtout faut li veiller à les pirogues, pou que personne emmené li. Les pirogues li l'éte sur bord du bayou à la porte de la cabane.

Tom et Trim prirent ensemble les devants, marchant avec précaution pour ne pas faire craquer les branches sous leurs pieds ; les quatre autres suivaient à une douzaine de pas par derrière. Quand ils débouchèrent du bois, la cabane n'était qu'à un demi-arpent, dans une espèce de défriché ; on pouvait la distinguer à la demi-clarté que répandaient les étoiles, qui brillaient sur un ciel pur et serein.

— Ah ! dit Tom, on peut voir ici au moins ; ce n'est pas comme dans ce maudit bois, où il fallait tâter son chemin pour ne pas se briser la tête sur les arbres.

— Chut ! pas parlé si fort ! il éte ben nous voyé par la fenêtré si y avé beaucoup personnes, dedans cabane.

Trim regarda quelques instants par la fenêtré, et après s'être assuré qu'il n'y avait que le vieux Laté



et sa femme, tous deux assis auprès d'un bon feu de cheminée, il dit à Tom : " Entrons ".

— Bonjour, monsieur Laté ; bonjour, madame.

— Bonjour, monsieur. Tiens, c'est toi Trim ! et où vas-tu donc ? Asseyez-vous, monsieur, dit Laté, en présentant un banc à Tom, et montrant à Trim un quartier de bois au coin de la cheminée.

— Nous allons faire un tour à la chasse, monsieur, continua Tom ; on dit qu'il y a bien des canards ?

— Mais oui, pas mal.

— Avez-vous eu beaucoup de visites dernièrement ?

Le vieux Laté jeta un coup d'œil rapide sur Tom et Trim et répondit avec assurance :

— Non, nous n'avons eu personne depuis une dizaine de jours.

— Mais si fait, ajouta la vieille avec cette indiscretion si particulière au sexe ; tu oublies ces deux messieurs qui sont venus ce matin, avec cette jeune...

Le vieux Laté lança à sa femme un regard qui l'arrêta tout court.

La vieille reconnut qu'elle avait fait une bêtise, et croyant la réparer, elle ajouta :

— Ah ! c'est vrai, c'était la semaine passée !

Tom regarda Trim, qui lui fit un clin-d'œil.

— Mais, s'il n'est venu personne depuis plusieurs jours, continua Tom, comment se fait-il qu'il y ait tout près de la cabane, des marques de bottes encore fraîches ?

— De bottes ?

— Oui, de bottes ! Il y en avait deux bien distinctes, l'une plus petite que l'autre.

— Vous me surprenez, répondit le vieux Laté avec une indifférence assez bien jouée ; il faudrait qu'il fut venu quelqu'un pendant que nous étions allés à la pêche, ma femme et moi ; car je vous assure que je n'ai pas vu une âme depuis plus d'une semaine.

— Quand donc êtes-vous revenus de la pêche ?

— Ce soir tout tard. A propos, vous me faites penser à aller chercher le poisson, que j'ai laissé dans la pirogue ; excusez-moi un instant.

En disant ces mots, le vieux Laté se leva pour sortir. Tom tisonna le feu dans la cheminée, et y jeta quelques branches sèches. Trim, qui soupçonnait quelque chose dans la sortie du vieux Laté, le suivit presque aussitôt qu'il fut hors de la cabane. Il remarqua qu'il avait pris un bout de planche, qu'il traînait après lui. L'idée vint à Trim que le vieux cherchait à effacer quelque chose, à la manière particulière dont il dirigeait la planche, et rentrant aussitôt dans la cabane, il en ressortit avec un tison allumé. En deux pas il fut auprès des pirogues ; promenant son tison en l'agitant pour lui faire donner plus de clarté, il put distinguer l'empreinte toute fraîche encore d'un petit soulier de femme.

— Ah ! Ah ! M. Laté, dit Tom qui avait suivi Trim, et qui avait aussi remarqué l'empreinte du petit soulier, à côté de celles des bottes, voici les mêmes traces que nous avons vues dans le bois, seulement qu'il y a aussi celles d'une femme ou d'une

filles ! Pourquoi nous avez-vous dit qu'il n'était venu personne ?

— Je vous assure que je n'en ai pas vues ! et ces traces, je ne les avais pas remarquées.

— Vraiment ! allons, pourquoi faire tant de mystère ? Est-ce que par hasard vous auriez intérêt à cacher leur visite ? Allons donc ! ne dirait-on pas que ce sont des criminels qui se sauvent, plutôt que d'honnêtes personnes qui s'en vont à la chasse ou à la pêche ? Serait-ce même des pirates, ils ne prendraient pas plus de précautions pour se cacher.

Tom, en prononçant ces dernières paroles d'un ton indifférent, n'en avait pas moins suivi attentivement sur la physionomie du vieux Laté, dont la figure était éclairée par le tison allumé que Trim tenait élevé, l'impression de surprise et d'anxiété qu'elles y causèrent.

— Ma foi, je ne sais ce que vous voulez dire ; croyez-moi si vous voulez, mais je vous jure que je n'ai vu aucun étranger depuis plus d'une semaine ; répondit le vieux Laté avec assez d'aplomb.

— Ne jurez pas, M. Laté, ne jurez pas... Sont-ce là toutes vos embarcations ? je n'en vois que trois, je croyais que vous en aviez quatre ou cinq.

— Qui vous a dit cela ?

— C'est Trim.

— Oui, j'en avais quatre cet automne, mais j'en ai détruit une qui était trop vieille ; vous en voyez encore les restes là, sur la côte.

Trim s'approcha et dit quelques mots à l'oreille de Tom, et partit en courant, dans la direction du bois, par où ils étaient venus.

Le vieux Laté suivit quelque temps Trim des yeux, mais ne fit aucune question.

— Vous nous prêterez bien vos embarcations, M. Laté, continua Tom.

— Impossible !

— Comment, impossible ?

— Elles sont toutes engagées. Elles sont louées à des messieurs que j'attends demain.

— Mais nous reviendrons demain.

— Impossible, je vous assure. J'en suis vraiment fâché. Si vous voulez attendre jusqu'après demain matin vous pourrez en avoir une.

— Il sera trop tard !

— Trop tard ? et pourquoi ? vous ne pensez pas que tous les canards partiront demain ?

— Qu'ils partent ou ne partent pas, j'ai besoin de ces embarcations cette nuit même, vous ne me les refuserez pas, j'espère ; vous ferez votre prix et je vous payerai.

— Je vous ai dit déjà que c'était impossible.

— Oui dà ! Nous verrons... puis élevant la voix de manière à être entendu par les hommes de police qui s'étaient couchés à plat ventre dans l'herbe, " je vous dis que j'ai besoin de ces embarcations et qu'il ne faut pas que personne les touche avant moi ".

Le vieux Laté ne répondit rien d'abord, il pensa en lui-même aux moyens d'empêcher Tom de s'emparer des embarcations sans user de violence, sentant d'ailleurs qu'il n'était pas en mesure de résister à

Tom, dont la taille annonçait une force non commune. Après quelques instants de réflexion, pendant lesquels il avait arrangé ses plans pour priver Tom de l'usage de ses embarcations, il lui dit avec un ton d'assez bonne humeur.

— En bien, monsieur, s'il vous en faut absolument une, nous allons en parler à ma vieille ; et ce qu'elle dira, décidera la question.

— A la bonne heure, M. Laté, j'aime à vous entendre parler raison comme ça.

— Vous voyez bien que ce n'est pas par mauvaise volonté. Si vous voulez entrer et fumer une pipe auprès du feu, vous pourrez en parler à ma femme. Tenez, emportez cette brochée de dorade, et je vous suis avec le reste.

En ce moment, la marée, qui se faisait sentir jusque là, baissait depuis quelque temps, faisant un courant assez sensible dans la bayou. Tom n'eut pas plutôt tourné le dos pour regagner la cabane, que le vieux Laté poussa à la hâte chacune des embarcations dans le courant, et ne tarda pas à retourner à sa cabane, où il arriva avant que Tom se fut assis auprès d'un bon feu, qui pétillait dans la cheminée.

Quand le vieux Laté entra, sa physionomie dénotait la satisfaction qu'il éprouvait à la réussite de son stratagème.

— Tiens, ma femme, dit-il, voilà le poisson ; que dis-tu si tu nous en faisais cuire quelques-uns, je me sens de l'appétit ; peut-être aussi que monsieur en mangerait ?

— Pas d'objection, répondit Tom.

— A propos, mais où est allé Trim ?

— Oh ! pas loin, au bayou Goglu. Y a-t-il loin d'ici au bayou Goglu ?

— Pas absolument ; à peu près une demi-lieue, pour celui qui connaît le raccourci. Mais qu'est-il allé faire au bayou Goglu ?

— Chercher mes compagnons ; et si vous n'avez pas d'objection à préparer à souper pour douze personnes, nous serons fort aise de profiter de votre hospitalité.

— Douze ! Mais vous n'allez pas à la chasse, sûrement ?

— Oui, à la chasse ; et à la chasse d'un fameux canard encore !

Le vieux Laté et la vieille échangèrent un regard rapide.

Pendant que le souper se préparait, Tom fumait tranquillement la pipe, certain que les embarcations étaient en sûreté sous la surveillance de ses hommes ; tandis que de son côté le vieux Laté n'était pas moins sûr que le courant en prendrait soin. Ainsi tous deux restèrent à fumer près de la cheminée.

Trim ne fut pas longtemps à se rendre au bayou Goglu, où sir Arthur attendait, avec ses hommes de police, qu'il vint les rejoindre. Ils n'avaient rien vu, à l'exception d'une vieille cabane en ruine, que son propriétaire avait abandonnée depuis longtemps. Trim leur eut bientôt appris le résultat de la visite au bayou Latreille, vers lequel ils se mirent tous en route à la suite du nègre qui leur servit de guide.

En arrivant au bayou Latreille, Trim ayant fait remarquer à Lauriot que les hommes, stationnés autour de la cabane du vieux Laté, étaient encore à leur poste, et entendant la voix de Tom qui chantait une chanson de matelot, ils marchèrent tout droit à la porte et entrèrent sans plus de cérémonie.

— Bonjour le maître et la maîtresse, dit Lauriot, en déposant sa carabine dans un coin auprès de celle de Tom et de Trim ; ce qu'imitèrent ceux qui le suivaient. Ah ! M. Tom, je vois que vous nous avez fait préparer un bon souper ; ce n'est pas à dédaigner, surtout quand on n'a pas mangé depuis midi. A propos, quelles nouvelles depuis que Trim vous a quitté ?

— Ma foi rien, si ce n'est que M. Laté a consenti, après bien des difficultés, à nous laisser avoir ses embarcations.

— Trim nous a dit que vous aviez découvert une empreinte de souliers de femme, continua Lauriot ; n'aimeriez-vous pas à l'examiner, sir Arthur ?

— Oui ! oui ! allons voir.

— Allons, Trim, viens nous éclairer.

Le vieux Laté, qui craignait que le courant n'eut peut-être pas encore entraîné les pirogues assez loin, s'écria :

— A table, à table, messieurs, pendant que c'est chaud ! et où sont donc les autres, vous disiez que vous seriez douze ?

— Ils sont à la porte, dit Tom, je vais les appeler.

Tom appela les hommes et ils entrèrent tous pour prendre leur souper.

La vieille profita de l'instant de confusion, que l'entrée des nouveaux venus causa dans la cabane pour s'esquiver.

— Où allez-vous donc, messieurs, si ce n'est pas indiscret ? dit le père Laté ; vous n'allez sûrement pas à la chasse aux canards avec des carabines ; car, je vois que vous en avez tous des carabines !

— Cela vous intéresse-t-il beaucoup, père ? répondit Lauriot, en fixant sur lui ses yeux perçants. Tenez, ne faites pas l'ignorant, vous le savez aussi bien que nous.

— Moi !

— Oui, vous !

— Je vous persuade . . .

— Vous ne nous persuaderez pas. Vous en savez plus long que vous ne jugez à propos n'en dire. Il y a des pistes tout autour de votre cabane et vous ne les avez pas vues ; elles sont toutes fraîches et vous avez voulu les effacer de devant votre porte ; votre femme a dit qu'il était venu deux hommes et une fille ce matin ; vous lui avez fait les gros yeux, et s'apercevant qu'elle avait fait une bêtise, elle a voulu la réparer par une plus grosse encore. Et cette jeune fille a aussi laissé l'empreinte de son soulier auprès de l'embarcation ; celle-là aussi, vous eussiez bien voulu l'effacer, mais vous n'en avez pas eu le temps. Tenez, père, soyez franc, dites-nous les choses telles qu'elles sont, si vous ne voulez pas vous faire une vilaine affaire.

— Comment ! une vilaine affaire !

— Oui, une vilaine affaire ! Écoutez : ces deux hommes qui sont venus ce matin sont deux criminels, et la jeune fille est la victime de leur plus criminel enlèvement ! comprenez-vous maintenant ? Savez-vous que si vous persistez à cacher leur fuite, nous croirons que vous êtes leur complice ; tandis qu'au contraire si vous nous dites la vérité, nous croirons tout naturellement que vous avez été payé pour ne rien dire et que vous l'avez promis, sans savoir qui ils étaient. Entendez-vous ?

Le vieux Laté se sentit dans une mauvaise passe, et il crut qu'il valait mieux pour lui d'avouer, croyant Cabrera hors de danger, que de nier et de passer pour complice.

— Eh ! bien, dit-il, avec une répugnance marquée, c'est vrai : il est venu ce matin deux messieurs et une jeune femme, qui se sont écartés cette nuit dans le bois. Ils ont acheté une de mes embarcations et m'ont fait promettre de ne pas dire qu'ils étaient venus. Mais je vous assure que je ne savais pas qui ils étaient ; je ne leur ai pas demandé, car ce n'était pas de mes affaires.

— Comment était habillée la jeune fille ?

— Je ne sais pas si c'était une fille ou une femme, mais elle avait une robe à raies bleues, un chapeau de paille, avec un voile vert.

— C'est ma fille ! ma Sara ! s'écria sir Arthur. Partons, M. Lauriot.

— A quelle heure sont-ils partis ? continua Lauriot.

— Vers le lever du soleil.

— Quelle espèce d'embarcation ont-ils pris ?

— Mon grand canot, car je n'avais à la côte que ce canot et mon grand esquif.

— Partons ! partons ! répéta sir Arthur. Ils ont bien de l'avance sur nous.

— Mangeons d'abord comme il faut, sir Arthur ; car nous aurons à faire route toute la nuit et une partie de la journée demain, sans manger.

Le reste du repas fut pris en silence ; chacun sentant l'importance de l'avis de Lauriot.

Quand ils eurent pris un bon repas, Lauriot leur dit :

— Maintenant, mes amis, chargez vos carabines ; mais ayez soin de ne pas mettre de capsules, en cas d'accident.

Pendant que ces hommes chargeaient avec précaution leurs armes à feu, Tom, qui était sorti pour examiner les embarcations, rentra tout effaré en criant : " Les pirogues sont disparues " !

— Malédiction ! Si vous ne nous dites pas où elles sont, s'écria Lauriot en saisissant le vieux Laté au collet, je vous mène en prison comme complices de ceux que nous poursuivons.

— Où est la vieille ? où est la vieille ? crièrent plusieurs voix à la fois.

— Oui, c'est elle, la vieille maudite, qui a enlevé les embarcations ! s'écria Tom ; je l'ai vu sortir de la cabane, au moment où nous nous mettions à table.

— Holà ! mes gens, apportez-moi une corde, une ceinture, quelque chose, pour que j'attache cet homme, pendant que nous allons aller à la recherche des pirogues.

Trim avait couru au bayou et ayant trempé sa main dans l'eau du bayou pour s'assurer de la direction du courant, rentra bientôt dans la cabane. Sir Arthur, qui l'avait observé, lui demanda ce qu'il pensait qu'il y eut de mieux à faire.

— Voici ce que moué penser ; la marée y li baissé, courant très fort, moué croyé pirogues gagné par en bas. Moué sûr la vieille femme pas capable pou mené li contre courant ; si vieille femme emmené li, l'éte par en bas. Il éte bon préné torches allumées et couri le long du bayou, peut-être nous trouvé li.

— Voici ce que vous allez faire, mes gens, cria Lauriot après avoir écouté le rapport de Trim ; armez vos carabines et tirez à fleur d'eau dans la direction du courant ; tirez aussi à travers les joncs le long du bord de l'eau, à demi hauteur d'homme.

Tom et Trim allumèrent à la cheminée deux paquets de lattes de cyprès, et ils s'élançèrent dans la direction du bas du bayou, en agitant leurs torches, qui répandaient une grande lueur sur les eaux et au-dessus des joncs. Au même instant la décharge de sept à huit carabines, vint assurer le vieux Laté que les ordres de Lauriot étaient sérieusement mis à exécution. Comme il ne savait pas au juste, où pouvait se trouver sa femme en ce moment, il eut peur qu'elle ne fut atteinte par les balles si elle était allée, comme il avait toute raison de la croire, le long du bayou pour amarrer les pirogues au fond de l'étang, formé par l'un des coudes du bayou, et dans lequel un remou entraînait toujours les pirogues, chaque fois que, par accident ou autrement, elles étaient détachées du rivage. Ces réflexions, jointes à la menace de Lauriot de le faire prisonnier, le déterminèrent à découvrir où devaient se trouver les embarcations.

Ajoutons ici néanmoins, afin de ne pas laisser le lecteur sous l'impression que Lauriot aurait voulu exposer ainsi sans raison la vie de la femme du vieux Laté, qui pouvait n'être pas coupable de complicité, qu'il avait recommandé tout bas à Sir Arthur, de faire tirer en l'air. Le vieux Laté, qui ignorait cette recommandation, avait véritablement cru que le feu était dirigé de manière à frapper toute personne qui pourrait se trouver soit sur les bords du bayou ou dans quelque embarcation sur l'eau ; et il était dans de cruelles transes, s'attendant, après la décharge, à quelque tragique événement.

— Mais vous n'êtes pas sérieux, monsieur, sûrement ! Savez-vous que si vous n'arrêtez pas vos gens, vous vous exposez à tuer ma femme, qui sera peut-être allé voir si elle ne trouverait pas les embarcations que le courant a peut-être détachées du rivage !

— Comment, vieux coquin, vous dites cela comme si vous vouliez me faire croire que vous ignoriez qu'elles fussent ou dussent être mises hors de notre pouvoir ! — Votre empressement à nous faire souper s'explique assez maintenant.

— Véritablement, je ne vous comprends pas, monsieur ; mais, si vous voulez dire à vos gens de ne plus tirer et si vous me relâchez, je vous aiderai à chercher les embarcations.

Lauriot, qui sentait qu'il n'y avait pas à perdre un temps précieux dans une recherche peut-être infructueuse, détacha le vieux Laté, et ayant crié à ses gens de les attendre, il se fit précéder par le pêcheur, qui, après bien des tours et des détours, finit enfin par les mener à l'endroit où les eaux du bayou formaient un assez grand remou avant de se diviser, une partie pour se jeter dans une espèce de petit lac ou d'étang, et l'autre pour reprendre son cours vers la mer.

— Je ne serais pas surpris, dit-il enfin, que ce remou aurait entraîné les embarcations dans cet étang.

— Oui ! oui ! cria Trim, qui tenait toujours sa torche allumée au-dessus de sa tête, moué voyé piroques là-bas et vieille femme itou !

En effet, la vieille, qui savait l'endroit où le courant porterait les embarcations, s'y était rendue et cherchait à les tirer dans les joncs, afin de les cacher aux regards, si les recherches se portaient jusque-là ; mais avant qu'elle eut pu accomplir son dessein, Trim l'avait aperçue.

— Je vous le disais bien, que je n'aurais pas été surpris que ma vieille serait allée pour les chercher, dit le vieux Laté en affectant un ton et un air satisfaits ; si l'on eut attendu encore quelques minutes, on l'aurait vu arriver à la cabane avec une ou deux des pirogues.

— Vieux canard, lui répondit Lauriot en riant, vous feriez mieux de ne rien dire, car on ne vous croit pas. Les embarcations sont trouvées, c'est le principal.

Quelques instants après, Trim et quelques hommes qui avaient fait le tour de l'étang, arrivaient avec les trois pirogues, au fond desquelles ils avaient trouvé deux avirons. Ils ne furent pas longtemps à attendre Tom, qui revenait de la cabane, portant d'une main le sac aux vivres et de l'autre une dizaine d'avirons, qu'il avait trouvés près d'une talle de framboisiers à quelques pas de la cabane ; il apportait aussi une large bombe pour bouillir l'eau et quelques écuelles de fer-blanc.

Lauriot, en voyant tout ce que Tom apportait, ne put s'empêcher de rire de sa prévoyance, et s'approchant du vieux Laté, il lui dit en lui frappant amicalement sur l'épaule :

— Vous n'avez pas d'objection de nous prêter tout ça, nous vous rapporterons tout, et nous payerons par-dessus le marché.

— Emportez, répondit le vieux, emportez, je ne demande pas de payement.

— A la bonne heure ! C'est parler comme il faut au moins ça.

— Tenez, dit sir Arthur en lui mettant un billet de cinq piastres dans les mains, prenez toujours ceci en attendant.

Deux des pirogues étaient assez grandes pour contenir cinq à six personnes chacune ; la troisième était longue, étroite et très basse des bords, extrêmement légère, ronde par dessous, ce qui la rendait très versatile, mais admirablement construite pour la course dans les eaux calmes ; elle aurait pu contenir trois

personnes au besoin, quoiqu'il n'y eut que deux sièges.

— Tom, vous allez embarquer avec Trim dans cette petite pirogue et vous battrez la marche, dit Lauriot ; et vous sir Arthur, préférez-vous embarquer avec moi dans celle-ci, ou bien prendre le commandement de l'autre.

— Je prendrai l'autre.

— Comme vous voudrez.

Aussitôt qu'ils eurent embarqué les provisions et arrangé les armes, de manière à ce qu'elles ne fussent pas exposées à être mouillées, Lauriot prit le gouvernail d'une des pirogues dans laquelle il fit embarquer quatre de ses gens, et les quatre autres se mirent avec sir Arthur. Tom et Trim attendaient que les autres fussent prêts ; Tom était au gouvernail, et Trim à l'avant.

— Au large ! cria Lauriot.

Les trois embarcations partirent à la fois, Trim prenant les devants, Lauriot à sa suite et sir Arthur par derrière.

Ils nagèrent vigoureusement pendant plusieurs heures, gardant le plus profond silence, sans rien rencontrer qui put fixer leur attention. Vers les trois heures du matin ils débouchèrent dans le lac Barataria. La nuit, sans être très sombre, ne permettait pas néanmoins de distinguer les longues pointes qui s'avançaient dans le lac, et qu'il s'agissait de couper, afin d'éviter le long circuit des baies. Tom cessa de nager pour donner le temps aux autres embarcations d'arriver, afin de se consulter sur ce qu'il y avait de mieux à faire.

— Qu'est-ce qu'il y a demanda Lauriot à voix basse, en arrivant tranquillement près de la pirogue où était Tom ? Avez-vous vu quelque chose ?

— Non, répondit Tom ; mais nous ne savons pas si nous devons faire le tour des baies ou bien piquer droit.

— Qu'en pensez-vous, sir Arthur, ferions-nous mieux de traverser ou de côtoyer le bord des joncs ?

— Je n'en sais rien, qu'en dis-tu, Trim ?

Trim regarda le ciel quelques instants.

— Moué sé pas ; nuages caché étoiles, pas sûr si vient vent ; si couri le long du bord, beaucoup temps perdu, beaucoup chemin pour rien. Moué pensé pit-ête il été mieux pour campé ici, dormi un peu, pis mangé un peu, pou partir au jour.

— Crois-tu que nous aurons du vent demain ? demanda Lauriot.

— Sé pas, mais cré pas.

— A terre, mes gens ! nous allons toujours fumer un cigare, et nous reposer quelques instants, dit Lauriot, en poussant sa pirogue sur une pointe de sable, que la marée avait laissée à sec. Tout le monde fut bientôt autour d'un bon feu que Trim alluma.

— Tu fais trop de feu, Trim, lui dit un des hommes, ça jettera une trop grande flamme.

— Qué ça fait. Vous chauffé li mieux, y a pas danger pour flamme été voyée ; la pointe caché li.

Après avoir fumé quelque temps, plusieurs se disposèrent pour dormir ; et Lauriot, après avoir nommé les hommes qui devaient faire la sentinelle

et se relever d'heure en heure avec ordre de réveiller tout le monde à la première lueur de l'aurore, alla se jeter dans une des pirogues pour se livrer au sommeil, dont il commençait à sentir le besoin.

Le silence de la nuit n'était interrompu que par le ronflement sonore des dormeurs, entre lesquels se distinguait principalement le gros Tom qui, étendu sur le dos les pieds vers le feu, avait été un des premiers à profiter de l'occasion. De temps en temps, on entendait bien le bruit que faisait quelque caïman en plongeant ! parfois, le croassement de quelque wawaron solitaire venait ajouter son puissant accompagnement à l'harmonieuse mélodie des ronfleurs.

Le temps du sommeil s'était écoulé avec rapidité, et Trim avait été éveillé pour faire sentinelle durant la dernière heure. Il avait commencé par jeter quelque bois sec sur le feu pour l'attiser, afin de réchauffer ses membres que le sommeil et la fraîcheur humide de l'atmosphère avaient engourdis. Après s'être chauffé quelque temps, il alla se laver la tête et la figure et revint s'asseoir auprès du feu. Il tira de la poche de sa vareuse une vieille pipe culottée et une torquette de tabac de la Virginie. Après avoir haché son tabac avec précaution et l'avoir frotté dans ses mains, il en chargea sa pipe, avec une satisfaction qui se peignait dans son gros œil blanc, qu'il clignait, et sur ses lèvres qui souriaient. Il piqua un tison avec la pointe de son couteau et alluma sa pipe, s'enveloppant littéralement dans un nuage de fumée.

— Ah ! il été bon fumer son petit la pipe, quand il été froid comme à c't'heure ! dit-il, en tisonnant le feu ; sé pas si l'éte plus froid qu'ça au Cana, Cana, Canda, sé pas comment il appelé c'pays y où mon maître y va l'allé, y disé, moué y va gelé ! sé pas si moué va gelé, mais sé ben moué y va l'allé avec mon piti maître.

Trim, tout en tirant d'immenses bouffées de sa pipe, se préoccupait vivement du voyage que son maître lui avait dit qu'il devait faire au Canada ; et ce qui l'occupait par dessus toute chose c'était de savoir jusqu'à quel point il y faisait froid. Soit que le sujet qui occupait son esprit lui fit vraiment croire qu'il se trouvait actuellement au milieu des glaces, ou que le temps fut réellement assez froid, toujours est-il qu'il était assis presque dans le feu, dans lequel il avait jeté une énorme quantité de bois sec. Le feu devint bientôt si intense que Tom, dont les pieds nus se trouvaient près du brasier, commença à en sentir l'influence. Son ronflement avait cessé, se frotta les pieds les uns sur les autres, sans toutefois se réveiller. L'action trop directe de la chaleur sur la plante de ses pieds le réveilla bientôt néanmoins.

— Quelle est cette f... bête, qui veut nous rôtir tout en vie, avec ce feu d'enfer là ? grommela-t-il en se mettant sur son séant. Tiens, Trim, c'est toi, je ne te croyais pas si bête !

— A ti trop chaud ?

— Belle demande ! quand il nous brûle les pieds ! Tu feras bien mieux de faire bouillir l'eau pour le café, quand on se lèvera ; car je pense qu'il va bien-

tôt faire jour. En attendant, je vais continuer mon somme.

Et il alla se coucher un peu plus loin du feu.

Trim ne s'était nullement formalisé de l'apostrophe de Tom ; au contraire il s'était mis à rire à l'idée que son ami avait eu trop chaud, tandis que lui avait froid. Il mit le canard au feu, et aussitôt que l'eau eut bouilli, il prépara le café dans une espèce de chaudière de ferblanc. Après avoir arrangé les provisions, il crut qu'il était temps de réveiller les gens, s'ils voulaient être prêts à partir au point du jour.

Ils furent bientôt tous sur pieds, et ayant pris un bon repas et après avoir allumé leurs cigares, ils se rembarquèrent tous dans l'ordre qu'ils avaient suivi la veille.

Le jour était assez avancé pour permettre à Trim de distinguer les différentes pointes qu'il devait couper, pour éviter les nombreuses dentelures du lac. Ils nagèrent ainsi toute la journée, sans avoir rien rencontré, qui put leur donner aucun indice du passage de Cabrera ; ne s'arrêtant que pour manger à la hâte un peu de provisions et boire le café, cette indispensable liqueur de tout repas à la Louisiane.

A mesure que le soleil baissait dans l'occident, Lauriot devenait de plus en plus pensif. Ils avaient déjà marché presque un jour et une nuit et il n'y avait pas encore de signes qu'ils approchassent de la baie Barataria, du fond de laquelle il y avait au moins une trentaine de milles avant d'arriver à la Grande-Ile, où il était probable que Cabrera s'était rendu. De temps en temps, Lauriot secouait la tête, d'un air de désappointement. Trim et Tom gardaient toujours leur distance, à cinq ou six arpents en avant, poursuivant leur route tout droit sans être arrêtés un seul instant par les nombreux bayous perdus, qui se croisaient en tous sens. Seulement, quand un bayou un peu large croisait leur route, Trim, sans cesser de nager, jetait un coup d'œil rapide sur la pointe que formait leur embranchement, pour voir s'il n'y apercevrait pas quelques signes de débarquement, puis ayant plongé sa main à l'eau pour mesurer la rapidité du courant et s'assurer de la direction de la plus grande masse d'eau, il se mettait à nager avec une nouvelle vigueur.

Tom ne faisait jamais de question à Trim, tant il était assuré de sa parfaite connaissance des prairies ; mais Lauriot, qui n'avait pas une confiance aussi grande en Trim, commanda à ses gens de modérer un peu pour donner le temps à la pirogue de sir Arthur d'arriver.

— Que pensez-vous de Trim, sir Arthur, lui dit-il quand son embarcation arriva à côté de la sienne ; je commence à craindre qu'il n'ait manqué la route.

— Quant, à la route, je ne puis rien dire, mais je ne crois pas que Trim se trompe ; s'il n'était pas sûr, il nous l'aurait dit, et se serait arrêté pour vous consulter. D'ailleurs le capitaine de St-Luc m'a dit que je pouvais me reposer entièrement sur Trim pour les prairies.

— C'est bien bon tout ça, répondit Lauriot, mais regardez le soleil, il n'a pas plus qu'une demi-heure

de haut, et nous ne sommes pas encore arrivé à la baie. Savez-vous que de la baie à la Grande Ile il y a près d'une trentaine de milles. Nous ne pouvons pas y arriver avant demain au grand jour.

— Ce serait un grand malheur, sans doute ; car pour bien faire il aurait fallu arriver de nuit, avant la nuit même s'il eut été possible... Mais regardez donc, il me semble qu'ils ont fait un signal.

Trim en effet agitait son aviron de droite à gauche au-dessus de sa tête, tandis que Tom dirigeait à grands coups de pagaie sa pirogue, qui bientôt disparut dans les grands joncs qui bordaient le bayou.

— Vite, vite, Sir Arthur, allez vous cacher de ce côté-là, tandis que je vais enfoncer ma pirogue dans les joncs de ce côté-ci.

Ils eurent à peine le temps de se mettre à l'abri des joncs, qu'ils entendirent distinctement le bruit cadencé des rames sur les tolets d'un esquif, qui ne tarda pas à détourner le coude que faisait le bayou, à quelques arpents au-delà de l'endroit où Tom s'était caché. Il y avait cinq personnes dans cet esquif, en chemise de coton blanc, qui chantaient les mots d'une chanson, alors assez en vogue :

Nous n'irons plus ensemble  
Voir l'Équateur en feu,  
Mexique où le sol tremble,  
Et l'Espagne au ciel bleu.

Ils passèrent sans apercevoir la pirogue de Tom ; quand ils eurent avancé encore deux à trois arpents, Lauriot qui avait donné à ses gens l'ordre de se tenir prêts, fit signe à Sir Arthur de la suivre, et il poussa droit au devant de l'esquif, qu'ils approchèrent chacun de leur côté. L'œil exercé du chef de police n'eut pas de difficulté à reconnaître à leur costume et à leur physionomie ouverte et joyeuse, que c'était des jeunes gens qui revenaient d'une partie de chasse et de pêche. Ils avaient tous des fusils de chasse à deux coups, avec leurs poires à poudre et leurs sacs à plomb ; d'ailleurs la quantité de canards et de gibiers de toutes sortes dont leur esquif était rempli, annonçait assez qu'ils revenaient de la chasse et d'une assez heureuse chasse encore.

— Holà ! mes amis, cria l'un d'eux, d'un ton jovial, prenez donc garde ; on dirait que vous voulez nous prendre à l'abordage. Est-ce que par hasard nous aurions l'air de pirates d'eau douce ?

— Non, pas tout à fait, messieurs, répondit Lauriot en riant ; mais nous voudrions savoir si nous avons encore loin pour arriver à la baie Barataria, et combien de lieues de là à la Grande Ile ?

— La baie ? mais vous l'avez laissée à votre gauche, il y a longtemps. Quant à la Grande Ile vous arrivez ; avancez encore sept à huit arpents, et, quand vous aurez détourné la pointe où vous nous avez vus là-bas, vous aurez droit devant vous la Grande Ile, à trois milles au large.

— Quoi ! si près, s'écria Lauriot.

— Mais oui ! est-ce que vous ne connaissez pas la route ? et où allez-vous donc, si la question n'est pas indiscrete ?

— A la Grande Ile.

— Dans ce cas, adieu, et bonne santé ! nous aimons mieux que vous y alliez que nous.

— Comment ça ? demanda Sir Arthur.

— Parce que voyez-vous, monsieur, répondit le jeune homme, il y a là une quinzaine de personnes, dont la société n'aurait pour nous aucun attrait pour le quart-d'heure.

— Que voulez-vous dire ? reprit Lauriot.

— Ce qu'on veut dire, c'est qu'ils nous ont tous l'air d'être de véritables forbans ; armés jusqu'aux dents et faisant entendre des juréments qui feraient peur au diable lui-même, s'il ne les avait inventés.

— Vous nous surprenez, vraiment ! mais encore qu'est-ce qui vous fait croire que ce sont des forbans ?

— D'abord, voici : nous étions sur la Grande Ile nous-mêmes ce matin ; il y avait quatre à cinq de ces hommes campés au bout de l'île. Vers deux heures cet après-midi, il est arrivé une pirogue, du fond de la baie, dans laquelle il y avait deux hommes et une femme...

— Une jeune fille ? s'écria sir Arthur.

— Je ne sais, continua le jeune homme, mais toujours est-il qu'elle avait l'air bien triste ! Elle pleurait, et elle refusa absolument de manger.

Mais, pour revenir à nos gens, aussitôt qu'ils furent débarqués et qu'ils eurent échangés des poignées de mains avec ceux qui étaient à terre, ceux-ci hissèrent un pavillon blanc au-dessus de leur cabane. C'était un signal à un navire qui louvoyait dans le large. Peu de temps après, on distingua une chaloupe pleine d'hommes qui venait à terre ; elle était partie du navire, qui ne tarda pas à déferler toutes ses voiles les unes après les autres et à gagner vers la pleine mer. Savez-vous ce qui le faisait déguerpir ainsi ?

— Non, non, répondirent plusieurs à la fois, excités qu'ils étaient tous par le récit du jeune homme.

— En bien ! nous ne le savions pas non plus ; mais bientôt nous eûmes le mot de l'énigme dans l'apparition subite, au détour de la pointe pelée, d'un cutter américain.

— Un cutter ?

— Oui ! qui se mit de suite à ses trousses ! c'est ce qui nous a décidés à plier bagage, et à partir tambour battant mèche allumée, avant que la chaloupe fut arrivée au rivage.

— Peut-être sont-ils partis maintenant ? demanda Lauriot.

— Pas encore, nous nous sommes arrêtés justement au détour du bayou là-bas, d'où nous pouvions les voir sur la pointe de l'île. Vous n'avez qu'à avancer jusque là et vous les verrez tout à clair. Quant à nous, nous nous en retournons. Adieu, messieurs.

— Adieu ! merci, répondirent sir Arthur et Lauriot, en faisant place à l'esquif, qui continua sa route.

## CHAPITRE VINGT-NEUVIÈME

## LA POURSUITE

Après l'enlèvement de Miss Sara, Cabrera et Phaneuf s'étaient rendus, au galop de leurs chevaux, jusqu'à Carleton, d'où ils renvoyèrent mener la voiture à la Nouvelle-Orléans. Après avoir traversé le fleuve, ils prirent le sentier du bayou Goglu, où ils espéraient trouver une pirogue ; n'en ayant pas trouvée, ils furent obligés d'y attendre le jour, n'osant se hasarder dans la cyprière, qu'ils ne connaissent pas assez, durant la nuit.

L'état de Miss Thornbull était vraiment déchirant ; supplications, pleurs, évanouissements, rien n'avait pu adoucir la féroce détermination du pirate. Le matin, quand ils purent distinguer le sentier qui conduisait du bayou Goglu au bayou Latreille, Cabrera avait pris dans ses bras l'infortunée Sara, et quand ils arrivèrent chez le père Laté il la déposa sur un lit, où il fallut la frotter avec de l'eau-de-vie pour la rappeler de son évanouissement.

Elle eut beau se jeter à genoux, elle eut beau pleurer, il fallut qu'elle embarquât dans une des pirogues, où Cabrera et Phaneuf la conduisirent de force. Durant le trajet, elle fit plusieurs tentatives pour se jeter à l'eau ; la surveillance qu'ils eurent à exercer pour l'empêcher d'accomplir son sinistre dessein, retarda beaucoup leur célérité, de manière qu'ils n'arrivèrent à la Grande Ile qu'une couple d'heures avant la rencontre de Lauriot avec les jeunes gens.

Lauriot, ayant communiqué à Tom ce qu'ils venaient d'apprendre, ils avancèrent avec précaution jusqu'au coude que faisait le bayou, quelques arpents plus loin ; à cet endroit le bayou s'élargissait subitement, et s'ouvrait en éventail, laissant voir à trois milles au large, l'île sur laquelle étaient rassemblés les pirates. Une talle de mangliers à l'abri desquels ils débarquèrent, les cachait à la vue de ceux qui étaient sur l'île, tandis qu'ils pouvaient les apercevoir, et veiller surtout les mouvements de la chaloupe, qui était tirée sur le rivage en dehors de la pointe de l'île. La pirogue dans laquelle Cabrera et Phaneuf s'étaient rendus, était en dedans de la pointe, du côté de la baie.

Après avoir discuté quelque temps sur ce qu'ils devaient faire, les opinions se trouvèrent à peu près divisées. Sir Arthur voulait aller les attaquer immédiatement. Tom et une partie de ses gens de police était du même avis. Lauriot était d'opinion qu'il valait mieux attendre la nuit, qui leur permettrait d'approcher de l'île sans être vus.

Trim, qui s'était traîné sur le ventre à travers les herbes, pour avoir une meilleure vue de ce qui se passait au large, revint bientôt leur annoncer qu'il n'avait pu rien distinguer, et que les navires dont on avait parlé n'étaient pas visibles dans le rayon que ses yeux avaient pu embrasser de l'endroit où il s'était mis pour faire ses observations.

— Que penses-tu que nous devons faire, Trim ? lui demanda sir Arthur ? devons-nous attendre la

nuit ou aller de suite les attaquer, avant qu'ils ne s'embarquent et ne nous échappent.

— Moué pensé valé mieux attendre la nuit.

— Mais pour quelle raisons, Trim ?

— Parce que moué croyé il l'éte une vingtaine, et nous yin qu'une dizaine ! moué pas peur, mais n'aime pas allé faire casser mon la tête comme ça en plein jour pour rien. Moué sûr mouri plusieurs.

— Mais s'ils allaient partir ?

— Pourquoi partir, si voyé pas nous ? ne savé pas pas y où l'éte la frigate à li, ne savé pas y où coter ; non, li pas parti si voyez pas nous, mais si voyez nous vini, un, deux, trois, pirogues plein le monde, alors moué cré ben il poussé chaloupe au large et li partir.

— Tu as raison, Trim, cria Tom en lui donnant avec force un coup de plat de sa main sur l'épaule ! Tu es un vieux *buck* ! et moi je vote pour attendre la noirceur.

Les raisons de Trim décidèrent la question et sir Arthur, quoique à regret, se résolut à attendre la nuit. En attendant, ils préparèrent un souper de viandes froides, n'osant pas faire de feu, de crainte que la fumée n'attirât l'attention des pirates. Ils convinrent aussi d'attendre que la plupart se fût livrée au sommeil, afin de les prendre à l'improviste, de se saisir de la jeune fille et de l'enlever avant qu'ils eussent eu le temps de faire aucune résistance organisée, remplissant par là le principal but de l'expédition, sans s'exposer aux dangers d'une défaite.

Ce plan, quoique généralement adopté comme étant le meilleur, ne satisfaisait pas l'impatience de Sir Arthur, qui voulait tout risquer ou périr, plutôt que de laisser un seul instant de plus Miss Thornbull au pouvoir de ces scélérats.

Quand la nuit fut entièrement tombée, la plus grande obscurité enveloppait la Grande Ile.

Sir Arthur et Lauriot conversaient avec animation, les hommes s'étaient divisés par groupes ; Tom était venu s'asseoir auprès de Trim.

Après un assez long silence, Trim, se tournant vers Tom, lui dit à demi voix :

— Moué envie d'aller à l'île pour voyé qué li faisé là-bas. Voulé ti vini ?

— Je ne demande pas mieux, mais il faut prévenir Lauriot.

— C'est bon ; allons parlé à li.

Ils communiquèrent ce projet à Lauriot et à Sir Arthur, qui l'approuvèrent. Sir Arthur voulait les accompagner, mais Lauriot qui craignait quelque imprudence de sa part, lui fit observer qu'il valait bien mieux qu'il se tînt prêt à se mettre à la tête des gens de sa pirogue, au cas où il serait nécessaire de pousser au large.

Il fut donc convenu que Tom et Trim partiraient seuls ; qu'ils approcheraient aussi près de l'île que la prudence le permettrait, et, qu'après avoir observé les mouvements des pirates et s'être assurés de leur force, ils reviendraient immédiatement faire leur rapport.

Les pirates venaient d'allumer un feu sur la pointe de l'île, autour duquel ils se chauffaient, en attendant

leur souper. Ils avaient formé une espèce d'écran du côté de la mer, pour empêcher la lumière d'être aperçue de ce côté, au cas où il plairait au cutter de venir leur faire une visite. Comme ils n'avaient aucune inquiétude du côté de l'intérieur, ils ne s'en étaient pas occupés.

De l'endroit où Lauriot était avec ses gens, on pouvait apercevoir les pirates quand ils passaient devant le feu, mais sans pouvoir ni compter leur nombre, ni distinguer ce qu'ils faisaient à quelque distance du cercle lumineux.

Après être convenus de différents signaux, afin de se reconnaître et de se communiquer, Trim regarda à l'amorce de ses pistolets et, s'étant assuré que sa carabine était en ordre, il poussa tranquillement sa pirogue à l'eau et prit son poste à l'avant, déposant avec soin sa carabine auprès de lui, de manière à l'avoir sous sa main. Tom se plaça au gouvernail, et tous les deux partirent pour aller exécuter leur dangereuse mission.

La pirogue, légère et effilée, obéissant à l'impulsion puissante de ces deux vigoureux nageurs, semblait courir sur les eaux, en effleurant à peine la surface. Ils avaient d'abord dirigé leur course en droite ligne sur la flamme que les pirates avaient allumée sur l'île, de manière que Lauriot et tous ceux qui étaient restés avec lui pouvaient suivre la pirogue. Quand ils ne furent plus qu'à une certaine distance de l'île, Tom, par un coup d'aviron, dirigea sa course un peu vers l'Est, de manière à se trouver dans l'ombre que formait une touffe d'arbres, afin d'approcher le plus près possible sans danger d'être découverts.

Ils avancèrent ainsi assez près de l'île pour distinguer parfaitement tous les mouvements de ceux qui étaient autour du feu. Ils pouvaient même les entendre parler. Après avoir examiné attentivement tout ce qu'il y avait sur la pointe, sans avoir pu distinguer Cabrera, Tom voulait retourner rendre compte de ce qu'ils avaient vu, lorsque Trim lui fit signe de regarder vers un petit arbre qui se trouvait à une trentaine de pas en deça du feu, un peu en arrière de l'écran, de manière à se trouver en dehors du rayon de lumière.— Tom suivit des yeux la direction de la main de Trim, et il aperçut un homme qui marchait de long en large, s'arrêtant brusquement devant quelque chose ; puis reprenant sa marche, faisant quelques pas et revenant à la même place. A l'agitation de ses mains, Trim comprit que cet homme parlait à quelqu'un. Quel était cet homme ? à qui parlait-il ? Trim et Tom ne furent pas longtemps sans reconnaître l'homme, car s'étant dirigé vers le feu, sa figure, éclairée en plein par la flamme, ne pouvait tromper l'œil de Trim, qui reconnut Cabrera ; quoique Tom ne pût, de la distance où ils étaient, distinguer aucun de ses traits.

Trim se pencha avec précaution vers Tom et lui dit tout bas :

— Cabrera.

— Es-tu sûr ? demanda Tom, en s'avancant sur les mains au fond de la pirogue jusqu'auprès de Trim.

— Sur ! moué croyé mamselle Sara contre c'ti l'arbre.

— Moi aussi. Allons-nous en maintenant.

Cabrera alluma un cigare, et s'étendit devant le feu, de manière à tourner le dos à Tom.

— Non, moué envi tiré un coup de carabine dans son la tête à Cabrera.

— Ne vas pas !

— Moué sûr tuyé li.

— Ne fais pas un coup pareil ; si tu tuais Cabrera, peut-être que ces monstres massacraient mamselle Sara !

— Tu l'avé raison.

Tout en conversant ainsi, leur pirogue s'était tellement rapprochée de la rive, qu'elle frota sur le sable, avant qu'ils s'en fussent aperçus, tant ils étaient absorbés par ce qu'ils voyaient sur la pointe. Comme la mer était calme et étale, la pirogue ne fit aucun bruit en touchant le rivage.

— Moué l'avé envi d'aller à terre, dit Trim, pour voyé y où l'éte mamselle Sara.

— N'y vas pas, tu te feras prendre.

— Craigni pas ; moué coulé comme serpent dans l'zèrbes.

— Prends garde à toi.

— Craigni pas. Si toué voyé moué couri à côté pour vini, toué siflé pour montré où li l'éte.

— Oui.

— Pit-être moué revini tout suite, pit-être non.

— Dépêche-toi.

Trim débarqua sans bruit, et se traînant sur le ventre comme une couleuvre dans les herbes, il s'avança jusqu'à une dizaine de pieds de l'endroit où il avait remarqué que Cabrera s'arrêtait si souvent. Il reconnut Miss Thornbull assise au pied d'un arbre, le dos de son côté. Le cœur de ce pauvre Trim lui battit violemment dans la poitrine ; il aurait voulu pouvoir se faire reconnaître de la jeune fille, dont la tête penchée sur la poitrine annonçait le profond abattement. Comment faire ? Il osait à peine avancer, craignant que le moindre bruit ne l'effrayât ; il avait peur que s'il réussissait à se faire reconnaître la surprise ne lui fit pousser un cri, qui aurait amené sur lui toute la bande des pirates. L'agitation de Trim était si grande, qu'il était obligé de se mettre la main sur le cœur comme s'il eût pu en modérer les pulsations. Tous ses membres tremblaient sous l'extrême agitation nerveuse qui le dominait. Il était décidé à ne pas partir sans avoir parlé à Miss Thornbull ; et il resta plus de cinq minutes dans la même position sans remuer ; enfin ayant réussi à surmonter son émotion, il leva encore une fois la tête entre les hautes herbes, et il vit la plupart des pirates dormant autour du feu.

Il eut un instant l'idée d'enlever sans plus de cérémonie Miss Thornbull, et de l'emporter ainsi à la pirogue ; mais ce projet était si dangereux, étant certain que la jeune fille aurait lâché un cri d'effroi en se sentant saisir, qu'il y renonça presque aussitôt. Alors il se décida à avancer jusqu'auprès d'elle ; et afin de pouvoir se trouver hors du chemin de Cabrera s'il entendait du bruit, il fit un détour pour s'approcher de la jeune fille. Il se coulait dans l'herbe avec tant d'adresse, qu'on aurait eu de la peine à remar-



quer son ondulation ; ses mouvements étaient si souples et élastiques qu'il s'approcha jusque tout auprès de la jeune fille, sans qu'elle l'eût entendu, tant était grande aussi l'intensité de sa douleur et la prostration de ses esprits.

Trim la contempla un instant ; puis, lui touchant légèrement le bras, il lui dit en même temps :

— Ne fésé pas bruit ; moué nègre Trim, mamselle Sara !

Elle ne put réprimer une légère exclamation de surprise mêlée de frayeur.

Trim lui expliqua en peu de mots la position des choses, et lui demanda si elle se sentait la force de courir jusqu'à la pirogue. Elle lui répondit qu'elle se sentait si faible, qu'elle craignait de ne pouvoir le faire.

— Alors moué porté li, dit-il.

Et la soulevant dans ses bras nerveux, il partit comme un trait dans la direction de la pirogue, au fond de laquelle il déposa la jeune fille, lui recommandant de se coucher, sans s'occuper du bruit et ne cherchant qu'à se mettre au plus vite hors de la portée des fusils. Tom et Trim poussèrent au large.

Cabrera, qui se levait au moment où Trim arrivait au canot, fut le premier à les apercevoir ; ceux qui étaient autour du feu avaient bien entendu les pas du nègre à la course, mais ils n'avaient pu le distinguer dans l'obscurité qui régnait en dehors du cercle de lumière que projetait leur brasier.

L'impulsion que Tom et Trim avaient donnée à la pirogue, jointe à la vigueur qu'ils déployèrent, les avaient mis hors de la portée du coup de pistolet que Cabrera déchargea de désespoir. Au même instant cinq à six coups de mousquets furent tirés par les pirates, qui n'avaient pas tardé à accourir près de leur chef.

Cabrera et trois à quatre hommes coururent se jeter dans la pirogue qui l'avait amené, et commencèrent une chasse acharnée. Trim, tout en nageant de toutes ses forces, n'avait pas perdu Cabrera de vue, et il l'avait reconnu aisément, grâce à la clarté qui régnait à la pointe où il s'embarquait, et put le voir prendre son poste à l'arrière de la pirogue. D'abord Trim craignit que l'embarcation des pirates, montée par un plus grand nombre de nageurs, ne gagnât peu à peu la leur ; c'est pourquoi il fit signe à Tom de gagner vers l'enfoncement oriental de la baie, mais il ne tarda pas à s'apercevoir que leur pirogue, au lieu de perdre, gagnait rapidement sur celle des pirates.

Ceux qui étaient restés à terre n'avaient cessé de faire feu, tant qu'ils purent entrevoir sur les eaux la légère embarcation, au fond de laquelle était demeurée couchée mademoiselle Thornbull ; mais aussitôt que la pirogue se fût confondue avec les nuages dans la distance et les ombres de la nuit, ils craignirent de tirer, de peur de frapper leurs compagnons.

La raison pour laquelle les pirates ne faisaient pas autant de progrès que Tom et Trim, était que ces derniers étaient plus vigoureux et plus habiles, et en outre que la pirogue des pirates, ne contenant que deux avirons, se trouvait plus chargée et par consé-

quent plus lourde à manœuvrer. Cabrera s'aperçut bientôt de la différence, il donna l'ordre de tirer. Trim, qui suivait de l'œil tous les mouvements de Cabrera, n'eut que le temps de se baisser, mouvement que Tom ne fut pas lent à imiter. Les balles sifflèrent autour de la pirogue, et l'une d'elles vint frapper dans la pirogue du canot, à quelques pouces seulement de la tête de Trim.

— Oh ! cria Trim, nageons avant que li chargé encore !

Et tous deux penchés sur les avirons, qui pliaient sous leurs efforts, ils firent voler leur pirogue qui semblait glisser sur l'onde salée.

Une nouvelle décharge suivit bientôt la première.

— Encore un coup de cœur, Trim, et nous serons bientôt hors de leur portée ! as-tu remarqué que les balles sont venues mourir à une dizaine de pieds de nous.

— En avant ! répondit Trim en redoublant d'efforts.

— Une troisième décharge ne se fit pas attendre ; mais cette fois la distance était trop grande pour qu'il y eut aucun danger. Ils nagèrent encore quelques minutes avec la même vigueur ; puis, Trim, s'arrêtant tout à coup, mit son aviron dans la pirogue et dit à Tom de ne plus nager.

— Que veux-tu donc faire ?

— Tiens, dit Trim, en lui montrant la balle qu'il venait d'extraire de la pince, où elle s'était enfoncée, voyé-ti, c'te grosse la balle ? leur fusil pas capable pour porter si loin, mais moué sûr mon la carbine porter bien avec son piti la balle !

— On n'a pas de temps à perdre, nage, nage, Trim.

— Ah ! Tom, un piti coup, moué voulu salé y inque un ; voyé comme li été ben, juste devant la lumière.

Tom, qui connaissait l'adresse de Trim avec sa carabine, lui dit de tirer. Trim ne se fit pas prier, et prenant sa longue carabine, il l'arma d'une capsule, trempa une allumette dans l'eau et, après avoir frotté la mire avec le phosphore humide afin de mieux viser, il épaula lentement ; un instant la carabine demeura immobile, puis la gachette partit, une langue de feu sortit du canon, un coup sec retentit dans l'espace, et la chute d'un homme qui tombait à la renverse dans l'embarcation des pirates, annonçait la fatale justesse de l'œil du nègre, et la longue portée de sa carabine.

— Oh ! oh ! oh ! oha ! cria Trim de toutes ses forces, li l'en voulu ti encore ?

— Non, non, Trim ; nageons, nageons ; il faut gagner vers Sir Arthur maintenant. Ils doivent être inquiets.

Trim mit avec précaution sa carabine à ses côtés, puis reprenant son aviron, il se prit à siffler, lâchant de temps en temps à haute voix des paroles de défi aux pirates, qui, loin de se rebuter, avaient redoublé d'énergie dans leur poursuite, se servant de la crosse de leurs fusils en guise de pagaie.

— Ne crie donc pas si fort, Trim ! tu vas leur faire connaître au juste l'endroit où nous sommes.

— Tant mieux ! moué voulé aussi faisé conné à M. Police y où nous l'éte, et aussi à pirates pour que li poursuivé.

— Pourquoi veux-tu qu'ils nous poursuivent ?

— Parce que tout à l'heure M. Police va veni et M. l'Anglais itou ; et nous attrapé tous les pirates.

Trim n'avait pas eu tort, comme nous allons le voir.

Pendant que ce que nous venons de raconter se passait sur la baie, Lauriot, entendant les coups de fusils et ayant aussi aperçu cinq à six hommes se jeter dans la pirogue, avait tout naturellement conclu, avec Sir Arthur et ses gens, que Tom et Trim avaient été découverts et que les pirates étaient à leur poursuite. Afin de ne pas laisser Tom et Trim tomber entre les mains de leurs ennemis, il avait donné l'ordre d'embarquer, et il était allé avec tout le monde au-devant de Tom ; mais le silence que Tom et Trim gardaient au commencement de leur fuite et la direction qu'ils avaient d'abord suivie, avait mis Lauriot et Sir Arthur dans une cruelle inquiétude, craignant qu'ils eussent été tués tous deux par les trois décharges qu'avaient faites Cabrera et les siens. Ce ne fut qu'après que Trim eut tiré son coup si fatalement juste, que Lauriot put reconnaître l'endroit où Tom devait se trouver. Il avait aussi vu tomber l'homme dans la pirogue des pirates. Le bruit que fit Trim et les cris de défi et de triomphe qu'il poussait, ne lui laissèrent plus de doute que tout allait bien de ce côté. Quand il eut constaté l'état de choses, il avança doucement au-devant des pirates, ayant soin autant que possible de s'écarter du cercle de lumière que la flamme imprudemment allumée par les pirates, formait au loin sur la baie.

Les pirates, qui ne se doutaient nullement de nouveaux ennemis qui avançaient tranquillement sur eux dans une direction opposée, entendant les cris de Trim, firent feu de tous leurs mousquets. Cette fois les balles vinrent ricocher à quelque distance seulement de la pirogue.

— Je te disais bien, Trim, que l'on perdrait du temps, si tu tirais ! vois-tu, ils commencent à gagner.

— Houza ! cria Trim sans écouter Tom.

Au même instant Lauriot donna ordre de faire feu, et la détonation d'une dizaine de carabines d'un côté où ils ne soupçonnaient aucun danger, arrêta tout court les pirates dans leur poursuite ; quoiqu'aucun n'eût été atteint.

Tom et Trim répondirent par un cri de triomphe et de défi. Les pirates, après s'être consultés un instant, virèrent de bord dans la direction de l'île. Trim ne perdit pas de temps et, chargeant sa carabine, il la mit une seconde fois en joue et tira, en disant "Cabrera" ; Trim avait visé juste, et Cabrera qui, étant à l'arrière de la pirogue, était exposé au feu de Trim, tomba.

Bientôt Lauriot distingua la voix de Trim qui leur criait de l'attendre.

— Allons au-devant d'eux, dit Lauriot.

— Non pas, non pas, répondit Sir Arthur ; poussons à l'île avec toute la diligence possible ; profitons de leur confusion pour les attaquer. Pensez donc que

mon enfant est entre leurs mains ! Ne leur donnons pas le temps de se reconnaître. Je vous en supplie, M. Lauriot, marchons à l'île.

— Écoutez, écoutez ! entendez-vous, Sir Arthur ?

— Ah ! qu'est-ce qu'il dit ?

— Mamselle Sara li l'éte ici ! criait Trim.

— Ils ont délivré Mademoiselle Sara, répétèrent simultanément tous les hommes de police ; elle est avec eux !

— Allons, murmura Sir Arthur, dont l'émotion était si grande qu'il avait de la peine à parler.

Tom, en s'apercevant qu'il avait été compris et que Lauriot virait de bord, dirigea sa pirogue vers le rivage, où il n'eut que le temps d'aider Trim à transporter Miss Thornhull sur une rude couche dont il lui avait fait un lit à la hâte, quand Sir Arthur arriva et courut à la jeune fille, que tant d'émotions avaient fait évanouir.

La fatigue, le manque de sommeil et les privations qu'elle s'était obstinément imposées l'avaient complètement épuisée. Sa belle tête blonde reposait sur le capot de Tom, qui lui en avait fait un oreiller ; ses longs cheveux bouclés qu'agitait la brise naissante voltigeaient sur sa figure si pâle qu'éclairait en ce moment la lune qui se levait. Sir Arthur, sur le front duquel se reflétait toute la sollicitude de son cœur, la contemplait avec une paternelle inquiétude mêlée d'une profonde reconnaissance pour la Providence qui lui avait rendu l'enfant que son ami avait confié à sa protection, et que quelques heures de retard lui auraient peut-être enlevée pour toujours !

Lauriot et ses hommes se tenaient debout, à quelque distance, témoignant par leur silence et leur réserve, leur respect pour la douleur de Sir Arthur, et leur intérêt pour la jeune fille.

— Je suis inquiet, M. Lauriot, dit Sir Arthur, cet évanouissement n'est pas ordinaire ; qu'en pensez-vous ?

Lauriot fit un pas en avant, prit la main de la jeune fille.

— Elle va revenir, dit-il après quelques instants ; je sens la chaleur du sang qui circule. Si vous me le permettez, nous lui froterons les tempes avec un peu de whisky.

— Oh ! reprit Sir Arthur avec douleur, qui aurait pensé à ceci ! Du vinaigre, oh ! si l'on en avait.

— Essayons toujours un peu de whisky sur les tempes et une goutte sur la langue ça ne fera pas de mal.

Ils essayèrent le whisky, mais sans effet. Pendant ce temps Trim cherchait, parmi les longues herbes du rivage, une racine que les nègres appellent *Bouari*, dont l'odeur piquante et le goût acidulé lui donne une vertu toute particulière sur le système nerveux, soit qu'on l'applique à l'odorat ou sur la langue. Il ne tarda pas à trouver ce qu'il cherchait, et courant tout joyeux à Sir Arthur :

— Teni, mossié, teni ! voici ben bon pour Mesel ; li senti, li goûté, li trouvé mieux ! faut faire li un peu avant.

— Mais, c'est du Bouari, Trim, s'écria Lauriot, qui reconnut la racine.

— Oui, mossié, moué conné ben ; moué usé li souvent, quand moué trouvé grand faiblesse au cœur. Bon, ben bon !

Sir Arthur, après en avoir fait l'essai, eut la satisfaction de voir bientôt la jeune fille revenir à elle. D'abord son regard semblait errer vaguement sur tous les objets qui l'entouraient, puis l'ayant arrêté un instant sur Sir Arthur, elle fronça le sourcil, sa lèvre se plissa, et elle ferma les yeux, comme si la vue de cet homme lui faisait mal. Bientôt elle les ouvrit, regarda fixement Sir Arthur ; ses joues se colorèrent, un léger frisson agita ses membres, et la jeune fille fit un violent effort pour se lever et retomba dans ses bras en versant un torrent de larmes.

— Elle est sauvée ! s'écria Sir Arthur, qui, un genou en terre, la supportait sur la poitrine.

Lauriot et les autres se retirèrent discrètement et ils tinrent consultation pour savoir s'il ne serait pas plus prudent de se mettre en route tout de suite, dans la crainte d'une surprise de la part des pirates.

— Il serait grand temps de partir, disait Lauriot ; voyez-vous, ces forbans ont éteint leurs feux sur la pointe de l'île ; je n'aime pas cela, et la brise qui souffle du large pourrait bien nous les amener sans qu'on pût les entendre.

— Ce que vous dites là n'est pas sans bon sens, M. Lauriot, répondit Tom, mais pourtant je ne crois pas qu'il y ait encore de danger. Ceux qui étaient dans le canot et qui ont sauté à l'eau, n'ont à peine eu que le temps de se rendre à terre, et d'ailleurs ils n'ont plus de canot.

— Oui, mais leur chaloupe. . .

— Avez-vous entendu ? dirent plusieurs voix ensemble.

— Voyez donc, s'écrièrent plusieurs autres.

— C'est un coup de canon et une fusée partis du vaisseau pirate, pour avertir leurs gens à terre de venir à bord, reprit Lauriot, après avoir écouté quelques instants.

— Écoutez donc. . . ah ! c'est Trim.

Trim en effet accourait tout essoufflé.

— Partons, partons, cria-t-il en arrivant, voici chaloupe vini avec tout plein de zommes.

Miss Thornbull, qui se trouvait assez bien en ce moment, fut mise dans l'embarcation de Sir Arthur ; et chacun ayant pris sa place, ils poussèrent au large sans bruit. La brise, qui commençait à souffler avec assez de force, les poussait avec rapidité. Ils continuèrent à avancer, sans cesser de nager avec vigueur, jusqu'à ce qu'ils eussent atteint la pointe occidentale du lac Barataria. On n'entendait plus le bruit des rames de la chaloupe, qui était retournée vers l'île. Arrivés à cet endroit ils se décidèrent à camper pour le reste de la nuit : la lame était trop forte sur le lac pour tenter une traversée de nuit, et les hommes étaient d'ailleurs si fatigués qu'il leur fallait un peu de repos et de sommeil.

— Campons-nous ici ? demanda Sir Arthur.

— Je crois que oui, répondit Lauriot ; on ne peut se hasarder à traverser avec ce vent, et il serait trop long de côtoyer. On n'a plus rien à craindre maintenant.

— C'est bon, mes amis, campons. Pouvons-nous allumer du feu ? Qu'en penses-tu, Trim, continua Sir Arthur en se retournant vers le nègre.

— Oui, Mossié, ici pu danger ; chaloupe pas capable pour vini, il tiré trop d'eau pour passer les barres du bayou.

— A la bonne heure ! Faisons du feu et nous souperons. J'ai faim, et vous autres aussi, mes amis, je pense. Tenez, voici quelques bouteilles d'eau de vie, qui ne vous feront pas de mal, continua Sir Arthur, en tirant d'une petite canavette qu'il avait apportée, quelques bouteilles de vieux cognac.

Un grand feu fut bientôt allumé, les provisions tirées, et un excellent repas improvisé, qui, sans être somptueux, n'en fut pas moins dégusté avec un excellent appétit.

Après avoir apaisé leur faim, ils s'assirent sur l'herbe longue et molle du rivage, écoutant le vent qui mugissait sur le lac, regardant les vagues qui déferlaient sur la plage comme de larges lames d'argent qui reluisaient au clair de la lune. Chacun fumait silencieusement, absorbé dans la contemplation du spectacle toujours admirable qu'offre la nature au bord de la mer ou d'un lac, quand le souffle des vents tièdes du midi en soulève les vagues paresseuses sous un ciel des tropiques. A la gaieté du repas avait succédé un état de muette contemplation ; personne n'osait troubler les délicieuses rêveries qui semblaient soulever dans leurs esprits leur présente position.

Tom leur avait raconté la manière dont Trim avait délivré Miss Thornbull. Tom était l'ami de Trim, mais Trim ne lui avait jamais raconté l'histoire de son jeune âge ; et Tom, dont les idées ne paraissaient pas être aussi poétiques et contemplatives que celles de ses compagnons, avait grandement envie de rompre ce silence si profond et qui lui semblait si long. Deux à trois fois il avait sa pipe à ses côtés, et l'avait reprise sans dire un mot. Mais enfin, comme s'il avait eu honte de se laisser dominer par la contagieuse influence qui s'était emparée de tous les autres, il toussa fortement. . .

— Ah ! ah ! dit-il encouragé par le début, allons-nous rester ici muets comme des momies ?

Chacun releva la tête et regarda Tom avec étonnement, comme s'il eût profané leur religieux recueillement. Mais Tom n'était pas homme à reculer devant un regard.

— Trim, cria-t-il, il faut que tu nous racontes ton histoire. Le mot devint électrique, le dernier exploit de Trim l'avait rendu un personnage intéressant aux yeux de ces gens et surtout de Sir Arthur.

— Oui, oui, s'écrièrent plusieurs voix ; Trim ton histoire !

Sir Arthur s'étant joint aux autres pour demander l'histoire de Trim, ils se placèrent à l'entour du nègre qui céda de bon cœur à leur désir.

Trim avait à peine commencé, qu'il s'arrêta subitement et écouta ; puis, étendant la main vers l'amont du bayou, " une pirogue " dit-il.

En effet, une petite pirogue, dans laquelle étaient assis un homme et une femme qui nageaient avec vigueur, fut bientôt en vue.

Quelques instants après elle accostait ; le vieux Laté et sa femme débarquèrent.

— Où allez-vous ? leur demanda Lauriot, et qu'y a-t-il de nouveau ?

— Tous les nègres de la côte sont révoltés. L'habitation St-Charles doit être brûlée.

— L'habitation St-Charles, dit Trim.

— Oui. Du moins on le pense ; et le maître de l'habitation n'arrivera pas assez tôt pour la défendre. Il court de grands dangers.

Trim n'en entendit pas davantage. Je cours au secours de mon maître, dit-il à sir Arthur, voulez-vous me permettre de partir ?

En disant ces mots, il sauta dans la pirogue du père Laté, sans s'inquiéter des réclamations de ce dernier, et s'éloigna rapidement.

## CHAPITRE TRENTIÈME

### RÉVOLTE DES ESCLAVES

Il se passait, en effet, à la paroisse St-Charles, des choses qui commençaient à prendre une tournure sérieuse. Les planteurs qui, dans les commencements, avaient traité la découverte avec indifférence, ne furent pas longtemps à s'apercevoir, aux proportions menaçantes que prenaient les désertions parmi les nègres, que le danger était grand et imminent.

Deux magasins avaient été enfoncés durant la nuit. Cinquante fusils, plusieurs barils de poudre, une quantité de haches et de faux avaient été enlevés. La nouvelle s'en répandit avec la rapidité de l'éclair, et l'alarme devint générale.

Pour première mesure de sûreté, les femmes et les enfants furent expédiés à la Nouvelle-Orléans, où des exprès furent envoyés pour demander du secours, pendant que tous les esclaves suspects furent mis aux fers et enfermés dans les sucreries, aux portes desquelles des gardes furent placés.

Une assemblée des habitants de la côte fut immédiatement convoquée, pour délibérer sur ce qu'il y avait à faire, dans les circonstances alarmantes où ils se trouvaient. Il fut décidé de diviser en patrouille de vingt personnes, tous ceux qui étaient en état de porter les armes. Toutes ces petites compagnies, à la hâte, devaient agir séparément, mais obéissant néanmoins toutes à un chef commun qui dirigeait les opérations.

Dans la seule paroisse de St-Charles, d'après le relevé qui fut fait dans chaque habitation, il se trouva qu'il manquait cinq cents esclaves ! Trente-cinq étaient partis de l'habitation du capitaine Pierre. Ce nombre était formidable et les probabilités étaient que les nègres révoltés pouvaient se trouver au nombre de près d'un mille. Le secret avait été si bien tenu, que ce n'était que de la veille que le complot avait été découvert ; et encore ignorait-on le lieu du rendez-vous des nègres et le temps où ils commenceraient leur œuvre de pillage et de désola-

tion. Toute la jeunesse créole était allègrement accourue s'enrôler dans les patrouilles, et caracolait sur ses chevaux, en attendant le moment où l'ordre leur serait donné d'aller attaquer l'ennemi. Les paroisses voisines avaient été averties dès le matin, et les mesures les plus promptes avaient été prises partout.

Plusieurs patrouilles furent envoyées dans les bois, et le long du fleuve ; des partis à pied parcoururent les cyprières. Toutes les recherches furent inutiles, on ne put trouver aucun indice qui indiquât le lieu du rendez-vous des nègres ; quoique partout dans les bois on eut découvert des traces évidentes de leur passage.

Vers les cinq heures de l'après-midi, lorsque toutes les patrouilles eurent fait leur rapport, l'opinion la plus générale fut que leur rendez-vous devait être quelque part derrière l'habitation de feu M. Meunier. Cette opinion fut bientôt confirmée par le rapport d'un parti de chasseurs, qui avait découvert une dizaine de vieux fusils soigneusement cachés au pied du Grand Chêne Vert, dont nous connaissons bientôt la situation.

Il fut proposé de faire une battue générale dans les bois en arrière de l'habitation de feu M. Meunier, maintenant la propriété du capitaine Pierre. Mais comme la nuit s'avancait rapidement, on craignit de s'aventurer dans les cyprières où il était si difficile d'éviter de tomber dans les embuscades que les nègres pourraient leur tendre. Il fut résolu qu'on demeurerait sous les armes pendant toute la nuit, plaçant des gardes à chaque plantation, et conservant quelques patrouilles à cheval, dont le devoir serait de parcourir la paroisse d'un bout à l'autre, en suivant autant que possible la lisière des bois.

Aussitôt que la nouvelle fut arrivée à la Nouvelle-Orléans de l'insurrection des nègres sur la rive gauche du fleuve, le gouverneur donna les ordres pour faire partir immédiatement deux compagnies du corps des carabiniers, et trois compagnies du régiment louisianais.

Le capitaine Pierre, informé par un émissaire que lui avait expédié l'économiste, de ce qui se passait sur son habitation de la paroisse St-Charles, fit à la hâte ses préparatifs ; il alla choisir cinquante des meilleurs matelots du *Zéphyr* et s'embarqua avec eux à bord du vapeur, que le gouverneur expédiait avec les milices. Il aurait bien voulu avoir Trim avec lui ; mais comme il n'était pas encore arrivé, il avait laissé l'ordre de le faire partir aussitôt qu'il serait de retour.

Pendant que ce secours se rendait à la paroisse St-Charles, nous profiterons de ce temps pour dire un mot de l'organisation de la révolte.

Elle avait pour chef un nègre du nom de Sambo, frère de Trim, qui, avec deux compagnons s'était enfui de chez son maître M. Meunier. Après avoir erré pendant quelque temps dans les prairies flottantes, ils avaient fini par trouver un asile sur les bords de la rivière Sabine, sur le territoire mexicain. De temps en temps ils faisaient des excursions qu'ils poussaient jusqu'aux Atacapas, recrutant à chaque

voyage quelques nègres marrons. Au bout de quelques mois, Sambo et une dizaine de ses compagnons partirent pour aller faire une visite à l'habitation St-Charles, où il avait une vengeance à assouvir. Ils y arrivèrent durant la nuit, sans avoir été découverts, et mirent le feu à la sucrerie.

L'économe et quelques-uns des planteurs voisins, qu'avait attirés l'incendie, se mirent à la poursuite de Sambo et de ses compagnons qui se réfugièrent dans les bois. L'économe s'étant imprudemment trop approché des nègres marrons, reçut une balle dans le bras, dont il fut obligé de se faire faire l'amputation quelques jours après.

Pendant près d'une année, Sambo continua à demeurer sur les bords de la Sabine, cultivant la terre avec ses compagnons, dont le nombre grossissait tous les jours, et faisant souvent des visites aux Atacapas ainsi qu'aux Oappelousas.

Quand il vit que le nombre de ses compagnons avait atteint le chiffre de cent, il pensa sérieusement à faire révolter tous les nègres de la Louisiane contre leurs maîtres. Du moment qu'il eut résolu de travailler à l'émancipation de ses frères, il fit part de ses plans à ses compagnons qu'il rassembla à cet effet. Tous ces projets furent vivement approuvés. De ce moment tout fut mis en œuvre pour hâter l'exécution de son entreprise. Il envoya des nègres dans toutes les paroisses du sud du Mississipi, qui s'introduisaient la nuit dans les habitations où les esclaves les cachaient dans leurs cases. Mais l'œuvre était difficile et dangereuse, et plusieurs années se passèrent avant qu'ils eussent pu parvenir à infuser dans l'esprit des nègres cet esprit d'indépendance qui fait mépriser la mort pour obtenir la liberté.

Enfin, à force de persévérance, Sambo avait tout préparé, et le moment de frapper le coup décisif était arrivé. Il avait décidé de commencer à la paroisse St-Charles, et la torche de l'incendie, qu'il allait allumer à l'ancienne habitation de ses maîtres, devait être le signal d'un soulèvement général le long du fleuve.

Sambo commandait à tous les nègres révoltés, dont le nombre se montait à près de huit cents ; tous hommes forts, robustes et animés des sentiments les plus invétérés de haine et de vengeance contre les blancs.

Pitre, un des anciens compagnons de fuite de Sambo, avait été expédié, avec un parti, au bayou Lafourche, pour y seconder un soulèvement qui devait se faire la même nuit.

Le rendez-vous général des nègres était à l'île Perdue. Ce rendez-vous avait été judicieusement choisi. Ceux qui en connaissaient les approches, pouvaient y arriver et du côté de la mer et du côté de la terre, et même temps qu'elle offrait une sûre retraite. Du haut des bananiers on pouvait voir au loin dans les prairies, ce qui aurait donné le temps de se retirer au cas où il y aurait eu danger. Toute surprise était impossible, excepté qu'ils eussent été dans la plus coupable négligence ; mais sur ce point Sambo n'était pas homme à se trouver en défaut.

Il y avait toujours un homme en sentinelle sur l'arbre le plus élevé de l'île.

Depuis une semaine, tous les nègres brûlaient d'impatience d'aller attaquer les habitations. Tout était prêt, les armes, les provisions, les embarcations.

On n'attendait plus que le jour qui avait été fixé au quatre novembre.

Le trois, Sambo envoya quinze nègres, en éclaireurs, qui devaient s'approcher autant que possible des habitations avec stricte injonction de ne pas donner la moindre alarme.

Les nègres que Sambo avait envoyés à la découverte, exécutèrent les ordres qu'ils avaient reçus. Ils visitèrent durant la nuit un grand nombre de cases de nègres, desquels ils apprirent que les blancs ne se doutaient pas de l'attaque. Après avoir parcouru la plupart des principales plantations, et avoir averti leurs complices de se tenir prêts pour le lendemain soir, ils s'en retournèrent au bayou bleu, où Sambo devait se rendre.

Tout allait à merveille pour les nègres, et une partie de la Louisiane fut sans doute tombée en leurs mains, si ces quinze émissaires de Sambo se fussent contentés d'exécuter ses ordres. Mais en s'en retournant ils passèrent auprès d'un magasin, où ils savaient qu'il y avait des armes. Ils l'enfoncèrent et en enlevèrent tout ce qui leur tomba sous la main, sans qu'ils eussent été aperçus. Une demi-lieue plus loin, ils défoncèrent encore un autre magasin et en enlevèrent les armes et autres choses ; mais cette fois ils furent découverts ; et quoiqu'ils eussent le temps de gagner les bois, l'alarme fut bientôt donnée. Ils se rendirent à l'embouchure du bayou bleu, et là attendirent l'arrivée de Sambo, qui, vers les quatre heures du soir, fit son apparition, suivi de tout son monde.

C'était une chose curieuse et en même temps formidable, que de voir tous ces nègres débarquant de leurs pirogues armés de *bowie knives* et de pistolets à leurs ceintures de cuir, et portant gauchement sur leurs épaules de longs mousquets espagnols. Sambo, en apprenant que ceux qu'il avait expédiés la nuit précédente avaient été découverts, entra dans une grande fureur, qu'il sut néanmoins contenir, se promettant bien de les punir sévèrement plus tard de leur désobéissance. Il sentit que cette imprudence de leur part pouvait compromettre le succès de l'entreprise, et il résolut de ne faire aucun mouvement ce soir-là, préférant ne commencer son œuvre de vengeance et de désolation qu'après le milieu de la nuit. Il fit immédiatement préparer à souper pour ses gens, après quoi il donna l'ordre de se coucher. Il ne leur fallait pas de grands préparatifs à cet effet, dix minutes après tout le monde dormait.

Vers les dix heures de la nuit, Sambo, après avoir fait placer des sentinelles dans tous les lieux par où il pouvait craindre une surprise, choisit une vingtaine de ses meilleurs hommes et partit avec eux, pour aller voir par lui-même ce qui se passait aux habitations. Quand il fut arrivé à la source du bayou bleu, il laissa dix hommes à la garde des pirogues et après être convenu avec eux de certains signaux, il poussa droit vers un grand sycomore qui se trouvait

sur le bord du bayou-chêne, à peu de distance des premiers défrichements. Il s'y rendit sans que rien eut retardé sa marche ; mais quand il fut rendu là, il entendit comme un grand bourdonnement que la brise apportait des bords du Mississipi. C'était l'arrivée des milices, qui débarquaient à l'habitation de Pierre de St-Luc.

Au bout d'un quart d'heure, ce bourdonnement s'était peu à peu calmé, mais malgré toute son attention, Sambo ne distinguait plus rien que le murmure ordinaire de l'habitation durant la nuit.

Les milices avaient été casernées dans l'immense sucrerie et autres bâtiments de l'habitation.

Sambo savait que l'alarme avait été donnée, et que les planteurs étaient sur leurs gardes, mais il était loin de se douter du renfort qui venait de leur arriver. Il n'osa pas avancer plus loin, dans la crainte que les chiens ne donnassent l'éveil ; il avait pensé que ce grand bruit n'était que les adieux du soir que les planteurs s'étaient donnés, avant d'aller se reposer pour la nuit de l'alerte de la journée.

Il donna sans bruit l'ordre de retourner au bayou bleu. Mais au moment de partir il entendit des pas vers la direction du chêne vert. Il écouta. Le bruit semblait augmenter. Il fit coucher tous ses gens dans l'herbe. Peu de temps après une troupe, d'une cinquantaine de nègres, passait à quelque distance du grand sycomore. Ils parlaient à voix basse. Sambo reconnut la voix de quelques-uns des esclaves de l'habitation St-Charles, qu'il savait être initié à la révolte.

En effet c'étaient les nègres qui étaient désertés dans la matinée de l'habitation et qui, après s'être recrutés des nègres marrons des plantations voisines, se rendaient au bayou bleu.

Ils eurent bientôt fraternisé.

Sambo, voyant son parti inopinément renforcé de cinquante hommes hardis et déterminés, résolut de les laisser au grand sycomore, avec la formelle injonction d'éviter de se faire voir, au cas où quelque patrouille viendrait de leur côté. Il partit seul pour le bayou bleu.

Quand il arriva, tout était dans le plus profond silence. Le mugissement sourd des joncs, qu'agitait la brise, se mêlait et couvrait le ronflement solennel de sept cent nègres plongés dans un léthargique sommeil. Tout dormait ; les soldats au repos, comme les sentinelles en faction ! Sambo ne put s'empêcher de remarquer combien peu il pouvait compter sur la vigilance de gens qui n'avaient aucune discipline.

Cependant, comme il savait qu'au moment de l'action il pouvait se reposer sur leur courage, il n'osa témoigner son mécontentement autrement que par quelques reproches qu'il fit aux chefs.

Il pouvait être onze heures de la nuit. Tous les nègres furent bientôt sur pied, Sambo les fit former en compagnies de vingt, ayant chacun leur chef, après quoi il fit servir des provisions froides et un verre de rhum à chacun. Sambo était inquiet ; il hésita même un instant, et eut envie de remettre l'attaque à un jour ultérieur ; mais il réfléchit que dans toutes les habitations les nègres s'attendaient

à un soulèvement cette nuit même, il sentit que les choses étaient trop avancées pour qu'il lui fut permis de reculer.

— Le sort en est jeté, dit-il en se dirigeant vers un groupe qui s'était assis près des pirogues : Allons, mes amis, nous avons assez attendu ; il est temps de partir.

Et toute cette foule sombre et sinistre se leva sans bruit, et, s'étant divisée sous la conduite de leurs chefs respectifs, s'embarqua dans les pirogues. Une à une les pirogues poussèrent au large, et, comme un long serpent, elles glissèrent silencieusement sur le bayou bleu ; la tête touchant bientôt au lieu du débarquement, que les anneaux de sa gigantesque queue ondulaient encore au loin sur les eaux.

Sambo fut le premier à sauter à terre ; à mesure que les nègres débarquaient, il veillait à lui-même à ce qu'ils fussent immédiatement formés en escouades régulières, les faisant de suite défiler vers le grand sycomore, dont chacun des chefs connaissait parfaitement la situation. La nuit était calme ; la brise qui s'était levée au coucher du soleil s'était peu à peu perdue en un léger zéphyr qui soulevait à peine les feuilles de la forêt de son souffle tiède et humide. Ces nègres accoutumés à la vie des bois se mouvaient à travers les cyprières, sans s'arrêter un instant pour chercher leur route. Pas un mot ne se faisait entendre, pas le moindre bruit pour rompre le silence de la nuit. On eut dit une troupe de sept cents Faunes, parcourant silencieusement les domaines soumis à leur surveillance.

Sambo s'était placé à la tête de la colonne. Déjà ils avaient franchi plus des trois quarts de la distance qui sépare le bayou-chêne, quand tout à coup une décharge de fusil se fit entendre dans la direction du grand sycomore. Sambo fit aussitôt entendre le sifflement d'un serpent, et ce signal, répété par chacun des chefs jusqu'au bout de la colonne, les amena sur le chmap à une halte. Après avoir donné quelques ordres à voix basse à l'un des chefs, il prit avec lui la première compagnie et se porta en avant, vivement mais sans bruit.

Quand il arriva, il vit un homme qui se défendait vigoureusement contre cinq à six nègres ; un peu plus loin, il en vit un autre qui était prisonnier, et qu'on avait garrotté.

Voici ce qui était survenu :

Pierre de St-Luc, auprès de l'habitation duquel les milices étaient débarquées, voulant faire les honneurs de sa maison aux officiers, les avait invités à un réveillon qu'il fit préparer à la hâte. Tout ce que la cour et la basse-cour offraient de ressources fut mis à contribution.

Il avait été décidé, comme nous l'avons déjà dit, d'attendre au lendemain pour faire une battue générale dans les bois ; et les officiers, qui ne demandaient pas mieux, se livraient en attendant à la dégustation des vins de l'économe.

Cependant le capitaine Pierre, ayant eu l'occasion de sortir un instant, remarqua que les chiens paraissaient singulièrement agités ; humant l'air, courant dans tous les sens, et faisant entendre un sourd hur-

lement. D'abord il crut que l'arrivée des milices pouvait avoir causé cette agitation chez les chiens, mais il ne tarda pas à s'apercevoir qu'il y avait autre chose ; les chiens allaient en dehors des cours du côté du bois ; humaient l'air dans cette direction, écoutaient, puis revenaient en courant vers la maison, comme s'ils eussent voulu donner à entendre qu'il y avait quelque chose qui n'était pas ordinaire du côté de la forêt.

Pierre de St-Luc fit appeler l'économe, auquel il fit part de ses remarques ; lui signifiant en même temps le désir qu'il avait d'aller en sa compagnie examiner ce qui se passait dans les bois. L'idée d'aller seul avec M. de St-Luc, ne souriait pas fort à l'économe ; mais comme il n'y avait pas à reculer, à moins de passer pour un lâche, il accepta. Cependant, il eut la précaution de prévenir les matelots du *Zéphyr* avec ordre de suivre à distance sous la conduite d'un nègre fidèle qu'il leur donna pour guide.

Après s'être tous deux armés, le capitaine s'étant préalablement excusé auprès des officiers, ils se dirigèrent vers la forêt en faisant un circuit assez considérable. Ils n'eurent aucune difficulté tant qu'ils furent en plein champ ; mais quand ils furent arrivés à la lisière du bois, il leur fallut avancer avec la plus grande précaution. Tout semblait aller assez bien. Le capitaine s'arrêta un instant, quand il se crut à peu près vis-à-vis du sentier qui conduisait au bayou-chène, il se trouvait alors justement auprès du grand sycomore.

— Trouxillo, dit-il, je veux aller jusqu'au bayou bleu.

— Capitaine, c'est une imprudence, répondit l'économe.

— Trouxillo, si vous avez peur, restez ici, j'irai seul.

— Mordiou ! peur ! moi ? Capitaine vous ne pensez pas ?

— Je ne dis pas que vous avez peur, mais que si vous avez peur . . .

— C'est bien, capitaine, je vous suis.

Ce petit dialogue, que le capitaine et l'économe croyaient n'avoir été entendu que d'eux seuls, avait néanmoins été entendu par une dizaine d'oreilles avides qui, cachées au milieu des ronces autour du grand sycomore, n'osaient se montrer, de peur d'enfreindre les ordres positifs que leur avait donnés Sambo.

Ils laissèrent donc passer le capitaine et son compagnon, quoique plus d'un nègre eut mis la main à son poignard pour se venger sur le champ des outrages de l'économe.

Le capitaine poussa jusqu'au bayou bleu ; et, n'ayant rien découvert, s'en revenait vers l'habitation, où il se serait sans doute rendu sans accident si un des chiens ne se fut échappé. Ce chien, prenant la piste de l'économe, arrivait au grand sycomore au moment où le capitaine y arrivait aussi à son retour du bayou bleu. Le chien ne tarda pas à s'élaner sur l'un des déserteurs, qu'il saisit à la jambe. Le nègre lâcha un cri de douleur, et l'économe, qui reconnut la voix d'un des esclaves, s'élança, le pisto-

let à la main, pour le faire prisonnier. En un instant vingt têtes se levèrent ; toute retraite fut coupée ; l'économe déchargea ses deux pistolets et le capitaine son fusil à deux coups. Mais la partie était inégale ; l'économe fut bientôt terrassé et garotté. Le capitaine, qui n'avait point encore repris toutes ses forces, se défendait néanmoins avec vigueur, quand Sambo arriva. La lune, qui peu à peu s'était élevée au-dessus de la forêt laissait tomber à travers la chevelure des arbres, ses rayons qui jetaient une lumière incertaine sur la scène qui se jouait au pied du grand sycomore.

Sambo s'élança, avec quelques-uns des siens, sur le capitaine qui, accablé par le nombre, fut bientôt fait prisonnier.

— Mort aux blancs ! cria une voix.

— Mort au tyran ! cria Sambo, qui venait de reconnaître l'économe dans le premier prisonnier.

Saisissant une hache, il s'élança sur l'économe et d'un coup lui fendit le crâne. Puis se dirigeant vers le capitaine, brandissant au-dessus de sa tête sa hache toute fumante, de sang, il hurla :

— Mort aux blancs !

Mais, par un de ces revirements presque incroyables, une dizaine de ses esclaves, qui l'avaient reconnu, et desquels il devait attendre le plus de cruauté et de vengeance, l'entourèrent pour le protéger contre la fureur de Sambo.

Le capitaine, qui avait conservé tout son sang-froid, profitant de cette disposition, offrit le pardon à tous ceux de ses esclaves qui se rangeraient de son côté. Mais sa voix fut étouffée par les hurlements de tous les autres nègres qui se précipitèrent. Sambo à leur tête, sur la faible troupe qui défendait le capitaine. Des torches avaient été promptement allumées et jetaient une vive lumière, ne considérant pas que leurs cris et leurs torches pouvaient donner l'alarme à l'habitation, sinon attirer sur eux toutes les forces de la côte.

Un autre que Sambo avait entendu les coups de fusil et le cri que lâcha le capitaine au moment de l'attaque ; et cet autre, auquel le capitaine ne pensait pas, accourait à son secours.

Cependant, Sambo n'eut pas de peine à se faire jour jusqu'au capitaine, et de la main gauche le saisissant aux cheveux il agita sa hache au-dessus de sa tête, se préparant à l'ensevelir dans sa cervelle ; quand tout à coup un cri, comme le rugissement d'un lion, retentit dans la forêt ; puis d'un bond, comme le bond d'un tigre qui fond sur sa proie, un homme s'élança sur Sambo et, saisissant sa hache d'une main puissante, lui cria à l'oreille : " Sambo ".

— Trim, murmura Sambo, en reconnaissant son frère, et baissant la vue malgré lui sous le feu de sa prunelle ardente.

— Trim ! répétèrent presque d'une voix tous les esclaves du capitaine.

— Mes amis ! cria Trim, qu'avez-vous fait, que voulez-vous faire ? vous êtes tous perdus. Rendez-vous, ou vous êtes tous morts ; les milices de la Nouvelle-Orléans sont arrivées.

— Pardon à tous ceux qui mettront bas les armes répéta le capitaine, s'ils n'ont pas versé de sang.

Il y eut un moment de silence, pendant lequel Trim, se penchant à l'oreille de Sambo lui dit : " Sauves-toi ; tu as tué, il n'y a pas de pardon pour toi " !

En ce moment arrivaient les matelots du *Zéphyr* ; et, à quelque distance en arrière, on entendait retentir la plaine sous la chute cadencée des pas des milices, qui s'avançaient au pas accéléré.

Sambo abandonnant sa hache aux mains de Trim, se retourna vers ceux qui l'avaient accompagnés depuis l'Île Perdue, et saisissant une carabine il leur cria : " En avant ! suivez-moi. Mourons libres plutôt que de vivre esclaves " !

Il alluma alors une fusée bleue, qu'il lança dans les airs. C'était le signal aux colonnes qu'il avait laissées en arrière, de se presser en avant. Il suivit un instant de l'œil la fusée qui s'éleva en droite ligne au-dessus de la forêt, et éclata dans les airs un faisant une forte détonation.

— Maintenant, marchons ! Et il se précipita aveuglément sur la compagnie des *Zéphyr*s, qui accouraient au secours de leur capitaine.

A la première décharge, Sambo tomba frappé d'une balle au cœur ; deux des siens furent blessés, et le

resta tourna le dos, jetant le désordre parmi les colonnes de nègres, qui se hâtaient d'arriver, et les entraînaient dans leur fuite.

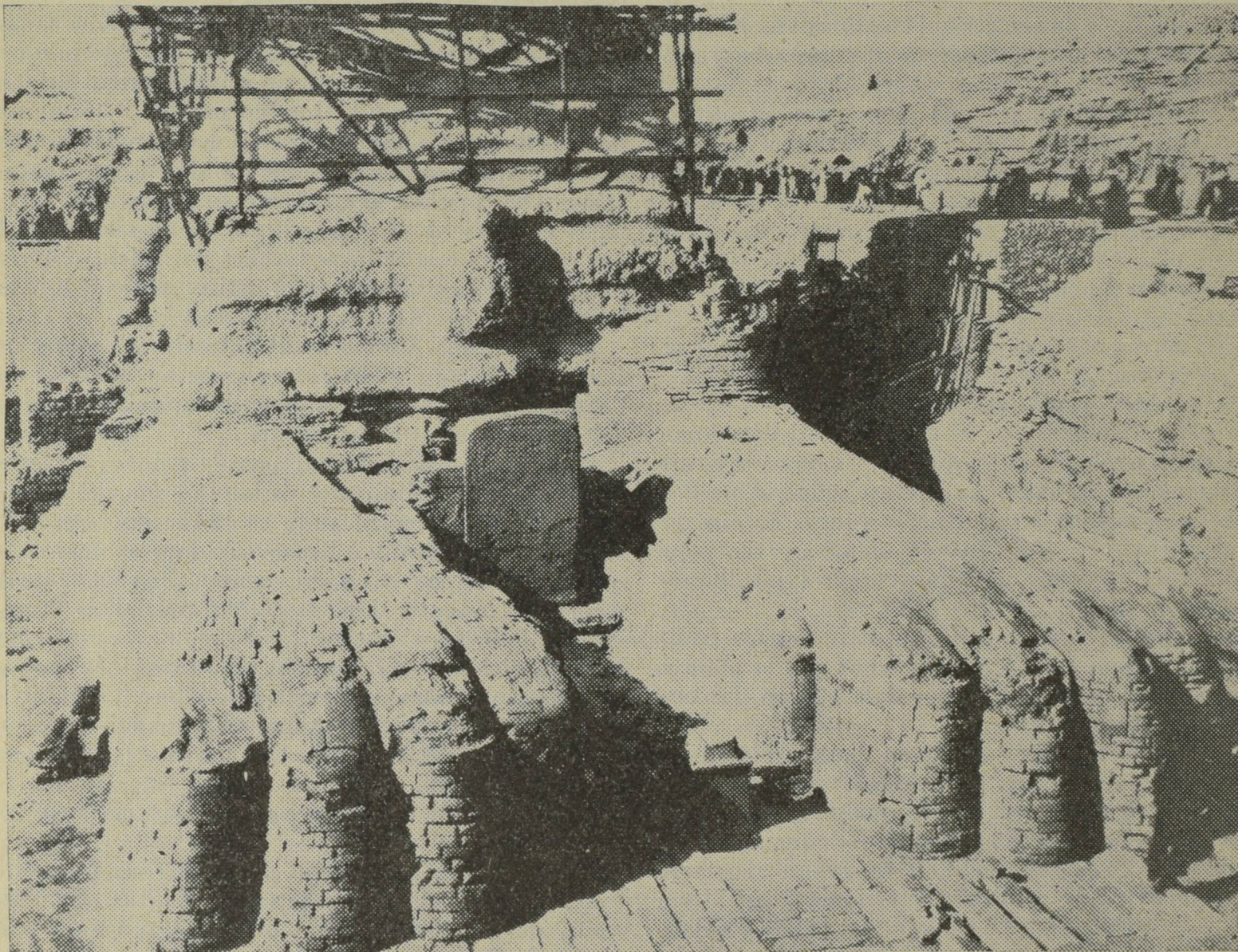
Tous les esclaves du capitaine Pierre, qui étaient restés près de lui, hésitant sur ce qu'ils devaient faire, se jetèrent à ses genoux, pour implorer son pardon, aussitôt qu'ils virent la fuite des compagnons de Sambo.

— Retournez tous chacun dans vos cases, leur dit le capitaine, je ne connais aucun d'entre vous et demain, je ne saurai distinguer entre ceux qui sont restés fidèles et ceux qui s'étaient révoltés.

Les nègres du capitaine ne se firent pas prier, puis prenant un détour dans le bois pour ne pas tomber aux mains des patrouilles, ils se rendirent à leurs cases. Les autres se dispersèrent.

Ainsi se termina, sans plus d'effusion de sang, une des plus menaçantes insurrections qu'ait vues la Louisiane. Les nombreuses arrestations qui furent faites, sur plusieurs points de l'État, firent voir avec quelle vigueur la trame avait été ourdie et quelles vastes ramifications elle avait.

(à suivre)



LES GRIFFES DU SPHINX QUI VIENNENT D'ÊTRE MISES A JOUR.

Ces travaux ont été faits par la fondation Harvard, des États-Unis.